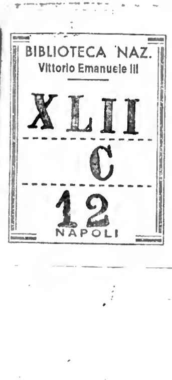
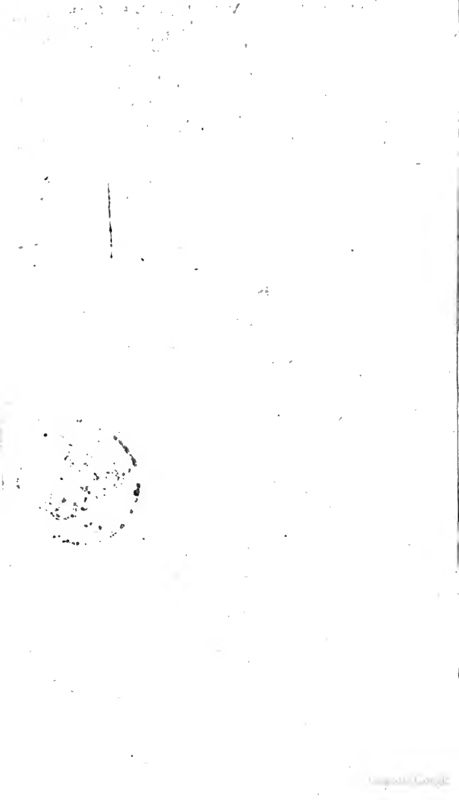

BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XLII
C
12
NAPOLI



OBSERVATIONS
SUR LES
ECRITS MODERNES.

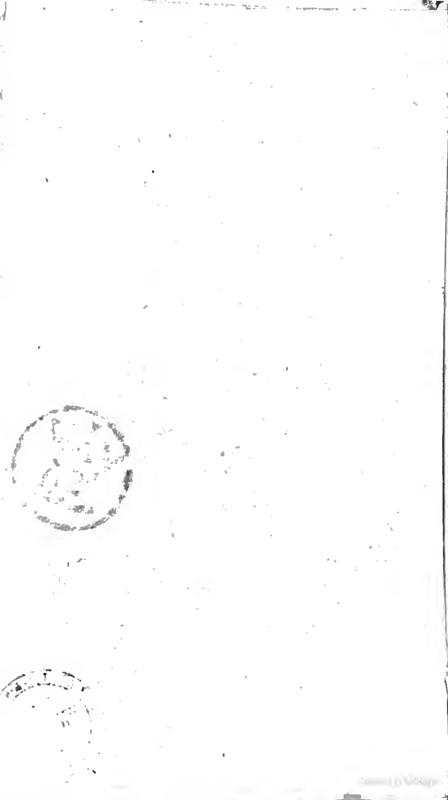
TOME DOUZIE'ME.



A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

M. DCC. XXXVIII.
Avec Privilege & Approbation.







OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXVI.

JE ne crains point, Monſieur, de vous répéter que les *Eſſais ſur la néceſſité & les moyens de plaire* ſont un Ouvrage excellent, par raport à la préciſion & à l'élégance du ſtile, à la juſteſſe, à la ſolidité, & à la délicateſſe de la plûpart des réflexions. Il ſeroit à ſouhaiter que tout le monde en pût profiter : mais il eſt à craindre que ceux qui en liſant ne cherchent qu'à s'amuſer, ou qui du moins ne ſont pas d'humeur à s'appliquer pour des matieres de Morale, ne liſent ſans attention & ſans plaiſir un Livre, dont l'élégance un peu abſtraite n'a pas été deſti- Eſſais ſur la néceſſité & les moyens de plaire.

née à mériter le ſuffrage de tous les Lecteurs. Ce n'eſt pourtant que l'abregé, pour ainſi dire, de la Philoſophie du monde. Le deſſein de l'Auteur n'a pas été, ſans doute, de nous porter à vouloir plaire par art; il ſemble plûtôt n'avoir eu en vûë que d'expoſer des principes & de dévélopper des maximes, qui puſſent former le jugement des hommes, à l'égard de ceux qui chercheroient à leur plaire dans le commerce qu'ils ont avec eux.

Rien n'eſt plus relatif, ni plus arbitraire, que le don de plaire. Sçaron, qui ſe diſoit *le Plaiſant du Marais*, n'auroit peut-être pas pû ſe dire le Plaiſant du Fauxbourg S. Germain. Un Triſſotin, qui charmoit l'Hôtel de Ramboüillet, étoit ſifflé en mille autres endroits. Un certain bel-eſprit de ruelle eſt admiré dans quelques maiſons; par tout ailleurs il eſt aprécié ce qu'il vaut: il en eſt de même de pluſieurs autres genres d'hommes qui paſſent pour plaire.

Il n'y a aucun moïen sûr de plaire à tout le monde; mais une maxime bien sûre, eſt que la conformité des mœurs, des ſentimens, & des goûts nous rend toujours agréables à ceux avec leſquels nous vivons. Une per-

ſonne, qui ſe propoſeroit de plaire à tout le genre humain, ſeroit ſouvent obligée de forcer ſon naturel & par-là déplairoit au lieu de plaire. Il ſuffit, ce me ſemble, de ſe propoſer d'éviter tout ce qui eſt communément capable de déplaire, & l'on en vient à bout par un grand uſage du monde, précédé d'une bonne éducation. Pour ce qui eſt des graces, qui nous font plaire d'une façon plus générale, plus ſûre, plus diſtinguée, elle ne s'acquiérent point; elle doivent être nées avec nous, & l'art peut ſeulement les perfectionner.

Voila, Monſieur, à peu près ce que j'avois dans l'eſprit ſur les moyens de plaire, avant que j'euſſe lû le Livre ingénieux de M. de Moncrif ſur ce ſujet. J'avoüe que j'y ai puiſé bien d'autres lumieres, & qu'il a ſçu au moins me dévélopper bien des idées.

Son Livre peut être mis au nombre des plus utiles, puiſqu'il enſeigne la ſcience du monde, & au nombre des plus agréables, étant ſemé de portraits reſſemblans, & de réflexions piquantes. Il eſt propre ſur-tout à faire diſcerner la bonne compagnie, terme ſi ſouvent mal appliqué. Les leçons qu'il contient, ſont d'un homme d'eſprit,

qui paroît avoir étudié le monde, comme on étudie la Géometrie ou la Physique. Rien ne lui échappe de tout le jeu des passions, de tous les travers du caprice, de toutes les foiblesses de l'amour propre, dans le commerce de la société. On en pourra juger par quelques endroits que je vais citer : j'y joindrai de courtes réflexions, & je prendrai quelquefois la liberté de contredire celles de l'Auteur, ou plûtôt de proposer mes doutes.

Il établit d'abord la nécessité de plaire. 1°. Pour faire aimer la vertu : cela est incontestable. 2°. Pour faire valoir les qualités de l'esprit. « Il en est, dit-» il, parmi nous, dans ce siécle-ci, du » sçavoir & des connoissances, comme » de la richesse dans de certaines Repu-» bliques, où la somptuosité & l'abon-» dance passent pour une sorte d'injure » faite aux Citoyens bornés dans leur » fortune, où le plus opulent est res-» traint à la dépense modique de celui » qui n'a presque que le nécessaire : De » même, il faut éviter dans les entre-» tiens tous les sujets qui passent la por-» tée des esprits communs, ou se plier » à ne leur présenter ces mêmes sujets » qu'avec une simplicité, que par une » superficie, qui les leur rendent sen-

» ſibles. » Sçavoir ſe plier ainſi à la ſimplicité, ſçavoir rendre toutes les choſes ſenſibles aux eſprits bornés, exige plus d'eſprit qu'il n'en faut pour dire des choſes rares, & ſi délicates, que preſque perſonne ne les entend : richeſſe d'eſprit, qui eſt une vraie pauvreté.

3°. Ceux qui poſſedent les avantages attachés à la haute naiſſance, & à l'éclat du rang, ne ſont point affranchis de la néceſſité de plaire. « Quand nous » ſommes d'un rang diſtingué, la con» duite qui nous fait réuſſir ou déplai» re, tient principalement à l'idée plus » ou moins raiſonnable que nous » avons des prérogatives de ce même » rang, qui nous décore. Quand cette » opinion ſecrete eſt exagérée, elle per» ce dans notre maintien, dans nos » diſcours ; elle imprime à notre poli» teſſe un caractére qui lui fait perdre » preſque tout ſon mérite ; ſouvent » c'eſt de la hauteur, qui ſe montre à » découvert, & elle déplaît à tout le » monde. Quelquefois c'eſt de la bon» té, qu'on met à la place des égards ; » & cet air de ſupériorité bleſſe avec » juſtice ceux qui, ſans être nos » égaux, ne nous ſont point ſubordon» nés. Avec les gens d'un état moins » conſidérable, ce ſera une affectation

» de descendre, de s'abaisser jusqu'à » eux, une crainte marquée de leur en » imposer trop, qui ne peut satisfaire » que les sots. » Si tous ceux qui font la cour aux Grands, faisoient de pareilles réflexions, que les Grands seroient à plaindre ! On préféreroit peut-être à leur état celui d'être leur courtisan.

Les hommes de fortune, comme tout le monde sçait, sont encore plus sujets à s'exagerer à eux-mêmes les avantages qu'ils ont sur les autres. « Tous les objets dont ils se sont separés, leur paroissent si rappétissés, » qu'ils se croyent dispensés de les apercevoir : Ils voyent à peine ce » qu'ils ont été : Ils jugent aussi peu fi- » délement de ce qu'ils sont. . . . S'ils » veulent ne se point abuser sur la dis- » position, où les esprits en général » sont à leur égard, ils doivent se dire » tous les jours de leur vie : je posséde » ce qui excite la haine de quiconque » desire un état plus abondant que le » sien ; ce ne sera pas assez de l'associer » aux douceurs de cette même abon- » dance qu'il m'envie ; il faudra, que, » pour obtenir grace sur le reste, je » lui persuade par des prévenances, » par des égards continuels, qu'au sein » des richesses j'ai besoin de son esti-

» me, de ſon amitié, de ſon aveu enfin,
» pour être heureux. » Mais les gens de cette eſpece, pour s'affranchir des égards fatigans, ont coutume de ne voir que des hommes comme eux, qui ont paſſé d'un état obſcur à l'éclat de l'opulence. Ainſi tous ces ſoins leur ſont inutiles. Il eſt d'ailleurs bien rare qu'un homme de fortune ſe mette en peine de l'eſtime des hommes, & par conſéquent de plaire à qui que ce ſoit, ſi ce n'eſt à ceux dont il peut encore dépendre.

4°. L'amitié ne ſe ſoutient que par le ſoin de plaire. Le Sçavoir-vivre même & la politeſſe ont beſoin de ce ſecours, ſans lequel ce ne ſont que de vains aſſujettiſſemens de la Société.
» Quelle reconnoiſſance doit-on à ce-
» lui qui ne nous marque des égards,
» que comme une tâche, que la tiran-
» nie de l'uſage lui impoſe ? Son exté-
» rieur indifférent, ou contraint, ou
» reſſerré, ne vous annonce-t'il pas le
» peu de part que vous avez à ce qu'il
» fait pour vous ? Sa politeſſe a tout
» l'aprêt du cérémonial, & comme
» au fond il n'aura manqué à rien qu'à
» vous plaire, vous le quittés fâché,
» pour ainſi dire, de n'avoir pas de vé-
» ritables ſujets de vous en plaindre.

» Bien des gens n'attendroient pas une » autre occasion de le haïr. » Mais ces gens-là seroient-ils bien équitables ? Pourquoi cet homme, qui ne me doit que des égards communs, seroit-il obligé de prendre la peine de me plaire ?

L'Auteur définit ensuite le desir de plaire, *un sentiment que nous inspire la raison, & qui tient le milieu entre l'indifférence & l'amitié*, &c. La définition est trop longue, pour que je puisse la rapporter ici toute entiere : Mais ne renferme-t'elle point trop de devoirs, pour qu'elle invite à former en soi *le desir de plaire* dont il s'agit ? Il est question ici de caracteres opposés à ce qui peut faire plaire, c'est-à-dire, de caracteres déplaisans. Telle est, par exemple, l'envie de briller, ou l'empressement de faire valoir son mérite, sans aucun égard à celui des autres. Par cette envie de briller nous tombons dans l'affectation, soit en forçant notre naturel, soit en imitant celui des autres. L'Auteur définit ainsi l'affectation. « C'est, dit-il, un certain aprêt marqué dans le maintien, » dans la façon de marcher, de rire, » de parler ; c'est une application sérieuse & réflechie à faire avec dis» tinction les plus petites choses, par

» la persuasion que c'est un art de les » tourner en autant de graces, qui se» ront remarquées & applaudies. Rien, » ajoute-t'il, ne décéle mieux la peti» tesse de l'esprit que cette sublimité, » que certaines gens recherchent jus» que dans la manière de dire les lieux » communs de la conversation, que » cette indifférence pour les pensées, » cette haute estime des mots, dont » ils paroissent si profondément pé» nétrés. » Ces gens sont assurément bien éloignés de plaire, puisqu'ils sont positivement ridicules. Il en est de même des personnes singuliéres, ou aprêtées dans leurs maniéres. Au reste ces ingénieuses définitions valent celles de la Bruyere.

Il y a, selon l'Auteur, une autre affectation, qui consiste dans l'imitation. « C'est, dit-il, un aveu qu'on se » fait à soi-même, qu'il nous manque » de certains agrémens, que nous ap» plaudissons dans quelqu'autre, & que » nous pensons follement acquérir en » affectant de les posséder. C'est une » adoption du mérite d'autrui, qu'on » préfére au sien, sans en être plus » modeste, & qu'on ne parvient ja» mais à s'approprier assez bien pour » en être paré. » Il est bien certain

que l'air emprunté, & ce qu'on appelle le faux air, eſt peut-être ce qui déplaît davantage dans le monde. Le ridicule y eſt toujours attaché. L'Auteur n'a donc eu garde de mettre l'imitation affectée au nombre des agrémens. Il n'ignore pas ces deux vers de Deſpreaux.

Chacun pris dans ſon air eſt agréable en ſoi,
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

Et cet autre.

Un eſprit né chagrin plaît par ſon chagrin même.

Il nous avertit enſuite de ne pas mettre *l'eſprit cauſtique* au rang des moyens de plaire. Cependant il entend par un eſprit cauſtique « cette ſagacité, que la gayeté ordinairement accompagne, qui, ſans intention de » nuire, ſe plaît à n'appercevoir & à » ne peindre les objets que par des fa» ces qui les rendent ridicules : de cet » art, qui, faiſant alternativement » d'une partie de la ſociété un ſpecta» cle riſible pour l'autre, les ſacrifiant » & les amuſant tour-à-tour, eſt re» douté même de ceux, dont il ſe fait » applaudir, & finit toujours par être » haï des uns & des autres. » C'eſt pourtant là en quoi conſiſte le commerce ordinaire du monde ; c'eſt le ton dominant de toutes les compa-

gnies. On s'imagine même que la médisance est plus utile pour former l'esprit, de faire discerner la vertu, que la louange, qui ne sert qu'à corrompre le jugement & le cœur, & qu'il suffit d'être en cela modéré & prudent, & de ménager ses amis.

L'Auteur ajoute avec raison, que l'esprit caustique, tel qu'il l'a dépeint, est aussi méprisé que haïssable dans ceux, qui, ne le tenant point de la nature, veulent s'en faire un caractere. Il prétend de plus qu'il y a des ridicules usés, dont ce n'est plus l'usage de se mocquer, & il nous les laisse à deviner. Il parle ensuite d'une autre espece d'esprit caustique, qu'il semble approuver, & qui consiste dans une pénétration délicate, qui sçait lire dans votre ame toutes les finesses de votre amour propre, & qui vous les découvre ingénieusement à vous-même. Mais quand on se borne là, mérite-t'on le nom *d'esprit caustique*?

Comme il y a des personnes sans esprit, qui s'imaginent que la fade complaisance & la flatterie sont des moyens de plaire, l'Auteur n'a pas manqué de les exclure, ces moyens; & selon sa coutume de définir tout, il n'oublie pas de dire ce qu'il entend par ce qu'il appelle fade complaisance.

» Je parle, dit-il, de cette souplesse » d'humeur, de cette attention servile, » qui, satisfaite de plaire générale- » ment sans distinction des personnes, » se permet tout ce qui lui paroît ne » point intéresser l'honneur, prodi- » gue les éloges, sacrifie, sans qu'on » l'exige, ses propres goûts, & va » souvent même plus loin que n'iroit » l'amitié, sans jamais avoir le plaisir » d'être inspirée par elle. Si cette la- » che fléxibilité réussit auprès de quel- » ques hommes, elle nous avilit à tel » point aux yeux des autres, que les » succès qu'elle procure, quels qu'ils » puissent être, ne peuvent nous de- » dommager de la honte qui y est at- » tachée. » Il distingue ensuite deux sortes de flatterie; la premiere, qui est une pente docile à céder aux volontés des autres, & une adresse à faire naître les occasions de séduire. Si ce premier genre rend le flatteur méprisable, le second le fait détester. Il consiste à saisir malignement le foible qui déshonore, à applaudir les ridicules, afin de joüir du plaisir de les augmenter & de plaire. L'Auteur traite ensuite de la Coquetterie, qui, est selon lui, l'écueil de la raison des femmes, & il sçait la distinguer finement du *desir de plaire*, qui n'a, dit-il, pour objet

que d'inspirer l'estime & l'amitié.

L'Article *des qualités qui semblent plaire par elles-mêmes* n'est pas le moins délicat & le moins solide : jugez-en par ces traits. « Dans une personne qui » parle, la grace extérieure dépend » d'un certain accord entre ce qu'elle » dit, & l'action, dont elle l'accompa» gne : Il faut que de l'un & de l'autre » il ne resulte qu'une même idée dans » l'esprit de celui qui l'écoute & qui » la voit. » Mais c'est ce que la nature ne manque jamais de faire. Le geste & le ton sont toujours conformes malgré nous aux idées & aux impressions de notre ame. Lorsque l'action des Comediens, ou leur ton, ne s'accordent point avec ce qu'ils déclament, c'est que l'idée & l'impression leur manquent. L'Auteur remarque encore que l'action extérieure varie sensiblement suivant les différentes conditions ; & il dit avec esprit que les expressions du visage, de la voix, du geste, sont un *second langage qui a son stile*, & qui marque, ainsi que fait le choix des mots, & la maniere de les prononcer, l'extraction plus ou moins relevée, ou du moins l'honnête ou la mauvaise éducation. Il pouvoit ajouter que les manieres caractérisent aussi les états : un Ecclésiastique, par exem-

ple, un Magiſtrat, un homme de guerre doivent différer dans ce *ſecond langage.*

L'Auteur parle ainſi d'un homme, dont les manieres ſçavent prévenir en ſa faveur. « Si vous recherchez, dit-il, » la cauſe des impreſſions avantageu» ſes, qu'il a faites ſur vous, vous » connoîtrez qu'elles naiſſent d'un em» preſſement, qui étoit en lui de vous » occuper, non par la vanité d'être » écouté, mais par un deſir d'attirer vo» tre attention & votre ſuffrage, qui » ſuppoſe le cas qu'il faiſoit de votre » eſtime. Tous ceux, qui, comme vous, » l'environnent, reſteront perſuadés, » que *cet empreſſement marqué, ces égards* » *obligeans, quoique ramenés ſucceſſivement* » *à tout le cercle*, leur étoient adreſſés » par préférence. Cette idée ſera im» primée dans chacun d'eux : Il n'a » ſongé qu'à me plaire. » Cela eſt-il exactement vrai ? Cet homme, qui a un ſi heureux don de plaire *à tout un cercle*, ne court-il point riſque, en paroiſſant *ne ſonger qu'à plaire à chacun en particulier*, de ſembler affecté & inſipide à tour *le cercle* en général ? Seroit-il poſſible même que la politeſſe de cet homme fût à ce dégré & en même-tems naturelle ?

M. de M. prétend dans tout ſon Ou-

vrage que *le desir de plaire* est le seul moyen d'y réussir. Mais ce desir peut-il convenir à un Philosophe? Le monde même l'approuve-t'il ? Lorsqu'il s'apperçoit qu'on cherche à lui plaire, on lui déplaît. Or, il est bien difficile de cacher ce desir, & par conséquent il est dangereux de l'avoir. C'est la source ordinaire du précieux & du fade, outre qu'il affoiblit l'estime, & éloigne la confiance. De plus, vouloir plaire, c'est vouloir être aimé : mais l'amitié est un sentiment, où il ne doit y avoir aucune séduction : je ne veux point qu'on me tende des piéges pour l'obtenir ; je veux qu'on me plaise naturellement, sans *desirer* de me plaire ; qu'il n'y ait ni effort, ni étude dans ce qui me peut gagner. Enfin pour la douceur de la société, évitons tout ce qui peut déplaire dans le commerce ; mais ne cherchons point à plaire en général à tous les hommes : ce desir est peu digne d'un sage, & même assez chimerique.

Il m'a donc paru que M. de M. n'a point assez distingué dans son Ouvrage le desir de plaire d'avec la crainte raisonnable de déplaire. Presque tout ce qu'il attribuë au premier motif, pourroit se rapporter au second ; mais la legere confusion de ces deux idées est

bien pardonnable : Peut-être même doit-elle être loüée, puiſqu'elle a donné lieu à des moralités ſolides & agréables, comme celle que je vais citer.
» Il eſt ſans doute honteux pour l'hu-
» manité, qu'on doive tenir compte à
» un homme de ce qu'un rang ou une
» grande place, qui ne lui aura été ac-
» cordée que par conſidération pour ſes
» a yeux, de ce qu'un titre acheté, ou
» tels autres avantages, qui n'ajoutent
» rien à ſon mérite perſonnel, n'ont pas
» changé ſon maintien & ſa maniere
» de traiter avec les autres hommes ;
» mais enfin on lui en ſçait gré, on s'y
» attendoit même ſi peu, que dès qu'il
» ne diminuë rien des ſoins & des
» égards qu'il mettoit auparavant dans
» la ſociété, on ſe fait l'illuſion de
» croire qu'il en apporte davantage.
» Combien à plus forte raiſon, nous
» diſpoſe-t'il en ſa faveur, quand il a
» effectivement ce ſurcroît d'empreſſe-
» ment de nous gagner ? On eſt flatté
» de ce que ce nouveau luſtre n'a ſervi
» qu'à lui inſpirer plus d'envie de nous
» plaire ; on penſe qu'il a ſenti que ce
» qui l'éleve, loin de lui donner de la
» ſuperiorité ſur nous, n'a fait que l'en
» rapprocher davantage, par le beſoin
» qu'il a de notre ſuffrage. On lui trou-
» ve de l'élévation dans l'ame, & de la

» solidité dans l'esprit. Car on n'a ja» mais plus d'opinion des bonnes qua» lités des autres hommes, que quand » elles nous aident à nous convaincre » de notre propre mérite. »

L'Auteur continuant d'attribuer toujours *au desir de plaire* ce qui ordinairement n'est que la fuite intéressée de ce qui peut déplaire dans la société, prétend que ce n'est que l'envie de réussir dans l'esprit des autres, qui peut nous corriger de l'air dédaigneux & du ton méprisant. Mais indépendamment de cette différence de motifs, qui après tout n'est peut-être qu'une chicane, tout ce que M. de M. expose sur ce sujet est également raisonnable & ingénieux. Il impute au desir de plaire le bon sens, que recouvre une femme capricieuse & folle, la reformation d'un homme brute & glorieux, l'empire qu'on prend sur son humeur & sur ses passions, quand on a intérêt de ménager certaines personnes.

C'est peut-être avec plus de fondement, qu'il attribuë au desir de plaire certaines qualités, qui contribuent aux charmes de la conversation, comme l'attention à écouter, & la maniere de se prêter aux idées d'autrui. Il s'agit ici d'un dégré de politesse, qui n'est pas absolument exigé dans la société, & qui

cependant eſt de quelque prix, s'il n'eſt pas porté à l'excès. Je ſuis obligé de réſiſter à la tentation de citer un grand nombre de pages, que je ne puis me laſſer de relire. Il faut que vous vous contentiez de ce que je vais rapporter. Le Trait ſuivant ſervira, ce me ſemble, à prouver que ce n'eſt pas le *deſir de plaire*, mais la crainte de ce qui peut déplaire, qui nous corrige de la plûpart de nos défauts exterieurs.

» C'eſt un don bien rare que de ſçavoir » écouter : L'un, perſuadé qu'il vous devine, » vous interrompt aux premiers mots que vous » prononcés ; il part, & répond avec chaleur à » ce que vous n'avez ni dit ni penſé. Un autre, » occupé à mettre de l'eſprit dans ce qu'il va » vous répliquer, ſe livre, en vous écoutant, à » ſes idées ; vous le voyez moitié réveur, & » moitié attentif, n'être ni à vous ni à lui-mê- » me, & ſa réponſe ſe reſſent de ce partage ; elle » eſt ſpirituelle & inconſéquente. Celui-ci, & » c'eſt le moins excuſable, incapable, par une » pareſſe d'eſprit habituelle, de toute applica- » tion ſérieuſe, vous regarde avec des yeux lé- » targiques, ou vous adreſſe de tems-en-tems » un ſourire diſtrait, & le plus ſouvent déplacé ; » il n'a pas projetté un moment de vous écou- » ter, ni de vous répondre ; langueur déſobli- » geante, qui dégoute les gens ſenſés de notre » commerce, & excite l'inimitié de ceux dont » la vanité commune conſidére une pareille in- » différence, comme une marque de mépris, » dont elle doit être bleſſée. »

Ce Tableau, ainſi que pluſieurs autres qui parent le livre de M. de M. eût-il pû être mieux deſſiné, ſi le grand Peintre des *Mœurs du ſiécle*

passé y eût mis la main ? L'un & l'autre ne paroissent-ils pas être de la même école ? A ce juger par cet Ouvrage, qui seroit plus capable que son Auteur de nous rendre l'inimitable la Bruyere, ce restaurateur des bienséances, ce destructeur des ridicules ?

Voici une réflexion bien judicieuse & bien exprimée. « C'est dans la conversation que l'esprit » de douceur a de plus fréquentes occasions de » paroître; il nous fait abandonner avec sagesse, » à l'égard des matieres indifférentes, le foible » avantage d'avoir sévérement raison, contre » des gens, dont l'amour propre facile à se ré- » volter ne pardonne point un pareil succès; » vous pourriez leur montrer de la supériorité : » vous préférés de leur paroître aimable.... Ce » n'est pas le plus souvent faute d'esprit, de sça- » voir, d'imagination, qu'on indispose les gens » avec qui l'on s'entretient; c'est parce qu'on » ne songe à faire paroître ces qualités, que » pour sa propre satisfaction : de là naissent des » défauts plus nuisibles, que la stérilité de l'es- » prit & l'ignorance; tels sont l'habitude de par- » ler de soi, l'abus de la mémoire, la contra- » diction. »

Je conseille à tout le monde de lire tout ce morceau si instructif, qui concerne la conversation. Rien n'est mieux pensé : Ce sont des Leçons d'un véritable Maître dans *l'Art de sçavoir vivre*. Peut-être qu'un Titre, qui n'eût promis qu'un traité sur cet Art, ou des *Réflexions sur l'usage du monde*, auroit été préférable à celui que l'Auteur a jugé à propos de donner à son Livre, qui par-là n'auroit rien perdu de ses agrémens, puisqu'il y auroit fait entrer également toutes les maximes délicates, & tous les ingénieux portraits qui y sont.

L'endroit qui suit, touchant le mérite & l'usage de la mémoire dans la conversation ;

aura ici sa place, parce qu'il me paroît intéresser particuliérement les gens de Lettres : » Rien n'est plus à charge, à la longue, que » ces esprits qui se souviennent toujours, & qui » ne pensent jamais. Il faut avoüer aussi que la » mémoire heureusement cultivée, devient » dans la conversation une source bien féconde, & toujours agréable, même quand elle » est instructive, lorsque les differentes parties » de l'esprit, qui lui sont nécessaires, mesurent » son essor, & choisissent la route qu'elle doit » tenir : J'ajouterai que si elle en reçoit de » grands secours, elle leur en prête à leur tour, » qui leur servent à se déveloper davantage. » Sans elle, l'imagination la plus féconde, ren» fermée nécessairement dans un cercle d'idées, » qu'elle embellit, mais qu'elle retouche sans » cesse, épuise bientôt les différentes faces par » où elle les présente, & languit enfin, faute » d'objets sur lesquels elle puisse s'exercer. » C'est donc comme un instrument à l'usage » de l'esprit, (s'il m'est permis de m'exprimer » ainsi,) qu'une grande mémoire me paroît » desirable ; qu'on la réduise à son mérite parti» culier, même en la jugeant favorablement, » elle n'est plus que d'un foible prix ; c'est » moins son étendue qui plaît, sur-tout dans les » gens du monde, que le choix des connois» sances qu'elle rassemble, & la maniere de les » employer. »

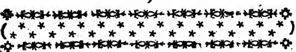
Vous sçavez que la Bruyere a réduit l'esprit de la conversation à la classe de l'esprit du jeu, & je vous avoüe que je suis de son sentiment. En effet cet esprit est-il autre chose qu'une habitude, semblable à celle de joüer avec une certaine attention & avec quelque finesse. On brille dans la conversation sans beaucoup d'esprit, & souvent avec un esprit solide, fin, orné, on joüe très-mal cette espéce de jeu. C'est un

talent particulier avec lequel on naît, & qui se perfectionne par le commerce du monde. Cependanr M. de M. pense autrement. » Il me » semble, dit-il, qu'à esprit égal, les personnes » qui possedent le talent de la conversation, » ont bien plus d'occasions de plaire, que cel» les qui ne font qu'écrire. Je ne les compare » ici que dans ce seul point de vûë ; l'Auteur le » plus ingénieux, & le plus abondant, emploie » bien du tems à un ouvrage, dont le succès » dépend de quantité de circonstances, qui » souvent lui sont étrangeres ; au lieu que » l'homme doüé de l'esprit de la conversation, » plaît, & se renouvelle sans cesse ; il fait cons» tamment les délices de tout ce qu'il rencon» tre : quelle difference dans la maniere de » vous occuper ! L'un par la lecture de ses Ou» vrages, (je les suppose du genre purement » agréable) n'offre pour spectacle à vôtre es» prit que le sien ; il ne vous montre que son » mérite ; l'autre vous raméne à vous-même, » vous place à côté de lui sur la scéne où il bril» le, & vous y place à vôtre avantage ; vous » croyez y partager ses succès ; quelles ressour» ces pour vous plaire, & pour se faire aimer de » vous !..... Comment la Bruyere a-t-il pû » rabaisser, au point où il l'a fait, un genre » d'esprit, qui a tant de pouvoir sur celui des » autres, qui, éclairé par un jugement prompt, » & délicat, voit d'un seul coup d'œil toutes les » convenances, par rapport au rang, à l'âge, » aux opinions, au degré d'amour propre, d'un » cercle de personnes difficiles à satisfaire ? » Ce raisonnement est spécieux ; mais ce succès dépend-il d'autre chose que d'une espéce de routine très-commune ? L'humeur du jour, le hazard des objets, la rencontre des circonstances & des personnes, voilà souvent ce qui fait se mérite si vanté de la conversation, où un

esprit médiocre, mais naturel, éclipse tous les jours le plus grand esprit, l'esprit le plus orné. En général c'est un talent, dont il faut ceder la gloire aux femmes : sans elles, qu'est-ce même que celui des hommes ?

» Encore un mérite, poursuit l'Auteur, qui rend » bien désirable l'esprit & le goût de la conver» sation, c'est qu'il remplit facilement notre » loisir : & le loisir de la plûpart des hommes, » loin d'être pour eux un état satisfaisant, de» vient un vuide qui leur est à charge. Com» bien les jours coulent avec vitesse pour ces » ames heureuses, qui, dans les intervalles de » leurs occupations, s'amusent constamment, » & par préférence, de ce commerce volontaire » de folie & de raison, de sçavoir & d'ignoran» ce, de sérieux & de gaieté, enfin de cet en» chaînement d'idées, que la conversation ra» méne, varie, confond, sépare, reléve, & » reproduit sans cesse! Heureux encore une » fois ceux qui peuvent avoir, à la place des » passions, le goût d'un commerce où l'on » trouve tant d'occasions de plaire & de se faire » aimer! » Tout cela est bien vrai dans un sens, & est très-ingénieusement exposé ; mais il me semble qu'on pourroit se servir de semblables raisons, pour faire en général l'éloge des jeux de commerce. Cependant on répondroit en ce cas, qu'il n'y a qu'à sçavoir s'occuper ; qu'alors ces intervalles de loisir deviendront si peu de chose, que ce ne sera pas la peine de faire une étude si sérieuse de ce qui peut les remplir. Je vous entretiendrai une autrefois de la seconde Partie du Livre de M. de M. où il s'agit de l'*Education des enfans*, suivant les principes judicieux, établis dans la premiere Partie.

Je suis, &c. *Ce* 18. *Janvier* 1737.



OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXVII.

Suite du Tome XX de l'Histoire Romaine.

LE troisiéme Livre du Tome XX de l'Histoire Romaine renferme, Monsieur, près de vingt années de l'Empire de Tibére, jusqu'au tems où ce Prince se retira dans l'Isle de Caprée. Voici le début des deux Historiens. » Depuis le régne de Tibére, l'Orient & » le Midi n'avoient point encore donné » de Scéne à l'Empire Romain. Il sembloit que le Maître du Monde n'avoit » eu d'autre soin, que d'en recüeillir » les tributs, & que d'y envoyer des » Gouverneurs, capables de maintenir » en paix l'Afrique, l'Egypte & l'Asie. » Nulle guerre, soit intestine, soit » étrangere, n'y avoit troublé le repos » des Asiatiques. La tranquillité qui » régnoit chez eux, a déterminé les

» Historiens du tems à garder un pro-
» fond silence sur leurs affaires. Ce
» calme si durable étoit un reste de l'as-
» cendant qu'Auguste avoit pris sur
» toutes les parties de l'Univers. » Ils décrivent ensuite les premiers mouvemens de Tacfarinas Soldat Numide, qui après avoir servi dans les armées Romaines, s'étoit fait chef d'un parti de Brigands en Afrique. Ce fut avec bien de la peine que les Romains se défirent d'nn ennemi si dangereux. Tibére pendant ce tems-là donnoit de nouvelles preuves de sa cruelle fourberie : s'étant rappellé que pendant son séjour en Orient, Archelaüs Roi de Cappadoce l'avoit presque méprisé, il resolut de faire périr ce Prince accablé de vieillesse & d'infirmitez. Pour dérober aux yeux du public son dessein, il engagea Livie sa mere à écrire à Archelaüs de venir à Rome, pour implorer la clemence de l'Empereur. Les invitations de l'Impératrice *Doüairiere* eurent leur effet. Archelaüs ayant justifié *ses procédés* devant le Sénat, vit bien « que le Politique ne laisseroit
» pas imparfait l'Ouvrage d'une persé-
» cution si déclarée. *Delà*, ajoûtent nos
» Historiens, l'affreuse mélancolie où
» tomba le Roi de Cappadoce. Dévoré

» de chagrins il mourut peu de jours » après, & laiffa incertain, fi par le poi- » fon il s'étoit avancé la fin de fes » jours à lui-même, fi l'excès de la mé- » lancolie l'avoit fuffoqué, ou fi *une* » *main apoftée* par Tibére avoit ter- » miné fa vie. Le genre de fa mort eft » encore aujourd'hui un myftére, & » les Hiftoriens de l'Antiquité *n'ont* » *pû en réfoudre le problême.* » L'Empereur réduifit la Cappadoce en Province Romaine.

A cet évenement tragique fuccedent les détails intéreffans des troubles excités parmi les Parthes. Cette Nation avoit alors pour Roi Phraate élevé à Rome fous les yeux d'Augufte. « Il fe » livra éperdument aux charmes d'une » efclave Grecque, dont cet Empereur » lui avoit fait préfent : fon nom étoit » Thermufe. Dès qu'elle parut au *Sé-* » *rail*, * elle effaça par fa beauté tou- » tes fes rivales ; mais il s'en falloit » bien que fes graces extérieures éga- » laffent le brillant & la foupleffe de » fon efprit. Phraate oublia donc pour » elle cette foule de beautés Perfanes, » dont fon Palais intérieur étoit rem-

*Il faut croire que c'eft des anciens Parthes que les Turcs ont emprunté certaines termes de leur langue, & en particulier celui de SERAIL, qui n'eft pas dans Tacite.

» pli. Entr'autres enfans qu'il eut d'el-
» le, cette Reine favorite *lui mit au*
» *monde* un fils, qui semblable d'esprit
» & de corps à Thermuse, en devint
» les délices : on lui donna le nom de
» Phraatace. Elevé au *Serail*, il avoit
» appris du Roi, l'assassin de son pere &
» de vingt-neuf de ses freres, à ne mé-
» nager rien pour regner. Nourri d'ail-
» leurs dans la molesse, il aima sa mere
» jusqu'à l'excès le plus criminel. D'une
» autre part, la tendresse que Ther-
» muse eut pour lui, passa les bornes
» que la nature permet à une mere
» pour son fils. Il n'est donc pas éton-
» nant qu'elle songeât à transporter la
» Couronne sur la tête *d'un fils chéri*
» *outre mesure.* » Elle engagea le Roi à nommer Phraatace pour son successeur; mais le fils incestueux, à l'instigation de sa mere, ôta la vie & la Couronne à son pere. Ce Prince *plus coupable qu'Oedipe*, *puisqu'il l'avoit été volontairement*, fut bien-tôt détrôné. Les suites de ces révolutions sont décrites fort au long. La mort du Roi Vonone, qui avoit été aussi élévé à Rome dans le même-tems que Phraate son frere, fut précédée par de legers murmures, *qui se changerent en réflexions politiques.* « *Son vivre*, disoient les plus

» qualifiez d'entre les Parthes, est dé-
» licat & apprêté avec soin. Tout est
» mysterieux dans son Palais, & jus-
» qu'à ses meubles les plus ordinaires,
» *tout y est marqué de son sceau.* Qu'est de-
» venuë cette franchise, dont les Par-
» thes ont toujours fait profession ?

Rien n'intéresse plus les Lecteurs, que les nouvelles conquêtes de Germanicus dans la Germanie. C'est toujours un héroïsme aimable & vertueux, qui n'est jamais déshonoré par l'orgüeil & la vanité. Les deux Historiens n'ont rien oublié de ce qui pouvoit en donner une haute idée ; & selon leur méthode, ils ont donné aux faits toute l'étenduë possible. Mais tant de gloire piqua la jalousie de Tibére, qui écrivit à ce Prince de venir à Rome pour y apprendre l'art de gouverner l'Univers. Quoique Germanicus sentît que c'étoit un rappel, il ne laissa pourtant pas de se rendre dans la Capitale, où il reçut les honneurs du triomphe. Tibére ayant resolu la mort de ce Prince, lui fit gouter le projet d'aller gouverner l'Orient. Pour faire réussir *le Systéme frauduleux qu'il avoit arrangé dans sa tête*, il donna le Gouvernement de Syrie à Cneius Pison, homme naturellement violent, dévoüé à ses vo-

lontés, & dont la femme, nommée Plancine, étoit impérieuse & fiere de sa haute naissance. Tibére se proposa par ce choix d'entretenir la division entre le nouveau Gouverneur de Syrie & le Commandant général du Levant, & de broüiller Plancine avec Agrippine.

Pendant que tout cela s'arrangeoit, » Tite-Live mourut à Padouë sa Ville » natale, lorsque, dit-on, Livie son- » geoit à le mettre auprès de Clau- » dius, frere puîné de Germanicus, » pour former son esprit aux belles- » Lettres. La reconnoissance que nous » devons à Tite-Live, *pour les endroits* » *lumineux que nous avons empruntez de* » *lui*, ne nous permet pas de nous tai- » re, & sur l'excellence du peu qui » nous reste de son Ouvrage, & sur » le regret que nous sentons d'avoir » été si souvent destitués d'un guide si » fidéle. Dans le cours d'une Histoire » que nous avons osé entreprendre » aprés lui, *son esprit nous a souvent ani-* » *més*. Mais qu'il s'en faut bien qu'on » puisse dire de nous, comme on a dit » de lui : Que son génie a égalé la Ma- » jesté de l'Empire dont il a écrit l'His- » toire ! Tite-Live fut le dernier de » ces illustres Sçavans, qui remplirent

« autrefois la Cour d'Auguste. S'il en » parut peu dans celle de Tibére, ce » n'est pas que ce Prince n'aimât les » Lettres. Il écrivoit lui-même en sa » langue avec une politesse qu'il por- » toit jusqu'à une scrupuleuse exacti- » tude. Mais un Maître, dont l'humeur » est sombre & soupçonneuse, écarte » aisement d'auprès de lui les gens de » Lettres, d'un caractére libre & en- » joué. » Mais comme tous ne sont pas de ce caractére, il pouvoit donc en res- ter encore un bon nombre à la Cour de Tibére.

Germanicus, ayant *tiré une promesse juridique de prendre possession des Faisceaux*, c'est-à-dire, du Consulat, après l'année révoluë s'embarqua avec Agrippine & ses enfans. Sans décrire ici son voyage, j'observerai seulement qu'il descendit à Colophone, & consulta l'Oracle de Claros au voisinage. » Le prêtre » fanatique, qui étoit un homme gros- » sier & sans Lettres, après avoir in- » terrogé *ces illustres Pélerins* sur le su- » jet de leur voyage, & sur les deman- » des qu'ils avoient à faire au Dieu, » entra dans un antre sacré, & but de » l'eau d'une source qui en sortoit. » Alors *plein de la Divinité qui l'inspi- » roit*, ou *peut être* instruit par les

» prestiges des Prêtres du Dieu, il ren-
» dit en beaux vers ses réponses aux
» questions de Germanicus. On publia
» dès-lors que le Devin lui avoit an-
» noncé une mort prochaine. »

Pison commença par *faire une incartade* aux Athéniens qui avoient reçu Germanicus *comme une Divinité*; il se mit ensuite à traverser le Prince dans les entreprises les plus sages, & à s'arroger une autorité supérieure. Quel bonheur pour Germanicus, *si l'Enfer* n'avoit pas suscité contre lui *deux Furies* qui troublerent son repos & celui d'Agrippine! Tibére donnoit alors des marques d'humanité, de désintéressement, d'équité, & de sévérité. Les anciens Romains avoient obligé les femmes de mauvaise vie *à se sister* devant les Ediles, & à faire en leur présence une déclaration publique de la profession infame qu'elles alloient embrasser. Une Loi si humiliante n'étant plus un frein salutaire pour arrêter la corruption des mœurs, il ordonna que les femmes, même celles d'un rang distingué, qui se livreroient à l'incontinence publique, seroient condamnées à un exil perpétuel. Il fit plusieurs autres Réglemens utiles, que nos deux Historiens ont exposés avec soin. Mais on

ne peut excuser les cruautez qu'il exerça envers les Juifs de Rome, pour l'iniquité d'un Scélérat, qui né en Judée & *enfant d'Abraham, prêcha sa Religion à l'oreille* avec trois autres de ses compatriotes.

Il seroit trop long de décrire les expéditions de Drusus chez les Germains, le voyage de Germanicus en Egypte, où sa curiosité, & la félicité des peuples l'avoient conduit, l'indigne manœuvre de Pison, & l'empoisonnement de Germanicus. Nos Historiens ont fait parler d'une maniere fort touchante ce Prince mourant. Voici une partie de ce qu'ils lui font dire à Agrippine. » *Rabatez*, Agrippine, *rabatez* de » cette hauteur, que la noblesse de » votre extraction & qu'un grand fond » de magnanimité vous ont inspirée. » Apprenez à plier, de crainte que *bat-» tuë & renversée* par l'orage, *vous n'é-» crasiez par votre chute les tendres rejet-» tons que vous allez couvrir de votre » ombre.* Après avoir ainsi parlé (ajoû-» tent-ils) Germanicus se tut. (ap-» paremment pour chercher quelque » nouvelle figure...) Enfin reprenant » un peu de vigueur le malade dit en-» core quelques mots à Agrippine... » Ces paroles secrettes furent les der-

» nieres qu'il prononça. *Les ombres de » la mort couvrirent ses yeux, & il ex- » pira.* » Nos deux Historiens se sont attachés à faire une magnifique Oraison Funébre de ce Prince, & pour rendre son portrait plus brillant, ils ont comparé ce Héros avec Alexandre le Grand. Ils ont peint avec la même force l'embarras & les inquiétudes où se trouva Pison, Auteur de la mort de Germanicus, & ses démêlés avec Sentius Lieutenant Général de ce Prince.

A la premiere nouvelle de la maladie de Germanicus, les habitans de la Capitale donnerent des marques de la douleur la plus profonde, mais sans prendre des *habits lugubres*, & ils firent paroître la joie la plus sincére, lorsqu'ils apprirent qu'il se portoit mieux. La nouvelle de sa rechute, accompagnée de symptômes plus dangereux, étant venuë ensuite, on le compta pour mort. *A tout hazard*, disent nos Historiens, on l'invoqua comme si déja il eût eu place parmi les Dieux, par une *Apotheose juridique.* Ils font un détail des monumens consacrés à la gloire de Germanicus. Mais la douleur de la mort de ce Prince éclata encore davantage, à l'arrivée d'Agrippine, qui

portoit dans une urne les cendres de son mari. Lorsqu'elle fut sur le point de débarquer à Brunduze, les Magistrats, sans doute en *habits lugubres*, mirent en délibération, s'il ne seroit pas plus décent de recevoir la Princesse dans un morne silence, que de lui rappeller de tristes souvenirs, par une harangue *pleine de condoleances exposées avec art*. Ils opinerent pour le silence. A peine la veuve de Germanicus fut descenduë de sa galere, qu'on vit couler les larmes de tous les assistans. L'urne fut portée sur un *brancart mortuaire*, & l'on trouvoit dans toutes les Villes des *Buchers funeraires*, où l'on brûloit des vêtemens & des parfums. On peut voir dans le livre même ce qui se passa à ce sujet depuis Brunduze jusqu'à Rome, où l'on donna à ce Prince les marques de la douleur la plus vive & la plus sincére.

Les Romains firent éclater leur indignation contre Pison, qui venant pour se justifier de la mort de Germanicus, fut reçu dans sa maison, décorée d'une maniere extraordinaire, avec une pompe qui fut regardée *comme une bravade*, peu suportable dans une famille chargée de crimes. Sans exposer ici toutes les circonstances de ce fameux procès, por-

té devant le Sénat, que nos Historiens ont si amplement décrites, il me suffira de dire que la populace prévint l'Arrêt, puisque *dans une saillie tumultuaire*, elle avoit failli à renverser les Statuës de Pison & à les porter jusqu'aux *Fourches patibulaires*. Tibére enfin ne pouvant le soutenir contre le torrent de ses Juges, le fit assassiner. Pour Placine, elle au roit *succombé sous les griefs* dont on l'accusoit, mais s'étant, pour ainsi dire, *refugiée dans le sein de l'Impératrice Douairiere*, elle obtint grace. Les artifices dont *cette Mégere* usa en cette occasion, font voir combien peu elle étoit attachée à son mari. « Tibé-» re, disent nos Historiens, fut un » habile Comédien dans les deux ac-» tions, où il *intrigua* d'abord Germa-» nicus, ensuite Pison. Personnage » muet & presque inconnu dans l'un & » dans l'autre, il arma le Gouverneur » de Syrie contre la vie de son neveu, » de son fils adoptif, & par-là il fut » le véritable Auteur de sa mort. » On trouve encore le détail des procès faits à divers Particuliers, où Tibére soutint toujours son caractére distinctif de dissimulation & de fourberie. Il sçavoit toujours *donner une surface d'équité* à ses injustices.

La haute faveur de Séjan son Ministre, & les divers moyens qu'il employoit pour se frayer le chemin au Thrône, ne sont pas la partie la moins curieuse de ce volume. Voici quelques traits de son portrait que nos Historiens ont ébauché à différentes répri-ses. » Après avoir long-tems *promené ses* » *amours* par toutes les maisons Patri- » ciennes de Rome, il osa porter ses pré- « tentions jusques sur la belle-fille de « l'Empereur... Liville n'avoit ni la » probité de Germanicus son frere, ni » la retenuë d'Agrippine sa belle-sœur. « Séjan *la trouva abordable*, & dès-lors il » établit entre elle & lui un commerce » de galanterie, où l'ambition eut en- » core plus de part, que la tendresse & » que l'inclination... L'épouser après » avoir donné la mort à son mari, » (disent-ils ailleurs,) c'étoit au gré » de Séjan, la voie la plus sûre pour » parvenir au premier rang. Déja *la* » *moitié du chemin étoit faite*, & il pou- » voit se répondre du cœur & des » inclinations de Liville. Cette Prin- » cesse infidéle à son époux étoit *em-* » *barquée* depuis long-tems dans un » commerce secret de galanterie. La » beauté de Liville l'avoit commencé, » la faveur de Séjan soutenoit l'affec-

» tion qu'elle avoit pour lui, & facili-
» toit à celui-ci *les approches de Liville*.
» Dans un de ces momens où l'Amour
» a seul de l'empire, & l'emporte sur
» la discretion, *Princesse*, lui dit Sejan,
» *que je serois heureux si je regnois sans ri-*
» *val sur votre cœur! Avec quel plaisir*
» *mettrois-je à vos piés l'Empire de l'Uni-*
» *vers, si je venois à le posseder! Drusus,*
» *helas! votre époux, est l'unique obstacle*
» *à ma félicité!* « C'est ainsi que nos deux Historiens font parler le galant Ministre. Séjan de son côté lui fit un autre sacrifice, & répudia sa femme.
» Etoit-ce par un excès d'amour pour
» elle, ou par des vûës d'ambition?
» La beauté de la Princesse s'étoit ac-
» cruë avec l'âge. Dans l'enfance elle
» avoit paru à sa mere un monstre de
» laideur. Pour lors ses traits s'étoient
» *perfectionnés*, & elle passoit alors
» pour une des plus belles personnes
» de la Cour. Après tout on peut croire
» que l'intérêt propre & que le desir de
» regner furent les plus forts liens, qui
» attacherent le Ministre à la femme
» du Prince héréditaire «

Les deux Historiens sçavent intéresser leurs Lecteurs au *Problême* qui fut proposé au Sénat, sur l'usage introduit par les Généraux, par les Proconsuls

& par les Propréteurs, de mener leurs femmes dans les Armées & dans les Provinces qui leur avoient été destinées. Ils manient sur cela le Pour & le Contre avec beaucoup d'esprit. » Leur » luxe, dit un Sénateur, n'est propre » qu'à épuiser la Caisse Militaire, & » leur timidité qu'à détourner *les braves* du combat. Laissons à de barba» res Orientaux la coutume indécente » d'avoir sans cesse à leurs côtés *des* » *troupeaux de femmes.* C'est un mal » que la mollesse & l'incontinence leur » ont rendu nécessaire. Pour les Ro» mains, ils ne connoissent que trop le » caractere d'un sexe, que la nature a » formé *pour porter la quenouille*, & non » pas pour manier l'épée. « L'Apologiste du beau sexe oppose des argumens aussi ingénieux. » Les femmes, a-t'on » dit, séduisent souvent l'esprit de leurs » maris, & tournent leurs cœurs à l'a» varice ou à la cruauté. Ici la maligni» té va trop loin, & dissimule le bien, » pour ne découvrir que le mal. Com» bien d'épouses vertueuses ont adouci » l'humeur intraitable de leurs maris? » Ne sçait-on pas que le plus grand » nombre d'entre elles sçait corriger, » par la douceur naturelle au sexe, la ru» desse & les emportemens des hom-

» mes de guerre? Oüi, *la quenoüille* » *jointe à l'épée*, c'est-à-dire, la sévérité » tempérée par la modération, fait tou- » te la perfection du Magistrat. « Ce qui se passa encore au Senat sur le luxe, & sur certains aziles, d'où *comme d'un abri* les Esclaves & les Affranchis lançoient les plus cruelles injures contre leurs Maîtres, est digne de la curiosité des Politiques.

Comme je ne me suis proposé que de remarquer certains, endroits qui m'ont le plus frappé, je ne parlerai point ici de la guerre des Gaules, *qui ne commença pas étourdiment*, ayant été fomentée peu à peu, à la faveur des propos séditieux contre le Gouvernement *Ultramontain*. J'en dis autant des differens mouvemens excités dans la Thrace, & d'une infinité d'autres événemens. Mais je ne dois pas oublier le procès singulier fait à un Poëte. » Certain Chevalier Romain, nommé » Caius Lutorius Priscus, qui se mê- » loit de Poësie, composa à tout ha- » sard un Poëme sur la mort de Drusus, » dont la vie étoit, ce semble, déses- » perée; mais ce Prince ayant recou- » vré sa santé, le Poëte qui ne vou- » loit pas perdre le fruit de ses veilles, » appliqua au Prince Germanicus,

» mort depuis peu, l'Ouvrage qu'il
» avoit travaillé ſur la mort préſumée
» de Druſus. . . . . Il la lut même cette
» piéce, dans un cercle de femmes, &
» la produiſit telle qu'elle étoit *de la*
» *premiere façon.* Accuſé au Sénat du
» crime de Leze-Majeſté, Manius Lepi-
» dus fut le ſeul qui prit un parti ſenſé.
» Conſiderez, dit-il, que la verve & le
» caprice emportent ſouvent, malgré
» eux, des verſificateurs enthouſiaſmés
» au-delà des bornes de la raiſon.
» Quelle a été l'intention de nos pre-
» miers Légiſlateurs, lorſqu'ils ont éta-
» bli des peines capitales ? Ce ne fut
» jamais d'enlever des hommes à la ſo-
» ciété publique. Ils n'eurent en vûë que
» d'effrayer les mauvais cœurs par des
» ſpectacles formidables. Eſt-il donc à
» craindre que l'exemple de Lutorius de-
» vienne contagieux ? Les ſiécles à venir
» verront-ils bien des Poëtes traiter des
» ſujets ſemblables à celui qui s'eſt pré-
» ſenté à l'imagination de Lutorius ? Qui
» retrouvera jamais un aſſemblage de cir-
» conſtances pareilles. « Peut-être que
Lutorius ne fut pas de ſon tems ſi bien
défendu. En parlant de Silius, Confi-
dent de Germanicus, qui ſe tua pour
prévenir l'Arrêt que le Conſul alloit
prononcer contre lui, nos Auteurs di-

ſent, que » ce généreux Romain n'em-
» prunta point d'autre main que la ſien-
» ne, *pour mourir avec dignité.* « Au ſu-
jet de Caſſius délateur célébre, ils ob-
ſervent qu'il fut tranſporté dans l'Iſle
de Seriphe, l'une des Cyclades, où il
ne trouva plus à conteſter que *contre
des montagnes & des rochers.* Tacite dit
ſimplement qu'il n'y avoit que des
pierres dans cette Iſle.

Je ſerois trop long, ſi je rapportois
tous les autres endroits qui font briller
ce volume. Nos Hiſtoriens ont cru de-
voir peindre Tibere prêt à partir pour
l'Iſle de Caprée. Voici les traits princi-
paux : » La vieilleſſe avoit conſidera-
» blement diminué ſa taille, plus haute
» autrefois que celle des plus grands
» hommes. *Le ravage des années* avoit
» extremement altéré ſes traits. Lorſ-
» qu'il étoit jeune, on avoit admiré ſa
» *preſtance.* On lui avoit vû la poitrine
» large, la tête élevée, & le reſte du
» corps admirablement proportionné.
» Pour lors il paroiſſoit ſec & décharné,
» le dos courbé, & la tête extreme-
» ment panchée en devant. Pour ſon
» viſage, il étoit tout coupperoſé,
» chargé de puſtules, & d'ailleurs ſou-
» vent couvert d'emplâtres. Ajoutez à
» cela la difformité de ſa tête, entiere-

» ment dépoüillée de cheveux. Enfin, » pour tout dire en un mot, Tibere » n'avoit conservé aucune de ces gra- » ces, qui le rendoient dans sa jeunesse » un des plus beaux hommes de l'Em- » pire. « Cette derniere phrase paroît une récapitulation juste & conséquente.

On m'a envoyé depuis peu une fort belle Ode sur le *Déisme*. Le Poëte, à l'exemple de David, commence par implorer la Vengeance Divine. *Exurgat Deus, & dissipentur inimici ejus.* Les Déïstes, Ode.

Leve-toi, grand Dieu, fais descendre
Tes Anges exterminateurs;
Lance ta foudre, & mets en cendre
Tes prophanes Adorateurs.
Fiers de ne pas te méconnoître,
Au grand jour ils osent paroître,
Leur bouche t'annonce aux Mortels,
Tandis que leurs mains fanatiques
Brisent les fondemens antiques
De tes véritables Autels.

Il fait ensuite parler les Déïstes.

Ils ont dit : » De mille chimeres
» Une absurde combinaison,
» Un tissu de sombres mysteres
» Ne tient pas devant la Raison.
» Tranquille au haut de l'Empirée,
» Par cette Interpréte sacrée
» Dieu daigna se manifester.
» Loin de nous tout Dogme apocriphe:
» La Raison; voila le Pontife,
» L'Apôtre qu'il faut écouter.

✿

» Dieu voit, & le peu que nous sommes;
» Et le peu que nous méritons;
» Il craint de prodiguer aux hommes
» Et ses châtimens & ses dons.
» Non, pour de viles créatures
» Dieu n'a point d'immenses tortures,
» Il n'a point d'immortels bienfaits.
» Soit qu'il couronne, ou qu'il punisse,
» Objets finis de sa Justice
» Nous en limitons les effets.

Le Poëte leur répond vivement &avec force:

Ainsi donc leur coupable Secte
Du Ciel m'a pour jamais exclus;
Pareil au Reptile, à l'Insecte,
Je ne suis que pour n'être plus.
Fidéle aux Loix de l'innocence,
J'attendois un bonheur immense;
Je m'immolois pour l'obtenir:
Helas! j'ai reçû mon salaire,
En goûtant l'espoir téméraire
De ce chimérique Avenir.

Et toi, qui sans cesse es livrée
Aux plus détestables plaisirs,
A des crimes dont la durée
S'éternise par tes désirs,
Dieu ne peut donc, Ame rebelle,
Punir d'une peine éternelle
Ton insolente impiété?
Non; ta bassesse te rassure,
Ce qui fait l'excès de l'injure
Te répond de l'impunité.

Il invoque ensuite la Raison, & consent qu'elle décide entre le Déïste & le Chrétien:

Sage Raiſon, Vierge immortelle,
Tu m'entens, tu viens en ces lieux;
C'eſt toi, ton cortége fidéle
Avec toi ſe montre à mes yeux;
L'Attention laborieuſe,
Et la Méthode induſtrieuſe
Tenant dans ſa droite un compas,
Le Doute, enfant de la Prudence,
Prêt à fuir devant l'Evidence,
Qui vient lentement ſur tes pas.

La Raiſon parle ici, & ce qu'elle dit eſt ſolide & énergique. Le Poëte frapé des conſeils de la Raiſon, qui lui dit de chercher la Juſtice & la Vérité dans la Révélation, ſe ſent tranſporté tout à coup dans le Temple de la Foi, qui s'empare de ſon ame & de ſa lyre, & lui dicte de ſublimes vérités. Inſpiré par elle, il expoſe d'abord le péché du premier Homme, & ſes triſtes effets;

Ce jour fut la triſte journée,
Où nâquit ce Monſtre caché,
La Concupiſcence effrénée,
Et fille & mere du Péché.
Monſtre impur, Furie exécrable,
Ta nature eſt impénétrable
Au Philoſophe audacieux:
Ta force l'étonne & le dompte;
Mais l'humble Chrétien le ſurmonte,
Te ſent moins, & te connoît mieux.

Il ſe tourne enſuite vers le divin Réparateur de la Nature:

Je t'adore, ô ſacré Meſſie,
Par les Prophetes annoncé;
Verbe du Pere, fruit de vie

Qu'a produit l'arbre de Jeſſé.
O Chriſt, les Vertus infinies
Dans ton ſein brillent réünies,
Tous les dons coulent de tes mains;
Tout cede à ton pouvoir ſuprême,
Les Elémens, & la Mort même,
L'Enfer, & le cœur des humains.

Après avoir peint les ſuccès éclatans de la Prédication évangélique, il conclut que l'eſprit humain doit ſe ſoumettre aveuglément à ce que l'Envoyé de Dieu lui a révélé.

Loin de moi la manie injuſte
De ces Mortels vains & pervers,
Qu'effarouche le voile auguſte,
Dont les Myſteres ſont couverts.
Tu m'as parlé, je veux te croire;
J'y mets, mon Dieu, toute ma gloire:
Je crois ſans vouloir pénétrer.
Soumis à Dieu, que j'ai pour Maître,
Je ſçais raiſonner & connoître;
Je ſçais plus; je ſçais ignorer.

Cette Piéce, où il y a bien des beautés, ſe trouve à Paris chez Thibouſt, Place de Cambrai. *in*-12. 1738.

Ode ſur la Mort de M. le Comte de Toulouſe.

M. Des Forges Maillard, ſi connu aujourd'hui ſous le nom poëtique de la Demoiſelle de *Malcrais*, nom que porte le Recueil de ſes Ouvrages, a fait imprimer une Ode ſemée de traits nobles & touchans ſur la Mort de M. le Comte de Toulouſe. Les bornes de

cette Lettre ne me permettent que d'en citer peu de ſtrophes. Le Poëte, qui fait parler Neptune ſur la Mort du Prince, a fidélement repreſenté combien il étoit aimé ; ce qui a bien paru dans le cours de ſa funeſte maladie : il offre ce triſte tableau au peuple de la Bretagne, dont il étoit particulierement chéri.

Ô toi, Peuple intrépide; & qui rendis les armes,
Moins à la force qu'à l'amour,
Fidéle pour ton Roi, mais inſenſible aux charmes
Qu'offrent aux vils Flateurs la ruſe & le détour ;
Avois tu droit d'attendre un deſtin plus proſpere,
Peuple fier des tributs que t'aporte Thetis ?
Dans ce Prince adoré tu retrouvois un Pere,
Tu montres par tes pleurs les ſentimens d'un Fils.

La France inconſolable a tremblé pour la vie
Du Héros qui fut ton appui.
Il ſembla par l'effroi dont ſa mort fut ſuivie,
Que chacun au tombeau dût deſcendre avec lui.
Fantômes de grandeur, qu'illuſtre la richeſſe,
D'inſolence & d'orgueil coloſſes animés,
Ouvrez vos foibles yeux ; par l'exemple qu'il laiſſe
Apprenez à ſentir le bonheur d'être aimez.

Je ne puis omettre la ſtrophe ſuivante, qui contient l'Eloge d'une grande Princeſſe, de ſon illuſtre Frere, & d'un jeune Prince leur conſolation & leur eſperance :

Tendre & fidele Epouse, apaisez vos allarmes ;
Modérez de justes regrets.
La main de votre Fils doit essuier vos larmes,
De votre Epoux en lui reconnoissez les traits.
Vous l'instruisez, Princesse, aux vertus pacifi-
ques,
Noaille s'unissant à son illustre Sœur,
Et l'instruisant d'exemple aux vertus héroïques,
Vous guiderez son ame au Temple de l'hon-
neur.

La Piéce finit ainsi :

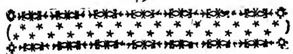
Ainsi parla Neptune, & sa Cour rassurée
Le suivit dans le sein des eaux.
Un Breton, qui voguoit sur la Plaine azurée ;
Fut le hardi témoin de ces objets nouveaux.
C'est lui, dont l'Apollon exempt de flatterie,
Princesse, offre à vos yeux son hommage en ce
jour,
Et qui vient à vos pieds, de sa triste Patrie
Apporter les regrets, l'espérance & l'amour.

L'Auteur ayant presenté son Ode à Messieurs les Députés des Etats de Bretagne, il leur a ensuite envoyé ces vers, que nous tenons de lui.

Organes d'un Corps respecté,
Dont la prudence sympathise
Avec l'honneur, le zele & la fidélité,
Vous vous souvenez qu'à Venise
Sannazar pour six vers reçut un prix vanté,
Six vers, dont le fond n'est qu'un songe:
Voudriez-vous qu'on dît, chez la Postérité :
A Venise on a fait plus d'honneur au Mensonge,
Qu'en Bretagne à la Vérité ?

Je suis, &c.

Ce 25 Janvier 1738.



OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXVIII.

Oraison funéber du Cardinal de Biſſy

UN Orateur, qui entreprend de célébrer les vertus d'un grand homme, digne d'être propoſé pour exemple, doit être un peintre fidéle : il doit, ſans trahir la vérité, donner une haute idée de ſon Héros. Mais comme il y a des peintres en portrait qui peignent bien ſans faire reſſembler ; & d'autres qui font reſſembler, & peignent fort mal, il y a auſſi des Panégyriſtes, dont les uns animés par la ſublime éloquence, donnent à leurs diſcours de vraies beautés & *manquent* cependant *les ames de leurs Héros* : d'autres attrapent une groſſiere reſſemblance ; mais ils prennent l'abondance des paroles pour l'éloquence, l'enflure pour l'élévation, les ornemens recherchés

pour des beautés ſublimes, & le ſtile ampoulé & exceſſivement figuré pour une noble hardieſſe. Ils ne connoiſſent dans leurs diſcours, ni le choix des preuves & des images, ni la ſimplicité d'un langage naturel. Tout y ſent le fécond & hardi Déclamateur.

Nous laiſſons au Public, arbitre ſouverain en ce genre, à décider ſi l'Oraiſon Funébre de M. le Cardinal de Biſſy, où il y a réellement quelques beaux endroits que le ſujet a fait naître, eſt un Panégyrique auſſi conforme aux régles & au bon goût, qu'il eſt en général conforme à la vérité. En effet tous ceux qui ont connu ce pieux Cardinal, ſçavent qu'il étoit très-charitable & très-zélé. Auſſi M. l'Abbé Segui *de l'Academie Françoiſe* a-t'il fait de ces deux vertus le ſujet de ſon éloge, qu'il a diviſé ainſi avec beaucoup de juſteſſe. « Il a été l'exemple parfait de » la bonté & de la ſimplicité évangé» lique, dans les honneurs les plus écla» tans de la Religion. Il a été le modele » accompli du zéle & de la ſollicitude » Apoſtolique dans les miniſtéres les plus » importans de la Religion. » Voici à mon gré le plus bel endroit de l'Exode, » Eſt-ce en loüanges ou *en larmes*, que » nous venons *nous répandre*, nous qui

» avons perdu un autre Onias, le plus
» reſſemblant qui pouvoit naître depuis
» celui de l'Ecriture ? Allons-nous bé-
» nir ſa mémoire, ou pleurer notre
» malheur ? Triſte troupeau ! ne nous
» figurons-nous pas en ce moment, que
» nous aſſiſtons à ſon trépas, & que
» nous entendons ſa voix mourante? Ne
» croyons-nous pas preſque mêler nos
» pleurs à ceux de ſa famille déſolée
» autour de ſon lit ? » Parcourons maintenant les deux parties du Diſcours, & choiſiſſons les traits qui nous ont paru les plus éloquens.

» M. l'Abbé de Biſſy aprés d'heureux
» eſſais d'Apoſtolat de ſa part dans la
» Lorraine-Allemande eſt *nommé au Sié-*
» *ge* de Toul. Deſtiné à marcher ſur
» les traces de pluſieurs grands Evêques
» de ſon ſang, & à les ſurpaſſer même,
» il va conduire un peuple nombreux
» auquel commande *Qui*, Meſſieurs?
» *ſon illuſtre pere*. » Il applique heureuſement à cette circonſtance ce que les Iſraélites dirent autrefois à Gédéon ; *dominare noſtrî tu & filius tuus.* « Beni
» ſoit le Ciel qui nous l'envoye après
» vous, pour porter l'encenſoir, com-
» me vous portez l'épée. » L'Orateur fait en cet endroit l'énumération des vertus de l'Evêque de Toul, qui lui

attirerent bientôt l'estime & la confiance de Léopold I. Duc de Lorraine, & de la Princesse son épouse. » Ils lui écri-
» vent, dit-il, ils lui demandent ses
» avis, ils en font presque l'unique re-
» gle de leur politique & de leur con-
» duite. Qu'il eût été doux pour le Pré-
» lat de pouvoir conserver un accord
» si précieux à son cœur, & si avan-
» tageux à son peuple! *Quel sacrifice*
» *il se vit réduit à faire, quand....* Mais
» laissons un trait qui nous feroit per-
» dre de vûë l'objet de cette premiére
» partie de son éloge, & qui aussi bien
» demande une autre place. La mort
» vous enleva, Messieurs, le grand
» homme, par qui le nom de cette Ville
» est connu de tout le monde Chré-
» tien; & Monsieur de Toul, que l'Au-
» guste Monarque vouloit approcher
» de sa personne. obligé de céder à
» un choix devenu une espéce d'ordre,
» devoit, & peut-être pouvoit seul
» vous consoler de la perte que vous
» pleuriez. BOSSUET! BISSY! Noms
» aussi chers que respectables! Noms
» à jamais mémorables dans les fastes
» de l'Eglise, par une égale, quoique
» differente grandeur. »

La Peinture que fait l'Orateur de la bonté & de la charité compatissante &

libérale de l'Evêque de Meaux, frape principalement, parce qu'elle est vraie. » Souvenez-vous, Messieurs, dit-il, » de cette année marquée, pour ainsi » dire, du sceau de la colére divine, » où le Seigneur ayant glacé les airs & » comme engourdi la nature, appella la » faim sur la terre. Qui de vous, né » d'assez bonne heure pour avoir vû » ces jours dignes d'être comptez par- » mi les jours malheureux de la Fran- » ce, oubliera jamais les effets de la » tendresse du compatissant Prélat dans » ces tristes conjonctures, ces ressour- » ces inespérées, ces secours assurez par » tout contre les rigueurs de la faim » cruelle? » La charité de l'Evêque de Meaux s'étendoit encore aux miséres que la honte tient cachées. « Je » ne puis m'en taire, dit l'Orateur, il » faut vous rapporter un mot de sa » bouche; un de ces mots indélibérez, » de pur sentiment, & qui seul vous » feroit connoître son tendre penchant » à secourir des infortunés, en qui la » Religion lui faisoit voir des membres » de Jesus-Christ. Un homme autre- » fois dans l'opulence, & depuis réduit » à la plus affreuse pauvreté, languis- » soit de maladie & de misére dans » son lit; le Ministre de la Pénitence

» qu'il avoit appellé, touché de son » état, courut l'exposer au Prélat cha- » ritable. *Ah, Monsieur*, (car je ne » craindrai point de répéter ses pro- » pres paroles, plus belles dans leur » simplicité touchante, que toute la » pompe préparée de nos discours.) » *Ah, Monsieur, le bon coup à faire ! Al- » lez, votre homme ne sera pas plus aise » que je le suis.* IL DIT & le secours » partit avec la réponse. »

Mais l'Orateur trouve dans le Cardinal de Bissy une autre vertu supérieure encore à sa bonté libérale. » Oui, » Messieurs, dit-il, & j'avoüe que je » crois m'être trompé, lorsque j'ai dit » que son penchant à secourir les mal- » heureux étoit le trait le plus frap- » pant de son caractére. Il lui étoit » commun ce penchant, dans un égal » dégré avec d'autres serviteurs de » Dieu, avec les Borromées, les » François de Sales, pour citer des » exemples des derniers âges : mais je » ne sçai si sa facilité à oublier les in- » jures n'étoit point unique *dans sa » mésure* : Non, Messieurs, je ne sçai » s'il est sorti depuis plusieurs siécles » des mains du Créateur une ame aussi » portée à pardonner ; la Religion ne » trouvant en lui nul ressentiment à

» étouffer, n'avoit qu'à consacrer les » généreuses dispositions de son cœur, » qu'à lui faire rapporter à Dieu sa » clemence naturelle. Que les ames » ainsi faites sont aimables ! Que pour » peu qu'on pense, on est éloigné d'of- » fenser un homme qu'on sçait si dis- » posé à pardonner ! Je dis plus; que la » piété est touchante dans des cœurs » semblables, & qu'ils sont propres » à lui faire des partisans de ceux que » lui aliéne le *Devot* vindicatif. »

Le Panegyriste en cet endroit, persuadé que la clemence & la générosité étoient les vertus propres & principales de celui qu'il louë, condamne avec raison ceux qui dans l'éloge qu'ils font des grands hommes, saisissent avec ardeur les actions éclatantes de leur vie, & *manquent leur ame, & leurs sentimens distinctifs*. Et afin que personne ne doute de ce qu'il avance, il se porte lui-même pour témoin de la vérité de ses éloges : « Ce que je louë, dit-il, je » l'ai vû.... je l'ai vû ; j'en ai été » transporté ; ce n'est qu'avec transport » que j'en parle encore. » Ce témoignage est d'un grand poids. Mais il ne s'agit ici que de choses publiques, & connuës de tout le monde. Nous pourrions y ajouter aussi notre témoigna-

ge particulier, si la modestie ne nous retenoit.

Avant que d'annoncer l'élévation de l'Evêque de Meaux au Cardinalat, l'Orateur a cru devoir faire connoître la sublimité de cette dignité Ecclésiastique. « Elle céde, dit-il, en autorité » à la grandeur Episcopale; mais elle » la surpasse de beaucoup *quant à l'é-* » *clat*, & les Successeurs de *ces Lévites* » *chargez autrefois du soin des mœurs ou* » *de l'hospitalité* dans la Capitale du » monde chrétien *sont parvenus à l'hon-* » *neur du pas sur les successeurs des Apô-* » *tres*, & ne voyent dans l'Eglise au » dessus d'eux que la tête couronnée » de la Tiare. C'est à la dignité de » leur Collégue, poursuit-il, qu'un » Roi, l'honneur du Trône, LOUIS » LE GRAND, appelle le Saint Evê- » que. Impatient de le voir élevé à ce » haut rang, il charge le Héros, qui » vient de venger la France, & qui va » pacifier l'Europe à Bade, il le char- » ge dans les termes les plus forts, » d'obtenir de la Cour Impériale son » consentement pour cette promotion » intéressante : il en écrit d'un stile » pressant au Saint Siége : il ne cesse » de solliciter, *que du jour que l'Evê-* » *que de Meaux devient le Cardinal de* » *Bissy.* »

Cet illustre Cardinal n'a pas borné son zéle à son Diocése ; il en a laissé des monumens dans la Capitale. Outre plusieurs places gratuites fondées dans le Séminaire de S. Sulpice, il a encore fait des libéralités considérables au Séminaire du S. Esprit. Voici comme l'Orateur s'exprime à ce sujet« Une au» tre maison Ecclésiastique, mais toute » naissante, attend les secours les plus » abondans, pour achever de se for» mer & de se soutenir : il les lui four» nira *le Sacré Mécéne*. Le Temple au» guste, que Paris *étonné* voit s'élever, a » besoin de ses libéralités redoublées : » elles préviennent la demande. Il s'ap» perçoit qu'il manque aux enfans des » Pauvres, dans la dépendance étenduë » de son Abbaye, des maîtres pour leur « apprendre *les élemens des Lettres de la* » *Réligion Sainte* : ces maîtres vont être » établis. ... Il trouve de jeunes per» sonnes que la pauvreté seule empê» che de se consacrer à Dieu dans la » retraite, & qu'il est dangereux que » ne corrompe tôt ou tard *le commerce* » *empesté de la Capitale* : ç'en est assez » pour l'engager à les doter.

M. l'Abbé S. s'est un peu étendu sur les malheureuses divisions qui agitent l'Eglise depuis plusieurs années, & qui

ont donné lieu à M. le Cardinal de Bissy de signaler sa sollicitude pastorale. Avant que d'entrer dans ces détails, qu'il se propose de toucher, sans blesser personne, & qu'il ne fait pourtant qu'effleurer, il fait une priere énergique, & prie le Seigneur de mettre sur sa langue des paroles de force & de charité, & il finit ainsi sa priere. » Quand cesseront les troubles malheureux, dont l'incrédule se prévaut » pour blasphémer votre Religion Divine, & quand nos freres nous épargneront-ils une douleur, *que nous n'éprouverions plus si nous cessions de les aimer* ? » Au sujet de la condamnation de la Doctrine du P. le Courrayer, l'Orateur parle ainsi de l'Eglise Anglicane. « Vain phantome d'Eglise, » où l'on ne voit que quelques restes » mutilés de l'extérieur de la veritable. » Comment l'or s'est-il changé en vil » plomb ? Comment ont succédé à la » foi divine tous ces *mistéres de l'extravagance* de l'esprit humain, toutes ces » sectes insensées qu'on ne peut comprendre, *qu'on ne peut compter* ? »

Voici enfin le dernier coup de pinceau qui acheve la peinture du zélé Cardinal. « C'étoit lui qui, par ses dis» cours, par son exemple, nourrissoit,

» augmentoit de plus en plus le zéle
« des maîtres en Israël, comme le
» lien qui les unissoit pour la défense
» des mêmes droits, & comme le cen-
» tre de l'unité en France : mais rien
» d'intéressant pour la Religion ne se
» passoit parmi eux, sans son conseil,
» ou sans son approbation expresse :
» (cela est excesif, ce me semble, &
» trop général :) Mais c'étoit de lui
» qu'ils vouloient sçavoir la conduite
» qu'il leur convenoit de tenir dans les
» tems difficiles de leurs Diocéses... A
» qui avoient-ils recours dans leurs
» peines, & par qui recevoient-ils la
» consolation ? Où est ce que de com-
» muns rapports les assembloient le
» plus souvent pendant leur séjour dans
» la Capitale ? »

L'Orateur n'oublie pas de célébrer avec justice la vie exemplaire & l'innocence des mœurs du C. de Bissy. » Frappez, dit M. Segui, d'une vive » idée de sa vie toute sainte, combien » de fois nous avons fait des retours » humilians sur nous-mêmes ! Com- » bien de fois surtout lui avons-nous » envié cette innocence admirable, » qui l'avoit engagé à un pacte éternel » avec ses yeux, pour n'envisager au- » cun objet séduisant, & qui à peine

» lui permit *la simple connoissance de la » passion malheureuse* ! »

Il seroit aisé de citer plusieurs autres traits de l'éloquence de M. l'Abbé S. mais ceux-là nous paroissent suffisans pour s'en former une idée juste, & pour pouvoir faire le parallele du Panégyrique de Saint Louis avec les deux Oraisons Funébres du Maréchal de Villars & du Cardinal de Bissy.

Fin du Tome. XX. de l'Histoire Romaine.

Il faut achever de vous rendre compte du vingtiéme Tome de l'Histoire Romaine. Quoique le quatriéme Livre soit assez court, il renferme des événemens fort intéressans. On y voit la faveur de Séjan s'accroître, & portée enfin au plus haut dégré, & l'Empereur Tibére partager avec lui la puissance souveraine pour le perdre plus sûrement. La persécution de cet indigne favori & de l'Empereur son maître contre la famille de Germanicus; le tableau horrible des proscriptions de Tibére, plus rigoureuses que celles de Marius & de Sylla, fomentées par la fureur des Délateurs volontaires ou apostés par le Prince; la peinture de ses débauches dans l'Isle de Caprée, de sa cruelle & artificieuse politique, voilée quelquefois par des actes de justice & de bonté, de la vile & basse adula-

tion du Sénat, de la mort de cet indigne Empereur, & des qualités de son cœur & de son esprit, n'intéressent pas moins les Lecteurs, que le portrait de Livie, & la description des mouvemens excités par Artaban Roi des Parthes.

Tacite raconte ainsi un funeste accident. « Un certain Atilius, *de race d'Affranchis*, s'étant avisé de donner un » spectacle de Gladiateurs à Fidénes, » y fit bâtir un amphithéatre, dont les » fondemens n'étoient pas assez pro- » fonds, ni la charpente assez forte, » comme un homme qui n'ayant pas » beaucoup d'argent, travailloit plus » pour le gain, que pour acquerir de la » réputation parmi ses Concitoyens. » Hommes, femmes, & enfans, de » tous les âges, accoururent de Rome » à ce spectacle, à cause du voisinage, » & d'autant plus affamez de tels di- » vertissemens, que, depuis que Tibére » regnoit, ils en avoient été privez. » C'est pourquoi le mal en fut bien plus » grand : car l'amphithéatre à force » d'être chargé, vint à fondre par le » milieu, & puis par les côtés, qui ren- » verserent un nombre infini de per- » sonnes attentives à ce spectacle, sur » ceux qui étoient dans la place & aux » environs. »

Les deux Auteurs de l'Hiſtoire Romaine ont ainſi expoſé le même fait. Pag. 602. & 603. « Je ne ſçai quel Attius, * Citoyen de Fidénes Ville de » Sabinie, qui n'étoit éloignée de la » Capitale que d'environ cinq mil» les, s'aviſa de donner dans les murs » de ſa patrie un ſpectacle de Gladia» teurs. Ce n'eſt pas que ce *Bourgeois* » fût homme aſſez important & aſſez » riche, pour élever à ſes frais un am» phithéatre, pour *ſoudoyer* une *Com» pagnie d'Athletes*, & pour donner » gratuitement au peuple un ſi ſomp» tueux divertiſſement. Attius n'étoit » fils que d'un Affranchi, & n'avoit » d'autre vûë, que de tirer un profit » conſidérable des places qu'il loüe» roit à ceux des Romains que la cu» rioſité attireroit à ſes Jeux. En effet » la foule y fut d'autant plus grande, » que depuis Auguſte les combats » d'hommes ſur l'Arène avoient été » rares à Rome, & que la fantaiſie de » Tibére les y avoit preſque anneantis. » Juſque-là le ſuccez avoit répondu à » l'attente intéreſſée d'Attius. Un nom» bre infini de curieux des deux ſexes » avoit quitté la Capitale, s'étoit tranſ-

* Dans Tacite c'eſt *Atilius*; ici c'eſt *Attius*. Dans Tacite c'eſt ſeulement un *homme de race d'Affranchis*; ici c'eſt un *Citoyen de Fidénes*.

» porté à Fidénes, & y avoit retenu des
» places sur un amphithéatre *tumul-*
» *tuairement* construit de charpente.
» Les Spectateurs néanmoins ne s'y
» croyoient guére moins en sûreté,
» que sur les dégrez de pierre solide,
» dont on avoit environné les Arénes
» de Rome. L'assemblée étoit formée,
» & tout le monde étoit assis, lorsque
» sur le soir une partie de l'échafaut,
» ou mal étayée, ou trop chargée, s'é-
» branla d'abord, s'écroula ensuite, &
» entraîna par sa chute l'autre partie
» de la charpente, jointe à la premiere
» par des poutres & des solivaux com-
» muns. Les uns ou en furent blessez
» en tombant, ou se casserent la tête,
» & les autres furent étouffez sous un
» monceau de corps entassez. Ensuite
» les tréteaux de l'amphithéatre voisin
» pancherent, & tomberent par mor-
» ceaux sur des hommes déja étourdis
» de leur chute, & en écraserent plu-
» sieurs. Ceux qui respiroient encore,
» & qui auroient pû échaper par leur
» agilité, se trouverent engagés sous
» un débris de poutres, de planches &
» de solives. »

Séjan a été pour nos deux Historiens une source féconde de réflexions, dont vous serez bien aise de trouver ici un échantillon. Ce Ministre de Tibére passa

quelque tems avec ſon maître dans l'Iſle de Caprée. Voici comme ils peignent pag. 629. la hauteur de Séjan, & la baſſeſſe des Romains qui vinrent y briguer ſes bonnes graces. « La Cour » du Miniſtre devint bientôt plus groſ- » ſe que celle de l'Empereur. Toute la » Nobleſſe courut en eſclave ſe proſter- » ner devant la nouvelle idole. On peut » dire que cette préférence du Sujet ſur » le Souverain fut beaucoup plus ſen- » ſible en pleine campagne (où l'on » avoit élevé des tentes) qu'elle ne » l'auroit été à Rome. Dans une groſſe » Ville les démarches des Courtiſans » ſont noyées dans la foule. On va & » l'on vient chez les Miniſtres, ſans » qu'on ſçache quel deſſein ou quelle » affaire y attire. En plein air, nul Ro- » main ne faiſoit un ſeul pas, qui ne fût » connu, & malignement interprété. » Ce concours ſi prodigieux d'Adora- » teurs rendit Séjan plus inſolent que » jamais. Il ne fit admettre que qui il » lui plût à ſon audience, & en fit re- » jetter ceux qui lui déplurent. Bien des » gens de diſtinction eurent à ſouffrir les » rebuts de ſes Portiers. » Cependant cette Cour étoit encore plus nombreuſe & plus ſervile au milieu de Rome. » Tous » adoroient *ce Soleil levant* (p. 647.) » & jamais la Cour d'aucun Empereur

» n'avoit été si nombreuse que celle de
» l'orgueilleux Ministre. Tibére ne l'i-
» gnoroit pas dans sa solitude, & sem-
» bloit non seulement le tolerer, mais y
» applaudir. Le Politique avoit ses
» vûës, & laissoit croître ce Colosse,
» jusqu'au moment le plus propre à le
» renverser » Ils décrivent ensuite les artifices & les biais dont il usa pour le *saper*, sous prétexte de vouloir *l'agrandir.*

Pag. 659. « Il arrive assez ordinaire-
» ment, que les Ministres des Souve-
» rains exigent plus à la rigueur les res
» pects & les assiduités des Courtisans
» que les Maîtres qui les ont mis e
» place. Ceux-ci sont bien sûrs, qu
» le mépris n'a point eu de part aux lé
» géres négligences de ceux qui doiven
» composer leur Cour. Les Subalternes
» au contraire, qui ne brillent que
» d'une lumiére empruntée, croyent
» aisément qu'on commence à pressen-
» tir leur chute, lorsqu'on commence
» à les négliger. *De-là* Séjan, qui crai-
» gnoit tout de l'inconstance de Tibére,
» & qui vouloit toujours paroître se
» maintenir dans la faveur, sévissoit
» sans miséricorde contre tous ceux qui
» cessoient, même pour peu de jours, de
» se montrer à ses Audiences. Aussi la
» porte de son *Hôtel* étoit-elle obsédée
» dès le matin par une foule innombra-

» ble de Cliens, empressez à se trouver
» à son lever, à lui rendre les premiers
» hommages, & à recevoir de lui quel-
» ques favorables regards. »

Les réflexions de nos Historiens, lorsque cet indigne favori fut arrêté au Sénat, sont bien plus importantes. (Pag. 672.) « Quel changement » dans les esprits, & quel renversement de for- » tune ! Cet homme qu'on venoit de féliciter » sur son élevation prochaine à l'Empire, se vit » détesté de tout le Sénat. Ceux même que l'es- » pérance lui avoit le plus attachés, l'aban- » donnerent avec le plus d'éclat. Les Sénateurs » qui s'étoient trouvés à l'Assemblée proche de » lui, s'en écarterent comme d'un homme con- » tagieux. Lui-même, semblable à un voya- » geur étourdi par la foudre, parut tellement » absorbé dans ses réflexions, qu'il n'entendit » pas la voix du Consul qui l'appelloit. Il fallut » lui en réïterer l'ordre jusqu'à trois fois. Nul » ne put croire qu'il désobéissoit par fierté : la » Lettre de Tibére l'avoit bien rabatuë. Alors » les Préteurs & les Tribuns du peuple l'envi- » ronnerent, de peur qu'il n'échappât, & que » sa fuite ne causât du désordre parmi la popu- » lace. Enfin on le remit entre les mains de » Gracinus & de ses Archers, après lui avoir lû » pour la seconde fois, l'ordre de sa détention. » *Le Capitaine du Guet* n'en fut pas plûtôt saisi, » que tout le Temple d'Apollon retentit de ma- » lédictions contre *un malheureux*, qui avoit » insulté à ceux-ci, menacé ceux-là, & fermé » à d'autres les routes de la fortune. Les plus » ardens à invectiver contre Séjan, étoient ses » amis les plus familiers. La mémoire de ses » bienfaits s'évanouit au moment de sa chute... » Quel exemple pour les Magistrats de l'insta- » bilité des grandeurs humaines ! Ils traînoient

» ignominieusement *au séjour de la misére* un » homme, à qui ils avoient fait long-tems une » Cour servile, qu'ils avoient enyvré de leur » encens, & dont ce jour-là même ils avoient » grossi le cortége lorsqu'il étoit venu au Sénat. » Quelle différence de Séjan décidant en maî- » tre du sort de l'Univers, & prononçant des » arrêts de mort, & de Séjan condamné, char- » gé de chaînes, & contraint à vivre parmi » des criminels, qu'il avoit jugés lui-même, » & qui certainement étoient moins scélérats » que lui. »

Dans une Lettre que Tibére écrivit au *Sénat*, il s'exprimoit au commencement en ces termes. « Je veux bien que les Dieux me ren- » dent encore plus malheureux que je ne suis, » & qu'ils avancent ma perte, que je sens tous » les jours être infaillible, si je sçai ce que je » dois, ou ce que je ne dois point vous écrire. » C'est ainsi que Suétone cite le commencement de cette Lettre. Tacite paroît n'en avoir pris que le sens; après quoi il ajoute. « Tant il est » vrai que ses crimes étoient devenus ses bour- » reaux. Et ce n'est pas à tort, que le plus sage » des Anciens a dit, que si l'on pouvoit entrer » au fond de l'ame des Tyrans, on y verroit » des blessures mortelles; car leur esprit est dé- » chiré par le cruel reproche de leurs cruau- » tés & de leurs injustes désirs, comme les » corps le sont par la torture. Nos Historiens, après avoir donné un tour différent à la pensée de Tibére, ajoûtent. « Il est à croire, que la » force de la conscience tira cet aveu sincére de » la bouche du Prince, le plus fourbe qui fut » jamais. La violence des remords étoit la seu- » le qui pût arracher à Tibére cette description » si naïve de l'état de son cœur. Sa raison sou- » levée contre lui, faisoit sentir à ce Prince tous » les supplices qu'il avoit injustement fait » souffrir à tant d'autres. Le témoin, qui dé-

» posoit intérieurement contre lui, disoit plus » vrai que ses Délateurs, & le Bourreau qu'il » portoit dans son sein, étoit plus cruel, que » ceux qu'il avoit mis en œuvre. Tel est le sort » des grands scélerats. Ils se sont fait un jeu de » commettre le crime;mais à la fin leurs crimes » même s'arment contre eux, les effrayent, & » les déchirent jusqu'au milieu des plaisirs » Si Tacite a l'avantage de la briéveté ; *subtilissimus brevitatis artifex*, (comme Aulu-Gelle le dit de Saluste,) il faut avoüer que nos deux Historiens Modernes ont celui du nombre.

Quoique nos Historiens ayent souvent désigné Tibére sous ce titre, *le Politique*, cependant en achevant son portrait, plusieurs fois ébauché dans ce Volume, ils prouvent qu'il ne mérita jamais le nom de Politique, à moins qu'on ne veuille confondre la prudence avec la fourberie, & la tyrannie avec l'humanité. De tout ce qu'ils disent pour donner une idée juste de ce Prince, je ne citerai que ce qui regarde l'état des Lettres sous son régne, & c'est par là que je finirai. (Pag. 785.) Quoique Tibére eût de l'affec» tion pour la belle Littérature, il ne se déclara » jamais le protecteur, ni des Lettres ni des Sça» vans. De-là vient la décadence de ce goût ex» quis, qui régnoit à Rome sous Jule César & » sous Auguste. Velleius Paterculus & Phédre » furent les seuls qui conservérent encore, sous » le troisiéme Empereur, quelques vestiges de » cette ancienne pureté de langage, & de cette » simplicité, qu'on avoit admirées sous le pre» mier & sous le second des Empereurs. Une es» time froide des Ouvrages de l'esprit, & qui » n'est point accompagnée de récompenses, ne » suffit pas aux gens de Lettres pour être en» couragés. Aussi tandis que Tibére vécut, l'é» loquence & la poësie semblerent avoir perdu » tout leur lustre. La carriére de la Littérature » fut abandonnée à trois Espagnols, les deux

» Sénéques & Lucain ; Ecrivains ingénieux tant
» qu'on voudra, mais emphatiques, & qui firent
» passer dans leurs Ecrits le faste & les exagéra-
» tions propres de leurs païs. Les uns & les au-
» tres ne remplacerent pas à Rome Cicéron &
» Hortensius, Virgile & Horace. Pour l'Histoi-
» re, quelle comparaison à faire entre Valére
» Maxime ou Paterculus même, & Tite-Live,
» ou Jule Cesar. L'hommage qu'ils rendent à la
pureté & à la noble simplicité du stile, & leur
aversion pour le faste & les exagérations Espa-
gnoles, sont bien loüables.

En citant divers morceaux de cet Ouvrage, & en copiant certaines expressions, je me suis uniquement proposé de faire connoître le tour que les deux ingenieux Historiens ont donné à leur narration & à leurs réflexions, leur maniere de rendre les pensées des Auteurs anciens, les ornemens qu'ils ont semés dans les harangues, & enfin le caractére de leur stile. Je commence par avoüer avec plaisir que du côté des recherches, il me semble qu'ils méritent de grandes loüanges ; qu'il y a dans leur Ouvrage des choses tournées avec esprit, des réflexions aussi solides que délicates, un grand art dans l'enchaînement des faits. J'excepte pourtant l'usage où ils sont de les annoncer d'avance. Mais voici les scrupules que la lecture de cet Ouvrage m'a fait naître, & que j'expose ici avec d'autant plus de confiance, que je n'ai aucune intention de blesser des Auteurs que j'honore sincerement.

1°. J'ai observé qu'ils se donnent la liberté d'ajouter diverses circonstances aux faits rapportez par les Auteurs originaux sur lesquels ils s'appuyent. Ne doit-on pas regarder leurs témoignages, comme les dépositions judiciaires, qu'il est permis de copier en entier si l'on veut, ou d'abréger, mais sans y mêler des circonstances que les témoins n'ont pas exprimées? Nos Historiens sçavent mieux que moi, que le même fait

eſt ſouvent raconté avec des circonſtances tout-à-fait oppoſées, & qu'alors le bon ſens dicte de les abandonner, & de s'en tenir à la ſubſtance du fait, qui eſt le point où les Auteurs ſe réuniſſent? A plus forte raiſon, quand il s'y trouve conſigné, d'une maniere claire, & ſans aucune contradiction, un Hiſtorien eſt obligé de le repréſenter tel qu'il eſt. Quelque vrai-ſemblables que ſoient les circonſtances dont il l'accompagne, elles ſont toujours le fruit de l'imagination, qui, en matiere d'Hiſtoire, peut bien s'exercer à peindre noblement le vrai, mais non pas à l'augmenter. Un Hiſtorien ne doit que raconter les évenemens tranſmis par les Auteurs originaux: les probabilités, ou la ſimple poſſibilité des circonſtances qu'ils ont omiſes, ne ſont pas de ſon reſſort, ſur tout quand elles ne ſervent de rien pour éclaircir le fait.

2°. Il me ſemble que nos Hiſtoriens auroient pû ſe diſpenſer d'enfler les harangues de Tacite. Ils n'ignorent pas que de ſévéres critiques les jugent peu conformes à la majeſté de l'Hiſtoire: mais en conſervant le goût des Anciens, convenoit-il de donner à ces harangues plus d'étenduë, qu'elles n'en ont dans l'Auteur original? Pourquoi donner une forme directe à celles dont il n'a fait que rapporter la ſubſtance? Pourquoi convertir en Lettres deux ou trois lignes qui en ſont le précis? Ne ſuffit-il pas que Tacite ſe ſoit exercé à faire briller ſon éloquence, ſans y ajouter de nouveaux ornemens? En ſuppoſant nos Hiſtoriens parfaitement inſtruits des mœurs & du génie des Romains, n'eſt-il pas cependant à craindre, qu'après tant de ſiécles écoulez, ils ne leur prétent des ſentimens, des tours d'imagination & un goût qui leur ſoient étrangers? Tacite plus à portée de les connoître, n'a pas couru les mêmes riſques. C'étoit donc aſſez de ſa témérité, qui a été juſtement blamée, pour nous avoir donné les jeux de ſon

esprit, au lieu de la véritable Harangue de l'Empereur Claude, dont il nous reste des fragmens. J'observerai encore que les Lecteurs voyant à la marge de la nouvelle Histoire les noms de Tacite, de Suetone &c, s'imaginent d'abord que tous les détails & toutes les harangues se trouvent dans ces anciens Auteurs. Mais il est bien surpris, en recourant à ces sources, de voir qu'une partie est l'Ouvrage des modernes Historiens. Il auroit donc fallu imprimer ces endroits d'un autre caractere : par là on auroit vû tout d'un coup ce qu'ils avoient ajouté à la narration & aux harangues des anciens. Au reste en m'exprimant ainsi, je ne prétens pas qu'un Historien soit un servile traducteur ; mais je veux qu'en ornant les faits d'une maniere convenable à ce genre d'Ouvrage, il ne les charge point de circonstances inutiles, que j'ai lieu de croire telles, ou même imaginaires, puisqu'elles ne nous ont point été transmises par des Auteurs contemporains.

3°. Ils décrient eux-mêmes avec raison le *faste* du discours & les *exagérations*; mais n'y en a t'il pas un peu dans ces longues descriptions d'événemens, qui servent peu à l'instruction des Lecteurs, tels qu'une éclypse, un incendie, la chûte d'un Amphithéatre &c.? Elles me font admirer l'élocution de l'Historien. Mais sont-elles bien placées dans un Ouvrage, où le jugement doit dominer ?

4°. Je trouve beaucoup de zéle dans les réflexions de nos Historiens ; rien n'est plus édifiant que leur amour pour la vertu, & que leur horreur pour le vice. Il me semble néanmoins qu'ils auroient dû avoir meilleure opinion des vertus morales de leurs Lecteurs, & sur tout de leur intelligence, & la justifier, en supprimant une infinité de réflexions sur des faits évidemment loüables ou blamables. Ces moralités lassent à force d'être répétées. Un mot enchassé à propos

peut presque toujours les définir. Le plus grand inconvenient de ces réflexions, quelquefois un peu prolixes, est qu'elles coupent la narration & refroidissent un Lecteur impatient, qui court après l'évenement, &c.

5°. Il y a des choses d'un autre genre, que je crois inutiles dans l'Histoire. Pour me peindre un favori hautain & orgüeilleux, vous me parlés de l'embarras de ses *Portiers*, des querelles nées de l'empressement à entrer dans son *Hôtel*,&c. De pareilles observations sont-elles dignes de l'Histoire, & ajoûtent-elles à l'idée que j'ai de cet ambitieux, assez peint d'ailleurs par ses actions ? C'est la bonne maniere de peindre les Héros. Les loüanges & les invectives, loin de perfectionner un tableau, causent un faux jour qui les obscurcit.

6°. Si le stile de cette Histoire est en général fort ingénieux, s'il y a divers morceaux tournez avec autant de force que de délicatesse, ne faut-il pas avoüer en même-tems, qu'il est quelquefois chargé d'ornemens ambitieux ; qu'on y cherche aussi cette noble simplicité, dont ces Auteurs font tant de cas ; qu'il y a un peu d'affectation dans certains tours de phrases, dans l'usage de certains mots inusitez, dans le mélange d'expressions nobles & pompeuses avec des mots familiers & populaires; & enfin que le tour de la narration n'est pas toujours libre, aisé, & coulant. Voilà des scrupules que je vous expose, mais sans fiel, & sans envie de rabaisser le merite de deux Ecrivains, qui meritent les plus grandes loüanges, pour avoir entrepris un Ouvrage aussi vaste, & capable de décourager les plus laborieux. Ainsi malgré les défauts que je viens de remarquer, cette Histoire fait beaucoup d'honneur à l'esprit de ceux qui l'ont écrite. Je souhaite de tout mon cœur que mes difficultez se trouvent peu fondées.

Je suis, &c. *Ce* 30. *Janvier* 1738.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXIX.

MONSIEUR Crevier Professeur de Rhétorique au Collége de Beauvais a fait imprimer la Harangue Latine, qu'il a prononcée au commencement de l'année Académique. Il s'y est proposé de montrer l'extrême différence qu'il y a entre le beau, & le joli, en fait d'éloquence. Les principes qu'il expose, sont puisés dans les sources du bon goût, puisqu'il n'a fait que mettre dans un beau jour les grandes idées de Ciceron, de Quintilien & de M. Rollin. Quel sujet plus intéressant & plus digne d'être traité dans un siécle, où le stile effeminé & précieux, les jeux d'esprit, les petites mignardises, les antithéses,& les idées dont la finesse dégénere en énigme, sont préférées aux

Harangue Latine de M. Crevier.

beautés mâles & naturelles, au mélange délicat de l'énergie & des graces, à un ſtile d'une élégance aſſortie à la penſée, enfin à la variété des vraies richeſſes de l'éloquence ! M. Crevier fait d'abord un tableau du beau & du joli, qui annonce d'une maniere agréable & vive les maximes répanduës dans ſon diſcours.

Après avoir obſervé que le joli n'eſt ni toujours à éviter, ni toujours à ſuivre, il s'attache principalement à prouver le dernier point. La nature amie de la variété ne ſçauroit, dit-il, goûter un diſcours purement ingénieux & enjoué. Le chef-d'œuvre de l'éloquence la plus ſublime & la plus pathétique fatigueroit & ennuyeroit l'Auditeur, s'il étoit entierement ſur ce ton ; combien plus ſurement produit cet effet un entaſſement de petites fleurs, qui ont par elles-mêmes je ne ſçai quoi de foible & de petit !

» D'où vient, ajoûte-t'il, que le Panégyrique de Trajan par Pline eſt ſi peu
» lû, & que ce petit nombre de gens
» qui le liſent ne peut preſque l'achever ? Cependant le ſujet eſt grand,
» puiſqu'il a pour objet les loüanges
» d'un Prince élevé par la fortune au-
» deſſus de tous les hommes, & par

» la vertu au-dessus de la fortune. L'O-
» rateur est abondant, agréable, ingé-
» nieux; il ne gâte pas son stile par
» des pensées fausses; les siennes sont
» toujours conformes à l'honnêteté &
» à la vérité. C'est que le coloris du
» Discours est toujours le même, &
» dépourvû des charmes de la variété;
» ce sont par tout des mots rangés avec
» art, par tout des pointes d'esprit;
» en un mot le joli, l'agréable, qui
» affectent toujours les Lecteurs de la
» même maniere, nuit aux autres bon-
» nes qualités de l'Orateur, qui ne pa-
» roît qu'un ingénieux artisan d'ennui
» & de dégoût. » Un autre défaut bien plus grand, est que cette continuité de choses jolies ramene à elles toutes les parties du Discours, au lieu de s'y plier elles-mêmes. Cependant la nature demande qu'on prenne différens tons dans des sujets différens. Ces principes sont trop connus, pour m'y arrêter.

L'Orateur fait un portrait très-ressemblant des amateurs de ces enjolivemens puériles; aprés quoi, il peint ainsi M. Flechier, mais sans le nommer. « De
» l'admiration & de l'amour, dit-il,
» je passe souvent à l'indignation, lors-
» que je lis un Orateur d'un caractere

» bien différent, si recommandable par
» l'esprit, par la délicatesse, par l'or-
» dre, & par la clarté, qu'on ne peut rien
» trouver de plus parfait en ce genre.
» Il est d'ailleurs magnifique par l'a-
» bondance & par l'éclat des paroles,
» plein de justesse dans sa composition,
» fertile en pensées, non seulement a-
» gréables, mais vraies, solides, éle-
» vées, & dictées par le sentiment;
» Orateur digne du sceptre de l'élo-
» quence françoise, s'il avoit dispensé
» ses richesses avec plus d'œconomie,
» s'il avoit négligé certains ornemens,
» s'il n'avoit pas énervé les matieres
» les plus importantes, par le soin af-
» fecté de mesurer les syllabes. Avec
» quelle noble hardiesse, s'élevant au-
» dessus des choses humaines, il s'a-
» dressoit à Dieu pour adorer, dans
» la mort d'un grand homme ou d'un
» grand Capitaine, sa main toute puis-
» sante, aussi formidable pour les
» plus grands que pour la plus vile
» multitude! Cependant l'Orateur fait
» joüer l'anthitése dans un sujet aussi
» sérieux & aussi lugubre, & il a assez
» de loisir pour arranger ses mots avec
» élégance. »

C'est l'effet ordinaire du stile ingénieux d'annoncer un Orateur tranquile,

plus occupé des mots que des choses, & qui par conséquent ne ſçauroit imprimer les mouvemens dont il n'eſt point affecté ; ce qui eſt contraire aux principes de la ſaine éloquence, & aux loix même du Créateur, qui pour rendre les hommes ſociables, a voulu qu'ils puſſent ſe communiquer mutuellement leurs paſſions, leurs goûts & leurs ſentimens. Auſſi un Orateur, qui n'eſt qu'ingénieux, ne fait que chatouiller l'oreille, ſans toucher le cœur. « Pour » me perſuader, dit-il, que la vie préſente doit être l'objet du mépris d'un » Chrétien, & qu'elle n'eſt pas digne » d'occuper une ame immortelle, vous » me ferez la deſcription des différens » âges de la vie, & vous me tracerez, » dans une multitude de périphraſes » & de penſées ſubtiles & délicates, les » jeux de l'enfance, l'inſolente témérité de la jeuneſſe, l'ambition inquiéte » de l'âge viril, l'ennui & les langueurs » de la vieilleſſe.... En voulant vous » plaindre des plus injurieux traitemens, d'un malheur accablant, & de » la ruine de votre fortune, vous compaſſerés les ſyllabes, & vous mettrés » une ſymmetrie étudiée dans toutes » vos périodes... Où eſt la chaleur de » l'eſprit ? Où eſt le reſſentiment &

» l'indignation ? Où est cet esprit en-
» tierement livré au sujet qu'il veut
» faire goûter, & aux maux qui sont
» l'objet de ses gémissemens ? Vous
» voulés que je m'écrie, *que cela est*
» *joli ! que cela est charmant !* Joüissés
» d'un vain applaudissement, recom-
» pense bien digne d'un esprit frivole.
» Mais comment me séparerai-je de
» vous, avec les sentimens que fait
» naître la persuasion ou la douleur,
» tandis que je vous vois indifférent
» pour les choses mêmes, & unique-
» ment occupé de faire briller votre
» esprit ? «

La nature varie ses tons & les proportionne à toute sorte de sujets; la langue n'est que l'interpréte des passions; de-là cette chaleur dans le discours qui ne laisse jamais refroidir l'Auditeur, qui le persuade, qui le touche, & qui l'enlevant, pour ainsi dire, à lui-même, le plonge tout entier dans le sujet. Cette chaleur est l'ame non-seulement des piéces d'éloquence, mais encore de l'Histoire, & des Ouvrages polémiques. M. C. fait à ce sujet le portrait du grand Bossuet, « ce Prélat
» digne de l'immortalité, qui avoit,
» dit-il, orné de tant de connoissances
» différentes son esprit naturellement

» ſublime & élevé, qu'il paſſoit en mê-
» me-tems pour le premier des Sçavans
» & le Prince des Orateurs. Quelle cha-
» leur d'eſprit & de ſtile, non-ſeule-
» ment dans ſes Oraiſons Funébres,
» chefs-d'œuvre de ſublime, mais en-
» core dans tous ſes Ouvrages ! Ne ſem-
» blent-ils pas reſpirer & répandre ce
» feu produit par le cœur enflammé
» de l'Auteur ? Soit qu'il défende la vé-
» rité des Dogmes Catholiques contre
» les erreurs anciennes & nouvelles,
» ſoit qu'il décrive les variations de
» la Doctrine des derniers Sectaires ;
» par tout, & dans les choſes & dans
» les mots, ſe fait ſentir cette force &
» cette chaleur intime, qui ravit &
» enflamme le Lecteur. Que dirai-je
» de ce livre d'or, où la Religion re-
» préſentée ſans interruption, depuis
» la naiſſance du monde, mêle ſi heu-
» reuſement ſes rides vénérables avec
» ſon éternelle jeuneſſe, qu'on voit
» bien que le cœur de l'écrivain étoit
» échauffé par l'amour & par l'admi-
» ration de tant de majeſté, chaleur
» qui ſe communique à tous les Lec-
» teurs ? Dans cet Ouvrage, ce feu
» divin puiſé dans l'étude des Oracles
» céleſtes a ſi fort élevé ce grand
» homme, qu'après avoir ſurpaſſé ail-

» leurs tous les autres, il ſemble s'être » ſurpaſſé ici lui-même. En un mot ſes » Ouvrages peuvent être comparés à » ces terres pénétrées par des voyes » ſecrettes d'une chaleur que produit » un feu nourri ſans ceſſe de diverſes » matieres, ſource d'une abondance » de fruits admirables? «

Ces traits ſuffiſent pour vous donner une idée du Diſcours de M. Crevier ; mais en loüant le beau, il ne prétend pas condamner généralement l'ingénieux, le joli, l'enjoué : il deſavoüë expreſſément cette imputation par ces mots : « Viens-je déclarer ici la guerre » aux graces & à l'enjoûment ? Eſt-ce » que je veux bannir de l'éloquence le » ſtile doux & gracieux, enjoué & déli- » cat ? A Dieu ne plaiſe que j'aye aſſez » peu de goût pour fouler ſous mes » pieds des fleurs charmantes, & que » par une malheureuſe & groſſiere » dureté, je me déclare l'ennemi des » graces & de l'agrément. Je ne ſuis » pas d'un caractére à m'appéſantir ſur » un ſujet qui mérite d'être traité avec » délicateſſe, ni à mordre cruellement » quiconque m'aura piqué légerement » & ſans me faire de mal. Laiſſons aux » Cyclopes cette noire férocité, née » en dépit des Graces. «

Monsieur Chrétien Wolff Professeur de Philosophie à Marpourg est si célébre dans la République des Lettres, qu'il seroit inutile d'en faire l'éloge. Les personnes les moins instruites de l'Histoire des Sçavans n'ignorent pas combien la Métaphysique de ce Philosophe lui a attiré de contradicteurs, ou pour mieux dire, de persécuteurs. L'éclat de la persécution, ajouté à ses idées hardies & profondes, n'a pas peu contribué à réveiller l'attention du Public sur le Philosophe, & à exciter la curiosité de lire ses Ouvrages. M. Wolff a cultivé avec tant de succès les Mathématiques, qu'il est peu de gens dans l'Europe qui les possédent dans le même dégré de supériorité. Il a encore heureusement appliqué son génie Mathématicien à différentes sciences, comme la Méthaphysique, la Politique, la Morale. C'est ce même génie qui brille dans sa *Logique* traduite de l'Allemand en 1735, & dont je me propose de vous donner une idée: mais il a proportionné son vol, pour ne pas échapper à la vûë des personnes peu versées dans les Mathématiques. C'est dans sa grande Logique Latine, qu'il a laissé prendre le plus grand essor à son esprit. Logique de M. Wolff.

Cette Logique ne ressemble pas entierement à tant d'Ouvrages qui portent le même titre. C'est une suite de pensées sur les forces de l'entendement humain, & sur leur légitime usage dans la connoissance de la vérité. Pour remplir son dessein, l'Auteur s'est attaché à considérer les idées des choses en général, l'usage des mots, la nature des propositions & des syllogismes, les avantages de l'expérience, & différens autres points, qui servent à juger de nous mêmes & des autres avec autant de justice que de vérité, &c. Il fait un grand usage des définitions; il les éclaircit par des exemples instructifs, & en tire des conséquences. L'enchaînement de toutes ses idées est si beau & si naturel, qu'elles naissent les unes des autres; génération digne d'un grand génie, qui se sert d'une petite lumiere pour conduire à une plus grande. Si cet Ouvrage tombe entre les mains de certains Lecteurs peu accoutumés à méditer, qu'ils seront bien humiliés! Ils y verront qu'il leur est rarement arrivé d'avoir eu des idées justes & exactes de la plûpart des choses, & qu'ils en ont souvent jugé sans les connoître.

Il seroit bien difficile de tracer une idée étenduë d'un Ouvrage, qui n'est pres-

que qu'un tissu de propositions intimement liées. Ainsi après avoir rapporté le jugement que M. Wolff porte lui-même de son Livre, & de la matiere qui y est traitée, je me bornerai à quelques points qu'on peut considérer séparement. Il remarque d'abord dans sa Préface, que plus un homme sçait faire usage des forces de son entendement, plus il mérite de porter le nom d'homme ; que les Sçavans devroient les exercer plus que personne ; que cependant la plûpart regardent la méditation comme un joug, & que loin de se plaire à la culture de leur entendement, ils n'ont du goût que pour des bagatelles ; genre d'hommes qu'il est inutile d'inquiéter en ce point, puisqu'ils sont résolus de ne point renoncer à une maniere de penser qui leur est commune avec le vulgaire. L'Auteur ajoûte, que l'expérience seule peut nous faire connoître les forces de notre entendement & que cette expérience ne s'acquiert que par l'exercice de ces forces & par l'usage réiteré que nous en faisons. « Il est donc impossible, » poursuit-il, que ceux qui n'ont d'au» tre talent que de sçavoir compiler les » pensées d'autrui, ou qui ne se sont » jamais exercez à faire des découver-

» tes, ou qui n'ont pas même compris » une fois en leur vie une ſeule véri» té démontrée, c'eſt-à-dire, prouvée » à fond, il eſt, dis-je, impoſſible que de » telles gens ſçachent ce que c'eſt que » mettre les forces de l'entendement » en uſage. Je conviens qu'ils pour» roient en avoir puiſé l'idée dans quel» que Livre; mais outre que des Li» vres de cet ordre ſont rares, il eſt fort » vrai-ſemblable que s'il leur en tom» boit de tels entre les mains, ils ne » les entendroient guéres. » Il y a peut-être un peu d'exagération en tout cela, mais il faut le pardonner à un Philoſophe, qui nous exhorte à exercer toutes les forces de notre entendement. Il conſeille pour cela de bien comprendre les vérités ſolidement démontrées, de rechercher avec ſoin la route qu'on a tenuë pour les découvrir, & de tenter de nouvelles découvertes, à la faveur de l'habitude de penſer, d'approfondir ce qui ſert à rendre les démonſtrations évidentes, & enfin d'examiner comment une vérité connuë nous en découvre d'inconnuës. C'eſt dans les Mathématiques ſeules qu'il trouve d'exactes découvertes & de ſolides démonſtrations, & il remarque à ce ſujet les défauts inſéparables des autres ſcien-

ces. De tous ces détails il conclut que jusqu'à présent il n'y a que cette science seule, où l'on puisse apprendre à se servir heureusement des facultés de l'ame dans la recherche de la Vérité. Pour ne pas donner lieu de lui prêter des vûës d'interêt personnel, il cite l'autorité de M. Lock.

» L'Ouvrage que je donne présentement au Public, dit-il, est comme » l'extrait & la quintessence de tout » ce qu'une étude opiniatre de differens Traités de Mathématique, & » une profonde méditation sur les opérations de l'entendement & leur usage, m'ont appris & m'ont fait découvrir. Cette *Logique* en renferme le » précis, & les régles les plus nécessaires. » Il ajoute qu'il s'est convaincu de leur utilité par l'expérience, & qu'il doit de grandes lumieres à un Traité de M. de *Leibnitz* sur la *connoissance de la vérité & des idées*, qui est inséré dans les *Actes des Sçavans de Leipsik* année 1734. Pag. 147. Dans une seconde Préface, il annonce sa *Logique* comme l'abregé de tout ce qu'il sçait de meilleur & de plus utile, & les régles qu'il renferme, comme le fruit d'une sçavante expérience. « Je puis » bien dire, poursuit-il, que rien ne m'a

» plus coûté & que je n'ai employé à
» aucune entreprise plus de tems, que
» j'en ai mis à développer les princi-
» pales matieres que renferme cet Ou-
» vrage, & qui servent de base à tout
» le reste ; matieres que je n'ai pû dé-
» couvrir qu'après bien des détours,
» & bien des efforts de méditation, &
» que je n'ai pû établir & démontrer
» sans beaucoup de peine. » Il regarde le Chapitre des *Idées* & celui des *Syllogismes* comme la partie la plus importante de son Livre. Cependant à bien examiner les choses, il me semble que le principal mérite de ce qu'il a écrit sur les *Idées*, vient plûtôt de l'Analyse claire & bien tournée, que du fond des choses. A l'égard des *Syllogismes*, cette matiere est traitée avec la subtilité & la dialectique d'un Géométre ; mais on en fait apparemment un plus grand cas en Allemagne, qu'en France. Dans des Ouvrages de raisonnement, loin d'étaler cette méthode, nous la cachons, & nous nous contentons d'exposer des principes & d'en tirer des conséquences. Nous laissons à l'Ecole la forme syllogistique.

Si j'osois trouver un défaut dans un Ouvrage, qui, à certains égards, donne une haute idée des forces de l'enten-

dement humain, je dirois que parmi de très-belles régles générales & applicables à toutes les sciences, il n'y a point assez de principes : ils sont pourtant nécessaires pour fixer & diriger l'esprit du Lecteur. Il me semble que des définitions ne produisent pas aussi sûrement le même effet. Mais peut-être qu'une plus grande quantité de principes n'entroit pas dans le plan de l'Auteur, qui ne s'est proposé que de faire sentir les différens usages de la *Logique*, relativement aux matieres dont il parle. Et c'est en ce sens qu'il faut appliquer ce qu'il dit de ses Ecrits en général. » On ne doit pas s'attendre, dit-» il P. 163, à trouver en tout-autant » de mots, dans mes Ouvrages, tout ce » qui peut servir à bien approfondir un » sujet. Je me suis contenté seulement » d'y faire entrer tous les principes né-» cessaires, pour nous conduire d'une » connoissance à l'autre? »

On sera peut-être surpris de l'idée avantageuse qu'il a de ses Ouvrages Philosophiques; il dit que l'on feroit plus de progrès dans la recherche de la Vérité, si on les lisoit; qu'ils pourront servir à ceux qui voudront introduire, autant que cela se peut, dans les autres sciences la méthode que les Ma-

thématiciens employent pour démontrer. Il donne les plus grands éloges à sa Philosophie expérimentale, & la juge utile, même aux Médecins & aux Ministres d'État. Je n'ai garde de soupçonner de vanité un si grand Philosophe; il faut croire qu'il lui est permis de parler avantageusement de ses productions, sans blesser la bienséance. Je le compare à un Héros de Mars, qui forcé de parler de ses exploits, ne fait qu'exprimer ce qui est exactement vrai. Voudroit-on que M. Wolff, pour éviter le reproche de vanité, nous laissât ignorer le solide mérite de ses Ouvrages ?

Dans le Chapitre des Idées, il observe judicieusement qu'il seroit superflu, & même souvent impossible, de faire l'Analyse des idées claires & distinctes, jusqu'à en venir à des idées, qui à cause de leur simplicité, n'admissent plus aucune décomposition. On peut être content, ajoute-t'il, & s'arrêter, lorsqu'on a suffisamment analysé une idée pour atteindre le but qu'on s'est proposé. Il seroit à souhaiter que nos prétendus Métaphysiciens Littérateurs se conformassent à cette judicieuse maxime : on les voit se morfondre pour développer les choses les plus claires,

qui deviennent obſcures à force de les diſcuter, & de leur donner un air ſubtil & fin. Ils devroient conſidérer que toutes leurs analyſes & leurs diſcuſſions ne font qu'endormir un Lecteur judicieux, & qu'ils ne ſervent ni à corriger le cœur ni à former l'eſprit. Le mépris, où eſt tombée cette délicate inintelligibilité, devroit bien les ramener au bon goût des célébres Ecrivains anciens & modernes, qui eſt en même-tems ſi conforme aux principes de la bonne Philoſophie.

Quoique j'aye implicitement reproché un peu de vanité à M. Wolff, lorſqu'il parle de ſes Ecrits, cependant il trace en diverſes occaſions des préceptes de modeſtie & de ſageſſe qu'on ne peut aſſez loüer. « Il faut, dit-il, » examiner les forces d'autrui de la même maniere que nous examinons les » nôtres. Mais il eſt quelquefois preſ» qu'impoſſible de juger de la capacité » des autres : car au lieu que nous » nous connoiſſons, par la réflexion » que nous faiſons ſur nous-mêmes, » nous ne connoiſſons les autres que » par le raiſonnement, & par les con» ſéquences que nous tirons, ou de » leurs Ecrits, ou de leurs diſcours, » ou de ce que d'autres nous en ap-

» prennent. » Les régles qu'il voudroit qu'on observât dans les disputes, ne sont pas moins judicieuses. Il invective avec force contre *certains tireurs de conséquences*, qui confondent malicieusement l'Art détestable d'en imputer de fausses, avec la méthode de demontrer d'une maniere indirecte, & les Libelles avec les Apologies. M. Wolff plaide ici sa propre cause ; ces *tireurs de conséquences* ont troublé les plus beaux jours de sa vie.

On trouve dans cette Logique plusieurs choses, qu'on chercheroit inutilement dans les autres. Le Chapitre sur la maniere de juger des Livres m'offre deux endroits qui méritent d'être remarqués. . . . M. Wolff s'est fait une idée sublime de l'Art d'écrire l'Histoire, comme l'on peut en juger par les traits suivans : « L'Histoire, qui a » pour objet les actions de l'homme, » peut se proposer notre perfection, » qui est inséparable & de la gloire » de Dieu & de l'avancement du bien » public ; car notre perfection n'est » autre chose, qu'une entiere har- » monie entre toutes nos actions, soit » libres, soit naturelles. Or cette per- » fection s'acquiert, lorsque nous dé- » terminons nos actions libres par les

» mêmes motifs dont Dieu se sert
» pour déterminer nos actions natu-
» relles, qui ne dépendent point de
» nous. ... L'Histoire doit aussi nous
» apprendre à connoître, par des exem-
» ples les vertus & les vices, & sur-
» tout la sagesse & l'imprudence. Mais
» dans cette vûë, elle doit être écrite
» d'une maniere que l'on puisse, en
» confrontant les actions des hommes
» avec leur état, y découvrir les ré-
» gles que prescrit la Providence; &
» se convaincre par là de plus en plus
» des perfections de l'Etre suprême;
» afin que cette idée nous porte à agir
» d'une maniere digne de Dieu, &
» convenablement à notre nature. » Il
me semble que nous n'avons point
d'Histoire profane d'un goût aussi Phi-
losophique & aussi Moral. N'est-ce
pas là une idée digne de la Républi-
que de Platon ?

Je trouve un vrai plus sensible dans
les régles qu'il donne pour bien écrire
l'Histoire Littéraire. « On y doit prin-
» cipalement faire attention, dit-il,
» au degrés de perfection ausquels les
» sciences sont parvenuës. Il faut qu'el-
» le indique les endroits où l'on peut
» trouver les découvertes, afin que
» l'on ne soit pas privé de plusieurs

» connoissances utiles, supposé que » l'on fût incapable de les découvrir » soi-même, & pour éviter que l'on » ne perde son tems à rechercher vai- » nement ce qui est déja trouvé, sup- » posé que l'on fût en état de le décou- » vrir aussi, ce temps pouvant être » mieux employé à faire de nouvelles » découvertes. Il faut aussi qu'elle nous » enseigne comment une découverte a » occasionné une nouvelle découverte, » afin que l'Art d'inventer s'avance & » se perfectionne. Et il paroît par-là » que ceux qui entreprennent d'écrire » sur ce plan l'Histoire Littéraire, doi- » vent être non seulement bien versés » eux-mêmes dans les Sciences, mais » qu'il leur faut encore, & beaucoup » de Livres, & beaucoup de temps » pour les parcourir. Aussi n'est-il pas » étonnant que cette partie des Scien- » ces soit encore aujourd'hui si im- » parfaite. » Il n'y a qu'une tête Phi- losophique qui pût exécuter avec suc- cès un pareil Ouvrage, & j'ose dire qu'il seroit digne de M. Wolff. Que peut-on esperer de la plûpart de ceux qui se sont principalement appliqués à l'Histoire Littéraire ? Ils sont étran- gers dans le païs des Sciences. Quel- ques faits personnels, un Catalogue

d'Ouvrages, voilà où se terminent les grandes recherches de ces Littérateurs. N'avons-nous pas eu depuis peu l'Histoire d'un Philosophe célébre, où l'on ne trouve ni ses opinions ni ses découvertes ? L'Auteur me parle de ses voyages, de ses disputes, de ses parens, sans me représenter le Philosophe. Il me semble qu'un Ecrivain d'Histoire Littéraire ne doit point y faire parade de ses propres découvertes, que c'est assez pour lui de rapporter historiquement celles des autres, & d'indiquer les Ouvrages où elles se trouvent. C'est dans ce seul point que je m'éloigne du plan de M. Wolff, &c.

Une Histoire universelle de la Littérature écrite dans ce goût représenteroit fidélement le progrès de l'esprit humain dans les Sciences & dans les beaux Arts ; & si l'Auteur ne s'y proposoit que de remarquer ce qui est réellement original, il feroit le Livre le plus utile qu'on ait jamais fait. Vous ne serez pas faché que je vous rappelle à ce sujet une idée de feu M. Huet, qui mériteroit, dit M. l'Abbé d'Olivet, d'être approfondie. « Il prétendoit, ajoûte-t'il, que tout ce qui fut » jamais écrit depuis que le monde est

» monde, pourroit tenir dans neuf ou » dix *in Folio*, si chaque chose n'avoit » été dite qu'une seule fois. Il en ex- » ceptoit les détails de l'Histoire, c'est » une matiére sans bornes; mais à cela » près, il y mettoit absolument toutes » les Sciences, tous les beaux Arts. » Un homme donc à l'âge de trente » ans, disoit-il, pourroit, si cela étoit, » sçavoir tout ce que les autres hommes » ont déja pensé. Au lieu que le nom- » bre de Livres s'étant multiplié à l'in- » fini, car il y a plus de trois cens mil- » le volumes connus en Europe, l'hom- » me qui jusqu'à l'âge de cent ans n'au- » ra fait que lire, peut à peine se flat- » ter d'avoir lû. » Supposé que ce projet fût possible, il faudroit pour rendre l'étude des Sciences plus facile, ne laisser imprimer à l'avenir sur chaque matiére, que ce qui ne se trouveroit pas dans ces dix *in Folio*. Vous sentés bien que je badine en parlant ainsi. Restreignez l'idée de M. Huet aux Sciences, & aux préceptes didactiques des beaux Arts, elle ne vous paroîtra pas chimérique. Mais les discussions des beautés de la poësie, de l'éloquence, & les autres Ouvrages d'agrément seroient immenses; & je ne sçai

si jamais on pourroit les distinguer. Il faudroit que plusieurs siécles consspirassent à achever un pareil Ouvrage : trois cens mille volumes & plus, écrits en tant de différentes Langues, ne sçauroient être lûs dans un petit nombre d'années, & l'on seroit obligé de se borner dans chaque siécle à une ou deux sciences en particulier. Je ne doute pas que les Libraires & les Imprimeurs n'employassent tout leur crédit pour faire échoüer un Livre, qui, excepté l'Histoire, rendroit inutiles tous les autres.

M. Wolff remarque judicieusement qu'il faut prendre garde de juger d'abord que les choses sont réellement ce qu'elles sont. « Cela a donné lieu » à des erreurs & à des préjugés sans » nombre, ajoûte-t'il ; erreurs & pré-» jugés qui ont retardé les progrès des » sciences, & que les Sçavans ont » crû devoir d'autant plus défendre » qu'ils les croyoient fondés sur des » expériences. C'est ainsi qu'encore au-» jourd'hui la plûpart s'imaginent, » que la Terre est au centre du Mon-» de, & le seul domicile habité *par* » *des Etres raisonnables.* « Il s'ensuit de cette Critique que M. Wolff juge

les Planétes habitées *par des Etres raisonnables*. L'Optique & l'Astronomie qu'il invoque en cette occasion, lui ont-elles fourni quelque expérience ou quelque démonstration? Si cela est, il auroit bien dû en faire part au Public.

M. Deschamps Traducteur de cet Ouvrage nous apprend dans une Préface les difficultés qu'il a trouvées dans son travail. Quoique son stile ne soit pas toujours pur, il faut avoüer qu'il y a de la force, qu'il entend fort bien la matiére traitée dans ce Livre, & que peu de Traducteurs sont en état d'écrire comme lui. Il est à souhaiter qu'il traduise en François les autres Ouvrages Allemands de M. Wolff.

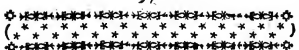
Je suis, &c.

Ce 8. *Février*. 1738.

Fautes à corriger dans la Lettre 168.

P. 61. l. 3. n'intéressent, *lisez* n'intéresse.
P. 71. l. 7. mais il est, *lisez* mais ils sont.
P. 72. l. 17. les obscurcit, *lisez* l'obscurcit.

A PARIS. Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXX.

JE me préparois, Monſieur, à vous rendre compte de la ſuite du Livre de M. de Montcrif *ſur la néceſſité & les moyens de plaire*, lorſqu'on m'a communiqué une Lettre, qui contient la relation d'un Entretien littéraire touchant la 2e. partie de ce Livre. La permiſſion qu'on me donne de vous faire part de cette Lettre, vous tiendra lieu, s'il vous plaît, de celle que je devois vous écrire ſur ce ſujet. Vous allez voir ſur la ſcene deux Interlocuteurs d'avis differens, & je crois que vous n'aurez pas plus de peine à décider de quel côté eſt la raiſon & le bon goût, qu'à déviner celui des deux dont j'adopte les ſentimens. Vous remarquerés auſſi dans ce Dialogue tout le contraire de

ce qui se remarque par raport au Livre de M. de M. Un homme de Lettres l'attaque, une femme du monde le défend. Il faut avoüer que le sort de ce Livre est bien singulier. Cela me persuade qu'en Morale, comme en Physique, il ne faut pas trop approfondir les matiéres ; que les idées générales, jointes à quelques observations particulieres, suffisent, & que trop de recherche, trop d'analyse ne convient point à la foiblesse de l'esprit humain.

LETTRE de M. ** à M. ***

Sur la nécessité & les moyens de plaire.

UN de mes amis, Monsieur, se trouva dernierement chez la Comtesse de **, qui, comme vous sçavés, lit tout ce qui paroît de nouveau en Littérature. Il y vint l'Abbé de *** Lecteur sans goût, Ecrivain sans talent, & si ennemi de la délicatesse & de l'élégance, que tout ce qui n'est pas d'une simplicité populaire lui paroît affecté. La Comtesse lui demanda ce qu'il pensoit du Livre nouveau de M. de Montcrif, que sans doute il avoit lû. Demandez-vous, Madame, repondit-il gravement, un jugement vrai, un jugement faux, un jugement moyen ?

Le jugement vrai est que le Livre ne vaut rien : le jugement faux est qu'il est excellent : le jugement moyen est qu'il y a de bonnes & de mauvaises choses. Nous voilà bien instruits, repliqua la Comtesse, par ces trois jugemens. Pour moi, reprit une personne de la compagnie, je n'ai lû que la Préface du Livre, & deux ou trois pages au hasard : ce qui m'a suffi pour en juger, parce que cela ne m'a point amusé. Un Livre amusant, dit la Comtesse, n'est pas toujours un bon Livre ; & un Livre, qui n'amuse point, mais qui fait penser, parce que l'Auteur pense, est toujours un bon Livre. L'Ouvrage de M. de M. *sur la Nécessité & les moyens de Plaire*, n'est point un Livre à feüilleter, & à parcourir. Il n'est fait que pour être lû lentement, serieusement, & à diverses reprises. Pour moi, ajouta-t'elle, après avoir lû ce Livre avec toute l'attention dont je suis capable, je vous avoüe que j'en suis très-satisfaite, & que je pense comme l'Auteur *des Observations sur les Ecrits Modernes*, qui paroît en faire beaucoup de cas.

Ah ! Madame, repartit l'homme aux trois jugemens, quelle autorité que celle de cet Ecrivain ! c'est un juge

ractere. « A l'égard de la maniere de
» cultiver la raiſon des enfans, dit
» l'Auteur fort judicieuſement, lorſ-
» qu'elle commence à ſe déveloper,
» ou même qu'elle a fait un certain
» progrès, au lieu de leur donner,
» comme on fait communément, des
» préceptes, qui en renferment plu-
» ſieurs autres, il faudroit au contraire
» décompoſer ces maximes, & faire
» travailler les enfans à raſſembler tou-
» tes les parties, dont elles doivent
» être formées; car qu'on leur diſe,
» par exemple, qu'avec de l'eſprit &
» du ſçavoir on ſe fait eſtimer, c'eſt
» comme ſi, en leur montrant de l'or &
» des marbres, on leur propoſoit d'é-
» lever un riche édifice. «

L'Abbé interrompit la Comteſſe, & s'écria, que l'Auteur en cet endroit enſeignoit une maxime fauſſe. Il prétend, dit-il, qu'il ne ſuffit pas de donner aux enfans des idées univerſelles, pour leur former l'eſprit & le cœur, mais qu'il faut leur donner des idées particulieres. Pour moi je ſoutiens que les idées générales ſont les grandes, les belles idées, qui forment l'eſprit & le fixent; les idées particulieres ſouvent le retréciſſent, & l'égarent. L'Auteur prétend ſeulement, repliqua la

Comteſſe, que lorſque l'on dit à un enfant par exemple, *qu'avec de l'eſprit & du ſçavoir on ſe fait eſtimer*, il faut en même-tems lui faire diſtinguer les différens genres d'eſprit & de ſçavoir, *dont les uns plaiſent, & les autres ſont haïſſables.* Et comment, interrompit l'Abbé, eſt-il poſſible, Madame, d'expliquer à un enfant *les différens genres d'eſprit & de ſçavoir*, & de lui donner ſur cela des idées diſtinctes, dont il puiſſe faire uſage? D'ailleurs, que veut dire l'Auteur avec ces *genres de ſçavoir haïſſables?* Il n'y a rien de haïſſable dans les ſciences: tout y eſt aimable. La Comteſſe répondit qu'il étoit facile d'expliquer à un enfant, dont l'eſprit commence à s'ouvrir & à raiſonner, les *différens genres d'eſprit & de ſçavoir*, & que pour cela il ſuffiſoit de lui faire voir des eſpéces differentes de gens d'eſprit & de ſçavans, dont les uns ſont eſtimables & aimables, & les autres ridicules & inſupportables. Belle éducation, s'écria l'Abbé! On inſtruira un enfant à ſe moquer des caractères, à cenſurer l'eſprit, à mépriſer la Science. Il faut, ajouta-t'il, apprendre aux enfans à eſtimer, à reſpecter tout le monde, & leur inſpirer de bonne heure une profonde vénération pour la cul-

ture de l'esprit, & pour l'étenduë des connoissances. Autrement on les rend méprisans, caustiques, mocqueurs, satyriques, comme Horace, à qui son pere, comme il le dit lui-même, avoit appris à éviter les ridicules, en les lui faisant remarquer dans les autres. Il n'est pas impossible, repartit la Comtesse, de parer à cet inconvenient; mais cette digression nous meneroit trop loin.

Passons, continua-t'elle au second article, où il est question *des moyens de faire naître dans les enfans le desir de plaire, & des qualités de l'ame par lesquelles on plaît davantage....* L'Auteur, après avoir fait voir, combien il est dangereux de flatter un enfant sur les distinctions & les prérogatives qu'il a reçûës de la nature, sur la richesse de ses parens (flaterie qui le porte à croire, qu'avec ces avantages il aura suffisamment de quoi se faire considerer & respecter dans le monde) ajoute que « l'expérience, il est vrai, » le détrompera un jour sur le succès » qu'il s'étoit promis. Il éprouvera » qu'on ne réussit effectivement que » par un caractere, qui fasse excuser » nos défauts, & rendre justice à nos » bonnes qualités: s'il est capable de

» retour ſur lui-même, il changera de » principe, il ſe fera une étude de » plaire. Mais quelle différence d'y être » porté par une habitude contractée » dès ſa jeuneſſe, ou par des réflexions » tardives & intéreſſées! Il lui prendra » des momens de pareſſe ou de diſtrac- » tion, dans la nouvelle route qu'il » aura reſolu de ſuivre....... Mais » ſuppoſé que la raiſon ne puiſſe le dé- » terminer à changer de caractere, a- » veuglé par ſa vanité, il fixera ſon am- » bition à faire valoir les avantages » qu'il poſſede. Si c'eſt la haute naiſ- » ſance, croyant en conſerver la di- » gnité, il n'en fera paroître que l'or- » gueil; ſi c'eſt la richeſſe, il en éta- » lera tout le faſte, afin de s'envelo- » per, pour m'exprimer ainſi, dans » ſes reſſources; mais il ne pourra ſe » faire entierement illuſion. Forcé de » reconnoître dans mille occaſions » qu'être aimé eſt un bien néceſſaire, » & que ce bien lui eſt refuſé, il affec- » tera vainement de le mépriſer: il ne » joüira pas même de la foible ſatis- » faction de tromper perſonne à cet » égard: on ſçait que le dédain mar- » qué, avec lequel on regarde les au- » tres hommes, n'eſt ordinairement » qu'un dépit ſecret de ne pouvoir leur » plaire. «

Il faut avoüer, dit la Comtesse, que ce morceau est d'une grande beauté, & contient une vérité bien sensible. Mais, dit l'Abbé, ne trouvés-vous pas, Madame, que cette derniere pensée est fausse : *On sçait que le dédain, &c.* l'Auteur ne se seroit-il pas exprimé avec plus de justesse, s'il eût dit que ce *dédain* n'est que le mépris de l'estime des hommes, joint à la satisfaction de sa propre estime, & à l'idée de se suffire à soi-même. Cela est quelquefois vrai, répondit la Comtesse; mais vous ne sçauriez douter que *le dépit de ne pouvoir plaire* ne soit (comme l'Auteur le dit) *ordinairement* le motif de ce dédain.

C'est bien avec raison, poursuivit-elle, que l'Auteur conseille de combattre dans les enfans le goût démesuré de la parure. « La magnificence dans » tout autre genre peut avoir un caractere de grandeur, & nous faire aimer, parce qu'elle procure quelque » satisfaction aux autres hommes : mais » celle-ci n'a de prix que pour celui » qui s'en décore ; personne n'en joüit » avec lui. Il me semble qu'il en est » de la parure à l'égard des gens du » monde (je n'en excepte pas les femmes) comme de l'imagination

» dans les Ouvrages d'esprit : qu'il y » en ait une certaine mesure, c'est une » grace qui les fait valoir ; qu'elle se » trouve repanduë avec profusion, » c'est une sorte de délire. » Que l'Auteur censure dans les hommes en général le goût de la parure, interrompit l'Abbé, c'est une fort bonne morale : ce goût, qui conduit au luxe, & à la dépense superfluë, est presque toujours joint à la petitesse de l'esprit. Mais ce goût sied bien aux enfans, dont il ne faut pas exiger un esprit philosophique. C'est chez eux une passion innocente, une marque qu'ils se considérent eux-mêmes, & se plaisent a être considerés. Faut-il sevrer la jeunesse d'un plaisir qui la flatte ? Car enfin la volonté de l'homme est toujours sollicitée par deux sortes de biens qui s'offrent à son esprit.... Il alloit se jetter dans un raisonnement à perte de vuë, quand la Comtesse lui fit faire attention que l'Auteur ne condamnoit dans les enfans que le goût *démesuré de la parure*, & non le soin honnête d'une parure convenable. Cela fit évanouir en un instant tous les broüillards méthaphysiques, qui commençoient à s'élever dans le cerveau de notre Abbé.

Que j'aime cette pensée, poursuivit

la Comtesse, par raport à la façon d'élever les enfans d'une grande condition. « On doit s'attacher sans cesse à » ne leur faire envisager la grandeur » que par ce qu'elle a de facile, de doux, » de caressant, que par les bienfaits » qu'elle peut procurer ou répandre; » ne leur peindre la fortune, que sous » les traits de la liberalité; n'appeller » enfin devant eux tous les avantages » qu'ils possédent, que du nom des » vertus, qui en peuvent naître. «

Elle ajouta encore que le morceau sur *la timidité* depuis la page 132. jusqu'à la pag. 136. étoit admirable, & elle le lut. Notre Abbé, homme nullement timide, dit que c'étoit une Morale en l'air; qu'il n'arrivoit qu'à des sots de tomber dans les inconvéniens, dont il étoit question en cet endroit, & que jamais un *homme d'esprit* n'avoit un *air entrepris* : que pour lui il ne conçevoit pas, comment on pouvoit avoir peur en se présentant dans une compagnie. Il est facheux, répondit la Comtesse, qu'on ait jusqu'ici remarqué que moins on a d'esprit, moins on a de timidité.

La Comtesse lut alors les paroles suivantes, qu'elle avoit marquées, comme un endroit qui lui avoit plû. « Quant

» au penchant à la contradiction, je
» pense qu'à mesure que les enfans ont
» plus d'esprit, l'éducation peut domp-
» ter en eux ce défaut, plus aisément
» qu'elle ne feroit l'humeur caustique.
» Comme la contradiction n'amuse ni
» n'exerce l'esprit de celui qu'elle do-
» mine, l'esprit à son tour ne s'occupe
» point à entretenir un travers qui ne
» lui est d'aucun avantage : il peut au
» contraire, dirigé par l'éducation,
» travailler efficacement à le détruire;
» au lieu que cette sagacité à discerner
» & à peindre ce qu'on trouve à re-
» prendre dans autrui, est un exercice
» de l'esprit, dont il joüit, dont il
» s'applaudit, sans doute séduit par l'idée
» de superiorité sur les autres qu'il y
» attache ; & c'est un grand ouvrage
» pour la raison de nous arracher aux
» défauts du caractere, quand ils font
» briller notre imagination. «

L'Abbé, qui étoit contradicteur d'habitude, s'éleva contre ces mots, *la contradiction n'exerce point l'esprit qu'elle domine*; & trouva fort étrange de voir traiter cette qualité de *travers* : & tout de suite il se mit à déclamer contre les ennuyeux complaisans, qui sont toujours de l'avis de ceux qui leur parlent. Puis quittant la critique particu-

liere de cet endroit, il se jetta dans la censure générale du Livre, qui étoit, selon lui, d'une élegance affectée & obscure. Ce n'est pas ainsi, ajoûta-t'il, que Montagne & Nicole ont écrit : tout le monde les entend sans contention d'esprit. La Morale est faite pour tous ; il faut donc que tous en puissent profiter : or ce Livre n'est pas à la portée de tout le monde : donc il ne vaut rien ; cela est clair.

Je conviens, repliqua la Comtesse, que l'Ouvrage n'est pas proportionné à tous les esprits, mais il n'est pas pour cela reprehensible. Qu'il ne vaille rien pour des esprits paresseux, qui sont incapables de lire deux pages de suite avec attention, & pour qui la finesse & les graces du stile sont en pure perte, c'est en ce sens que la décision de M. l'Abbé me paroît avoir un sens véritable. Mais il faut en même-tems qu'il considere qu'il est bon qu'il y ait des Ouvrages, même en Morale, qui s'élevent au dessus de la sphére commune, & dont le principal merite, fondé sur des réflexions profondes, & sur des vûës extrémement fines, comme les réflexions du Duc de la Rochefoucaut, consiste à procurer au Lecteur attentif & pénétrant le plaisir

délicat de l'intelligence. Tel est à mon gré le Livre de M. de M. Assurément je ne conseillerai pas à un Prédicateur de prendre ce stile pour modele. Il s'agit ici d'une Morale réflechie & recherchée, qui observe toutes les nuances des caracteres, qui peint des défauts, dont peu de gens connoissent la source & les effets, qui trace des maximes philosophiques, qu'on ne puise qu'à l'école d'un monde choisi. Ces matieres, sur tout si elles sont traitées avec une certaine délicatesse, offrent des idées qui passent celles de la multitude.

Que vous faites bien, Madame, l'Apologie du stile précieux & néologique, s'écria l'Abbé ! Point du tout, repartit la Comtesse. Le stile du Livre, dont il s'agit, n'a rien qui ressemble à ce que vous appellés stile néologique, stile precieux. Je pourrois vous citer certains Ouvrages, qui en sont le modéle, & que nous connoissons tous. Quelle différence ! Ici nul terme nouveau : nulle affetterie dans le stile, nulle singularité dans la diction : point de ces mots ridiculement assortis ; point de ces façons de parler, dont l'éclat est dans l'étrange union de deux mots destinés à n'être jamais unis en-

femble, ou dans le pueril annobliffement d'une expreffion vulgaire, qu'on affecte de détourner de fon ufage commun. . . Comme, *mettre fon ame au net*, ou bien, *percevoir les émolumens d'une victoire* &c. Mais continuons l'examen de ce petit traité.

Nous voici à l'article, où il s'agit *des connoiffances de l'efprit, & des talens qui doivent entrer preférablement dans l'éducation des enfans, pour leur donner les moyens de plaire.* Ah, Madame, quel article, s'écria l'Abbé ! On y affecte un mépris fcandaleux pour les anciennes Langues : il femble que les enfans ne doivent étudier que leur Langue maternelle : Par conféquent plus de Précepteurs, plus de Colleges, plus d'exercices, plus d'operations de jugement, de mémoire &c. L'Auteur, repartit la Comteffe n'exclut point de l'éducation qu'il prefcrit, l'étude des Langues anciennes : fongez que la matiere qu'il traite, ne l'a engagé à parler que des études, qui y ont raport. Eh bien ! pourquoi donc, s'avife-t'il, interrompit l'Abbé, de raporter aux moyens de plaire les exercices du corps, & les talens exterieurs, comme la danfe, le chant, les inftrumens, &pareilles fadaifes, qui ne font deftinées

qu'à plaire aux sens & non à l'esprit?
Il va même jusqu'à préferer ces talens frivoles aux perfections spirituelles.

M. de M. répondit la Comtesse, ne considére les talens, de quelque genre qu'ils soient, que par raport au bonheur de la vie, & à l'effet qu'ils produisent; or en ce sens je trouve qu'il a raison: « A l'égard des talens, dit-il, » si l'on ne les examine que par ce qu'ils » peuvent être à notre bonheur, si l'on » met en balance ceux qui appartien- » nent purement à l'esprit, avec ceux » qui semblent n'être point de son res- » sort, l'art du chant, de la danse, » des instrumens, &c. peut-être ces » derniers paroîtroient-ils preférables? » Combien d'écueils environnent les » premiers! En faire un usage vicieux, » soit que l'envie nous y porte, ou » que l'imagination nous égare, n'offre » que de trop fréquens exemples. Sont- » ils d'un ordre distingué? ils excitent » dans quelques rivaux la jalousie la » plus envenimée, &, tout bien calcu- » lé, ils produisent plus de dégoûts » que de satisfaction; au lieu que les » autres ne manquent jamais de succès, » quand même ils seroient médiocres; » parce qu'on n'en exige la perfection, » que dans ceux dont la profession » est d'y parvenir. On ne vous les con-

» teste pas, lors même qu'ils sont su-
» perieurs ; ils deviennent autant de
» chaînes, qui attachent d'autant mieux
» ceux qu'elles attirent, qu'elles n'allar-
» ment point leur vanité : enfin si ces
» derniers rendent moins à notre amour
» propre, ils font davantage pour la
» douceur de notre vie ; ils peuvent
» remplacer en nous ceux de l'esprit,
» & ne les étouffent point, s'ils y naiss-
» sent avec le caractere de supériorité ;
» car ils sçauront bien alors percer &
» se faire connoître. «

Que l'Auteur est peu Philosophe, Madame, dans cet endroit, qui regarde les exercices du corps ! Il fait entendre ensuite qu'un homme grossier, malgré le mérite qu'il peut avoir d'ailleurs, est un homme ridicule, & méprisable. Quelle maxime ! La figure, l'air, les manieres, sont-ce des choses dignes d'attention? Oüi assurément, repartit la Comtesse; mais ne voyez-vous pas que l'Auteur ne parle ici que de l'impression desavantageuse que fait toujours un extérieur grossier : c'est un fait qu'il suppose avec raison ; c'est pour cela qu'il ajoûte sensément, que les agrémens de l'esprit sont long-tems à détruire le dégoût que des façons rebutantes ont inspiré, & que souvent ils

ne font que le pallier. « Il y a, dit-il, » dans le pouvoir qu'a sur nous le rapport de nos yeux à cet égard, quelque chose qui me paroît avilir beaucoup notre jugement. « Eh bien, Monsieur l'Abbé, la pensée de l'Auteur est-elle aussi opposée à la Philosophie que vous le dites? Croyez-vous que ce ne soit pas un défaut & un malheur, d'être brute dans son extérieur, & que tout ce qui peut contribuer à polir l'air & les manieres, ne doive pas être employé dans l'Education de la jeunesse?

Ne croyez pas, Madame, reprit l'Abbé satisfait de ces raisons, que je ne trouve absolument rien de loüable dans le livre de M. de M. Permettez-moi de vous lire moi-même cet endroit pag. 148, que je goûte beaucoup. « Examinons ce que les talens » sont aux personnes du premier rang. » Les aimer fait une douceur dans leur » vie, les récompenser fait une partie » de leur gloire. Quels avantages trou» veroient-elles à les posséder? elles » n'en ont pas besoin pour plaire. Aisé» ment rebutées des soins pénibles & » indispensables qu'il en coûte pour » les acquerir, tandis qu'elles reste» roient peut-être au dessous de la

» médiocrité, on les accableroit des » éloges qui sont dus à la perfection. » Doivent-elles augmenter le nombre » des piéges, où la flatterie qui les as- » siege sans cesse ne cherche qu'à les » attirer? Mais je suppose qu'elles par- » vinssent à les posseder dans un dégré » éminent, ne sont-elles pas, par leur » propre élevation au dessus de pareils » succès? Que leur serviroit un mérite, » dont leur suffrage est la plus douce re- » compense? L'avantage de disputer, » & même de remporter le prix, est » inférieur pour elles à la gloire de le » donner.«

Voilà, s'écria l'Abbé, en interrompant lui-même sa lecture, une satyre admirable contre les personnes d'un certain rang, qui s'amusent à cultiver des talens, tels que la Musique, la peinture, &c. Ce que vous loüez ici, dit la Comtesse, est justement ce que j'ai de la peine à goûter. Pourquoi un homme de qualité, qui se sent de l'attrait, du talent pour un Art en particulier, ne s'y exerceroit-il pas dans ses heures de loisir, & ne tâcheroit-il pas même d'atteindre à la perfection? Les inconveniens que l'Auteur propose, me paroissent legers & frivoles, & il semble en convenir lui-même, puis-

qu'il ajoûte qu'on voit quelquefois dans un rang élevé, « des personnes si » heureusement nées pour la superio» rité en tout genre, que l'esprit & les » talens semblent ajoûter en elles aux » prééminences de leur rang même. « Eh quoi, poursuivit la Comtesse, voudriez-vous aussi deffendre à un homme d'un rang distingué de faire des vers ? Dieu m'en garde, répondit l'Abbé ; j'estime trop la Poësie, les Belles-Lettres, les beaux Arts, & toutes les belles choses en général, pour ne pas souhaiter de les voir cultivées, même par les Princes & les Rois. François Premier, Charle IX. ont fait des vers excellens, sur tout ce dernier. Que les tems sont changés ! Les Grands d'aujourd'hui ne *disputent* ni ne *donnent le prix*, dont l'Auteur parle en cet endroit.

On lut ensuite la pag. 164. où il s'agit de la *mauvaise honte*, & on s'arrêta à l'examen de ces paroles. « Il ar» rive quelquefois, que pour se dis» culper avec soi-même, de n'avoir ni » les manieres ni le langage qui plaît » dans le monde, on s'excite à ne re» garder qu'avec mépris, cette sorte » de science ; on laisse appercevoir » qu'on s'applaudit intérieurement de » n'avoir point employé son esprit à

» cette étude qu'on ſuppoſe abſolu-
» ment frivole. On regarde avec une
» certaine pitié, qu'on croit philoſo-
» phique, les ſuccès que ces agrémens
« procurent à ceux qui les poſſedent;
» & cette reſſource eſt inconteſtable-
» ment la plus mauvaiſe. Quand on
» paſſe pour avoir de l'eſprit, il eſt bien
» moins nuiſible de paroître déconte-
» nancé que mépriſant. On voit aſſez
» généralement, que quand on déplaît,
» c'eſt moins parce que les qualités ai-
» mables nous manquent, que par les
» défauts que notre vanité qui en ſouf-
» fre, nous fait ſubſtituer à leur pla-
» ce. « L'Abbé traita cet endroit de diſ-
cours frivole, & ſoutint que ces ré-
flexions étoient vaines & inutiles, &
qu'en général tout l'Ouvrage n'étoit
qu'une inſipide bagatelle. C'eſt que
cet endroit étoit une eſpéce de ſa-
tyre contre lui-même. La Comteſſe,
pour le dédommager de cette morti-
fication, voulut bien convenir que cet-
te *ſcience*, dont l'Auteur parloit, étoit
aſſez vaine; elle avoüa auſſi qu'en gé-
néral il y avoit dans ſon Ouvrage des
maximes & des réflexions un peu trop
ſubtiles, & que quelquefois il rafinoit
trop ſur les *moyens de plaire*. Si tous
ceux avec leſquels on commerce dans

la vie, ajoûta-t'elle, avoient dans l'esprit tous les principes de l'Auteur, s'ils étoient aussi difficiles, aussi clairvoyans, aussi délicats, qui oseroit se livrer à la société ? Le parti le plus sage seroit de vivre avec soi-même, & de ne voir personne, pour ne pas courir le risque de déplaire aux autres. Mais heureusement, le monde n'est pas si pénétrant, si severe, & chacun croit bonnement qu'avec un esprit bien fait, de la modestie, de la douceur, de la politesse, on réüssit toujours à plaire. Qui peut être assez attentif, assez maître de son esprit, & de ses sens, pour qu'il ne lui échape pas dans une compagnie quelque chose, peu conforme aux principes de l'art de plaire que l'Auteur enseigne ! Quelle triste contrainte, s'il falloit suivre fidèlement ses loix & ses maximes ! Ne vaudroit-il pas mieux en quelque sorte prendre son parti, & se mettre en général peu en peine de plaire aux hommes ? Ici finit l'entretien sur l'Ouvrage de M. de Montcrif. L'Abbé fut fort content de la derniere réflexion de la Comtesse, & avoüa de bonne foi que c'étoit la meilleure critique qu'on pût faire de l'Ouvrage.

A l'égard des Contes de Fées, qui

sont à la fin du Livre, on décida que ces apologues, considérés relativement à l'Ouvrage qui précede, avoient leur mérite, & pouvoient être agréables & utiles à la jeunesse. On convint aussi, & même l'Abbé, que le Livre dont il s'agissoit ne pouvoit être que l'Ouvrage d'un très-honnête homme qui avoit beaucoup d'esprit, & que tout ce qu'il enseignoit, bien que difficile à pratiquer, renfermoit pourtant des Leçons excellentes.

Voici quelques nouveautez.

La Mythologie, & les Fables expliquées par l'Histoire, par M. l'Abbé *BANIER* de l'Academie des Inscriptions & Belles-Lettres, Tome I. chés Briasson ruë S. Jacque 1738. *in*-4°. C'est un Ouvrage sçavant, judicieux, & bien écrit, dont je vous rendrai compte dans quelque tems. Il sera suivi de deux autres volumes.

Festin joyeux, ou *la Cuisine en Musique*; c'est, dit-on, le *Cuisinier François*, le *Cuisinier Royal*, Livre connu du fameux *Martialo*, mis en Vers & en Vaudevilles. A Paris chés l'Esclapart, Pere & Fils *in*-12. les airs sont notés à la fin.

M. de *Prémontval* a averti le Pu-

blic par un imprimé, que le 3. Février 1738. il ouvriroit dans sa maison, ruë des Grands Augustins, des *Conférences de Mathématiques*, dans lesquelles il doit donner des *Leçons gratuites* sur l'Arithemetique & l'Algébre, la Géometrie, la Trigonometrie rectiligne, avec une courte application de l'Analyse aux Sections coniques, &c. Ces Conférences se feront le Lundi, le Mercredi, le Vendredi, depuis trois heures après-midi jusqu'à cinq. Il a prononcé le 3 Février un fort beau *Discours* pour l'ouverture de ces Conférences, qui continüent avec beaucoup de succès.

On voit actuellement à Paris, vis-à-vis le-cul-de sac de l'Opera, une Machine Hydraulique fort curieuse. Ce qui satisfait le plus, est qu'on peut voir la Mécanique à découvert, & l'examiner pendant que la Machine est en mouvement. La description de tout ce qu'elle opere est dans un imprimé qui se distribue. C'est un Phénoméne de l'Art, digne d'être observé. Ce qui paroîtra plus singulier, est qu'on y allume du feu avec de l'eau.

Je suis, &c.

Ce 13. *Février*. 1738.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXI.

Théatre du Marquis Gorini.

UN Gentilhomme Italien, nommé le Marquis *Gorini*, a fait depuis quelque-tems imprimer à Venise son *Théatre Tragique & Comique*. Ce Livre ayant été jusqu'ici peu connu en France, je crois, Monsieur, que vous trouverez bon que j'en fasse aujourd'hui le sujet principal de cette Lettre. Mais avant de vous entretenir des Piéces qu'il contient, je vais un peu m'arrêter à la Préface. Selon M. Gorini, la Tragedie n'est point encore parvenuë au point où s'est élevé le Poëme épique & l'Ode. « La Tragedie, dit-il, va » de Nation en Nation cherchant qui » lui donne la main, pour l'aider à s'é- » lever jusqu'au point où sont par- » venus Homere, Virgile, Arioste,

» Pindare, Horace & Petrarque : «
Ella ancora se ne va di Nazione in Nazione, di penna in penna, cercando chi le dia la mano à salire à quel posto, &c.

Mais cela supposé, quelle obligation n'auroit-on pas à M. Gorini, si par ses Leçons & par ses Ouvrages, il ouvroit enfin le vrai chemin qui mene à la perfection de la Tragédie! Ce projet est aussi loüable & aussi utile, que la maniere dont il en propose l'exécution, est pleine de modestie & d'impartialité. C'est en effet le caractere qu'il prend dès le commencement de son discours, où il déclare qu'il ne prétend pas que l'on suive aveuglément ses avis, comme il ne suit pas aveuglément celui des autres; & que quelque chose qui arrive, il aura toujours ou l'honneur d'instruire, s'il a raison, ou l'avantage d'être instruit s'il a tort: & tout de suite, après avoir condamné les François, qui reprochent aux Italiens de ne remplir leurs piéces que de bouffonneries & d'extravagances, il censure un certain Auteur de son pays, qui a osé dire qu'il n'avoit jamais vû de Tragédie Françoise, qui fît répandre autant de pleurs que quelques Tragédies Italiennes, réprésentées sur le Théatre de Venise. A quoi il

oppose l'*Iphigenie* de Racine, & le témoignage de Boileau, qu'il appelle le premier satyrique de France. *Jamais Iphigenie en Aulide immolée*, &c.

Il ajoûte que comme il ne prend que la seule raison pour guide, il ne peut ni ne doit être plus porté pour sa Patrie que pour les Nations étrangeres, & que l'amour de la vérité est son seul guide. Si le fonds de cette dissertation n'est pas absolument neuf, puisqu'il est tiré d'Aristote & d'Horace, du moins l'explication que l'Auteur donne de leurs excellentes régles, & l'application qu'il en fait, sont curieuses & instructives. Suivant ces principes, la Tragédie, qui est *une imitation des actions des grands personnages*, & qui a deux bases principales, sçavoir, la vraisemblance & la majesté, & deux fins essentielles, qui sont le plaisir & l'instruction, peut avoir quatre formes differentes.

La premiere, lorsqu'on y suit exactement l'Histoire, comme dans la *Sophonisbe* du Trissin, dans l'*Athalie* & l'*Esther* de Racine; la seconde, quand le sujet en est inventé, comme le *Torismond* du Tasse, les *Electres* de Sophocle & d'Euripide; &c. La troisiéme, quand sous des noms historiques

& connus on décrit une action inventée, comme dans l'*Oreste* & l'*Iphigenie en Aulide* d'Euripide; & l'*Heraclius* de Corneille: la quatrieme enfin, lorsque l'on fait quelques changemens à l'Histoire comme cela a été usité dans la plûpart des Tragédies; de façon cependant, que l'on n'altere pas les caracteres connus, suivant le precepte d'Horace.

Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge.

La vraisemblance doit naître de la Tragédie même, c'est-à-dire du caractere des Acteurs, tel qu'on l'a établi d'abord. C'est encore un precepte d'Horace, sur quoi il faut remarquer que non seulement tout ce qui est vrai n'est pas vraisemblable, mais aussi que ce qui est vrai dans l'Histoire par une suite de l'inconstance humaine, ne seroit pas vraisemblable dans la Tragédie, où rien ne se doit faire sans raison, & où selon une autre Leçon d'Horace, les caracteres ne doivent point se démentir.

Servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit.

Par exemple, il sera vrai dans l'Histoire que Rodogune aura ordonné à ses amans Antiochus & Seléucus, de

tuer leur mere Cleopâtre, parce que Rodogune aura manqué de bon ſens, & ne les aura pas jugés incapables de faire une action ſi horrible, ou parce que de bonne qu'elle étoit, elle ſer devenuë méchante, ou parce que de méchans qu'ils étoient, ils ſeront devenus bons. Mais après que Corneille nous a repréſenté Rodogune comme une Princeſſe d'une grande vertu, & qui eſt en même-tems inſtruite de celle de ces Princes, il eſt tout-à-fait hors de la vraiſemblance que dans la Tragédie qui porte ſon nom, elle exige d'eux une action ſi horrible. Une des regles les plus indiſpenſables de ce Poëme, eſt de ſoutenir les caracteres, & de repreſenter conſéquemment, non ce qui s'eſt fait, mais ce qui a dû ſe faire.

Ici M. Gorini reproche avec raiſon à nos Tragiques François les fautes qu'ils font contre la vraiſemblace. Il trouve preſque toutes nos Tragédies « pleines de ſentimens romaneſques, » qui bien loin d'imiter la nature, for» ment des caracteres chimériques, » ſans aucune diſtinction de tems, de » nation, & de ſexe même, puiſ» qu'on y donne à des femmes des » penſées, qui pouroi ent à peine

» tomber dans l'esprit des Ecrivains les » plus attentifs; & qu'on leur prête des » reponses si justes & si étudiées, qu'il » semble que l'on entende parler des » Phillosophes d'Athenes. « *

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que notre Critique trouve du romanesque dans Racine même, lorsque Bajazet aime mieux mourir que de trahir Atalide en épousant Roxane. Mais que diroit-il, s'il sçavoit que ce goût a passé depuis peu dans nos Comedies? Notre Critique avoüe cependant que ces défauts sont rachetés par des beautés, qui empêchent presque de les sentir, & qui mettent nos Tragedies infiniment au-dessus de certaines Tragédies Italiennes d'un ridicule achevé, telles que l'*Alcippe* ou les *Gemelles* de Ceba, dont il fait une Analyse sur le bon ton, c'est-à-dire, plaisante, mais trop longue pour trouver ici sa place.

* Dico esservi quasi in tutte qualche poco di Romanzeno; esservi continuamente sentimenti, che ben lontano d'imitar la natura, ci formano caracteri chimerici, senza distinzione di tempi, di nazione, e di sesso, con far discorrer Donne con sentimenti, che difficilmente ponno venire in capo à studiosissimi scrittori, con talmente ordinate riposte, che nell' udir due Donne nelle Tragedie Francesi, sembra udire più che due filosofi in Atene.

Il eſt encore contre la vraiſemblance, que pour faire l'expoſition du ſujet, on mette dans la bouche de certains Acteurs des Diſcours & des Recits déplacés & d'une longueur ennuyeuſe. C'eſt une faute que M. G. reprend dans Corneille, lorſque Laonice ſe fait détailler par Timagene l'Hiſtoire des guerres de Syrie connuës de tout le monde ; & dans la *Sophoniſbe* du Triſſin, lorſque cette Princeſſe employe cent cinquante vers à raconter à Herminie ce qu'elle ſçavoit déja ; & cela, qui pis eſt, dans le tems que Sophoniſbe eſt dans l'impatience d'apprendre ſi ſon mari n'eſt pas mort, ſi le ſort des armes n'a pas reduit ſon païs ſous le pouvoir des Romains, & ſi elle ne va pas elle-même tomber dans l'eſclavage.

Quant à la majeſté que demande la Tragédie, elle conſiſte non-ſeulement dans les caracteres, mais dans les diſcours & dans le ſtile. C'eſt en ce point, dit M. G. que les François ſont admirables, puiſqu'on ne voit dans aucune des Tragédies approuvées par la Nation les indécences, que l'on remarque dans quelques Tragédies Italiennes, comme dans l'*Ariſtodeme* du Dottori, où l'on trouve à la

vérité les meilleures Scenes de l'*Iphigenie* de Racine, mais qui en eſt différent, en ce que Policar, amant de Merope, dit à Ariſtodeme qu'elle eſt enceinte de ſon fait, & qu'elle acouchera inceſſamment; ce qui eſt confirmé par Amphie mere de la Princeſſe, & par la Nourrice.

Merope mia, donna gia molto, e madre
Sara fra poco, or vada,
D'una virgine in vece,
Una fanciulla gravida à l'altare.

Sur quoi M. G. dit que ſi Achille, pour délivrer Iphigenie, s'aviſoit d'alleguer de ſemblables raiſons ſur le Théatre de Paris, *les ſifflets & les huées du parterre ne manqueroient pas de renvoyer les Acteurs ſouper plûtôt qu'à l'ordinaire.*

Ce n'eſt pas tout: Ariſtodeme poignarde ſa fille, pour ſçavoir ſi elle eſt enceinte, & ne trouvant aucun ſigne de groſſeſſe, il ſe tuë; de façon que tous les Auteurs périſſent.

M. G. s'éleve avec autant de force que de raiſon contre des abus ſi condamnables. « Malheureux que nous » ſommes, s'écrie-t'il, faut-il que » nous vivions dans un ſiécle, où nos » Ariſtotes & nos Horaces prétendent » que nous battions des mains en voïant » des Tragédies, dans leſquelles, au

» lieu de la grandeur & de la majesté, » on ne trouve que du ridicule & » de l'horrible ; & que bien loin de » nous représenter sur le Théatre, » qui a été érigé pour être l'Ecole du » monde, l'innocence protégée, la » tyrannie détruite, l'orgüeilleux ab- » battu, & l'humble relevé (ce qui, » outre l'instruction, procure une sa- » tisfaction infinie,) veulent que nous » prenions plaisir à voir à la fin d'une » Piece une véritable boucherie, le » crime & la vertu confondus, & sou- » vent l'innocence terrassée. « A cette occasion l'Auteur critique encore la *Semiramis* de Manfredi, qui ne roule que sur l'amour infame d'une mere pour son fils, & qui ne finit que par des meurtres horribles. Enfin il conclut que dans le dénouement d'une Tragédie, le Poëte doit remplir l'idée des Spectateurs, conformément à l'intérêt qu'il leur a inspiré, c'est-à-dire, faire perir l'Acteur qu'il a fait haïr, & faire triompher celui qu'il a fait aimer : ce qui est le seul moyen de procurer le plaisir & l'instruction.

Pour revenir au sentiment, où M. G. nous ramene en cet endroit, il exige que le Poëte se transporte dans la situation du personnage qu'il fait

parler, & il dit avec raiſon que quatre traits pris dans la nature, font plus de plaiſir aux connoiſſeurs, qu'une centaine de Sentences de Senéque, ou que deux douzaines de ces penſées fleuries & recherchées des Tragédies Francoiſes; ce qu'Horace appelle

Verſus inopes rerum nugæque canoræ,
Et ſon illuſtre Rival.
Un emphatique & burleſque étalage
D'un faux ſublime, enté ſur l'aſſemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraiſon,
Enflés de vent, & vuides de raiſon.

C'eſt en cette partie que notre Auteur, qui y trouve des graces incomparables, accorde la victoire aux Tragiques Italiens, & particulierement au Triſſin, ſur les Tragiques François; qui donnent à une perſonne abattuë par ſa fortune, & prête à mourir, des ſentimens pareils à ceux qu'auroit naturellement un perſonnage élevé au comble de la gloire; & pour juſtifier ce qu'il avance, il demande que l'on compare la Scene de Mérope & de Policar, dans l'*Ariſtodeme* du Dottori, avec la Scene d'Achille & d'Iphigenie dans Racine, qui eſt la même pour la ſituation, mais qui eſt, ſelon lui, fort inférieure pour la tendreſſe & les ſentimens. Il cite encore pour exemple

Sophonisbe dans le Triſſin, & Andromaque dans l'*Aſtianax* du Grataloro, lorſqu'elles ſont aux pieds, l'une de Maſſiniſſa, & l'autre d'Uliſſe: Scenes, où il trouve les tendres expreſſions de l'*Hecube* d'Euripide.

Pour ce qui eſt du ſtile de la Tragédie (car je paſſe ce que M. G. dit de l'imitation, parce que cela nous conduiroit trop loin) il doit être majeſtueux & élevé, mais naturel; il faut auſſi qu'il ſoit égal, c'eſt-à-dire, également noble dans la bouche d'un Roi & dans celle de ſon Confident, entre leſquels il n'y a de différence à faire que pour les ſentimens & les paſſions. A cette occaſion notre Auteur releve les fautes que quelques Poëtes Italiens ont faites contre cette regle, en tombant dans un ſtile bas & trivial & peu après il critique le vice oppoſé, où d'autres ſe ſont jettés, en ſe guindant à l'enflure & au ſtile preſque Lyrique.

Cependant il donne encore ici le prix aux Tragiques de ſa Nation, préférablement aux nôtres, qu'il ne reconnoît pour vainqueurs qu'en ce qui regarde la nobleſſe des caracteres & la conduite des Piéces. Il prétend que la Poëſie Ita-

lienne eſt plus propre aux paſſions & aux images, parce qu'elle eſt plus libre, & qu'elle n'eſt pas néceſſairement aſſervie à la gêne de la rime, qui rend le diſcours moins naturel; & il conclut que cet avantage, joint à la douceur, à la délicateſſe, à la nobleſſe, à l'élévation, à l'abondance de ſa Langue, met les Italiens en droit de ne ſe pas croire inférieurs, non-ſeulement aux François, mais à quelque Nation que ce ſoit, ancienne ou moderne.

M. G. paſſe enſuite aux trois Unités requiſes dans la Tragédie, & tout ce qu'il en dit eſt conforme à la ſaine doctrine. Sans parler des Unités d'action & de tems, ſur leſquelles on eſt aſſez d'accord, je me contenterai de m'arrêter à celle de lieu, qui eſt inconteſtablement la plus difficile & la plus mal obſervée. Auſſi trouve-t'il mauvais que des perſonnes déſunies par la haine, comme Cléopatre & Rodogune dans Corneille, Roxane & Atalide dans Racine, paroiſſent habiter le même lieu, & y faſſent éclater l'une après l'autre leurs ſecrets les plus importans; que dans le *Cid* la Scene repreſente tour à tour l'apartement de Chimene, & celui du Roi, & que dans *Cinna* on ſoit tantôt dans la chambre d'Emilie, &

tantôt dans le cabinet d'Auguste. Or pour trouver un milieu entre la liberté qu'il reproche à Corneille, lorsqu'il a pris une Ville entiere pour le lieu de la Scene, & la sévérité de ceux qui veulent la restreindre à un seul endroit, M. G. croit que l'action d'une Tragédie pourroit fort bien se passer dans plusieurs apartemens d'un même Palais. Encore ne voudroit-il pas que ce changement de Scene se fît dans le même Acte. Mais cela ne sauve pas tous les inconvéniens, & de quelque façon qu'on s'y prenne, il demeurera toujours certain, que l'unique moyen de conserver la vraisemblance, est de choisir un seul & même lieu, où tous les Acteurs puissent raisonnablement être amenés, comme cela a été heureusement exécuté dans plusieurs de nos meilleures Piéces.

Après l'examen de ces principes généraux, M. G. vient aux regles particulieres. En parlant de la division des Actes, il préfere notre Symphonie, qui fournit quelque relache aux spectateurs, aux Chœurs des Anciens, qui ne leur laissoient pas le tems de respirer. Il la préfere aussi à ces intermedes bouffons, dont on a coutume en Italie de remplir les entr'Actes, & qui fai-

ſant ſur l'eſprit une impreſſion toute differente, effacent ou du moins diminuent celle que la Tragédie y avoit faite, & il propoſe à ſes compatriotes de renvoyer ces plaiſanteries après la Tragédie, par le moyen d'une petite Piéce, comme on le pratique en France, & comme il a réſolu de le faire lui-même.

Quant au nombre des Actes, M. G. juge qu'il n'eſt pas eſſentiellement néceſſaire que la Tragédie en ait cinq, & qu'il ne ſeroit point contre la raiſon, ſi l'action demandoit fort peu de tems, d'en faire en trois Actes, & même en deux. Suivant ce principe, on en pourroit donc auſſi compoſer en un Acte. Mais comme l'action de la Tragédie doit toujours marcher d'un pas majeſtueux, je ne penſe pas qu'on puiſſe lui donner raiſonnablement moins de trois Actes, comme Racine l'a fait dans ſon *Eſther*; & cela d'autant plus, que ce partage eſt fondé ſur la nature de toutes les actions, qui ont un commencement, un milieu & une fin.

M. G. ne me paroît pas mieux autoriſé, lorſqu'il prétend que ce ſeroit pécher contre les regles fondamentales que de compoſer des Tragédies en proſe. Le vers, à la vérité, ſans rime,

ajoute-t'il, y est essentiellement nécessaire. Mais sans lui alléguer que l'on a employé la prose avec succès pour le Poëme épique, dans lequel la Poësie est d'une toute autre nécessité, puisque c'est le Poëte qui y parle, je lui demande si la raison qui lui fait exclure la rime du vers tragique, n'exclut pas aussi le vers de la Tragédie. La cadence de la Poesie est-elle plus naturelle que la rime? non sans doute. Mais il faut convenir, que si les Tragiques Grecs & Latins ont préféré la Poësie à la Prose, aussi bien que nous, dont la Poësie entraîne essentiellement la rime avec elle, c'est que l'esprit & l'oreille sont infiniment plus flattés par le jeu de la versification, & par cette beauté harmonique, à laquelle la Prose n'atteindra jamais. Laissons donc sans envie les Italiens & les Anglois se repaître à leur gré des charmes imaginaires d'une Poësie privée d'une de ses deux colomnes, sans laquelle nos Langues modernes, dénuées de longues & de breves, ne peuvent produire qu'une Poësie peu differente de la Prose, surtout dans la versification Italienne, où les enjambemens sont si fréquens.

M. G. termine sa Préface par l'Eloge de la Poësie, dont le but conforme à

sa naissance est d'instruire avec agrément. Il condamne les Poëtes, qui ne se proposent que le plaisir sans instruction, ajoutant que ce sont uniquement ceux-là que Platon a bannis de sa République. Il montre l'utilité qu'on peut retirer des Ouvrages des anciens Poëtes, & surtout d'Homere, de Sophocle, d'Euripide, aussi bien que du Théatre en général; & il refuse le nom de Poëtes à ceux, qui, loin d'enseigner l'innocence & la vertu, à l'exemple de ces grands génies, semblent n'avoir travaillé que pour la corruption des mœurs. Mais aussi, comme pour instruire les hommes il faut posseder bien des connoissances, il exige que les Poëtes soient parfaitement versés dans l'Histoire, dans la Philosophie & dans la Morale. Il est à souhaiter que nos Poëtes modernes, profitent de cette Instruction. Il déclare qu'il ne suffit pas de faire des vers pour être Poëte; & là-dessus il s'écrie : » O combien de Poë-» tes, combien de Juges en Poësie, » qui n'en sçavent pas seulement les » principes! « Il y a apparence que M. G. n'a ici que l'Italie en vûë; mais s'il avoit parlé de la France, auroit-il pû dire autre chose? Je vous rendrai comp-

te dans la ſuite des Piéces qui compoſent ſon Théatre, & j'y joindrai des réflexions, qu'on pourra trouver raiſonnables & utiles.

Ce qui dans les Ecrits polémiques, bleſſe le plus un eſprit philoſophique & ami du vrai, eſt qu'on s'y reproche mutuellement de manquer de modération, d'éluder la force des argumens, de les ridiculiſer, & d'en ſuppoſer même d'étrangers. La raiſon demanderoit que de part & d'autre on rapportât exactement ce qu'on dit ſur le fond de la cauſe, & que chacun en tirât de juſtes conſéquences. La bonne-foi, la politeſſe, & la ſaine Dialectique devroient être les ornemens de ces ſortes d'Ouvrages. Mais les Ecrivains polémiques ne ſe piquent pas toujours de ſuivre exactement cette méthode. Les réflexions que je fais, ſans en faire aucune application odieuſe, ſont nées de la lecture d'une Réponſe aux Obſervations générales ſur l'Ecrit intitulé : *Diſſertation Hiſtorique & Critique ſur l'ancienneté de l'Abbaye de S. Bertin.* L'Obſervateur avoit reproché un ſtile fier & impoſant, & des déclamations déplacées à ſon adverſaire, qui ſe défend d'un pareil reproche, en faiſant

Réponſe aux Obſervations contre la Diſſertat. ſur l'orig. de l'Ab. de S. Bertin.

valoir au contraire ſa modération. Il cite par contraſte divers endroits des Ecrits de l'Obſervateur, qui renferment des traits capables de décrier la probité des anciens Religieux de Saint Bertin. Au reſte il y a long-tems qu'on a imputé aux Moines la fabrication d'une infinité de Chartres ; & ce qui entretient le préjugé, eſt que de ſçavans Critiques du dernier ſiécle ont démontré la fauſſeté de pluſieurs. Comme ce reproche eſt preſque paſſé en proverbe, le Diſſertateur ne devoit pas y paroître auſſi ſenſible. Il eſt vrai qu'un ſimple préjugé ne ſuffit pas pour imputer des falſifications : il faut des preuves ſolides & inconteſtables.

Il fait paſſer en revûë divers articles importans de ſon Ecrit, que l'Adverſaire traite d'*accuſations vaines & puériles*, mais ſans les diſcuter. Ils feront ſans doute l'objet principal de la réfutation complete qu'il a annoncée dans ſes *Obſervations générales*. Comme nous avons expoſé ces mêmes articles, il feroit inutile de nous y arrêter davantage. Ce qu'il y a de plus important dans cette *Réponſe*, regarde les Chartres de l'Abaye de S. Bertin : on prouve clairement qu'elles ont vû le jour, & qu'elles ont été reconnuës des Sçavans, long-tems avant la diſpute preſente,

puisqu'elles se trouvent en entier dans les Ouvrages de divers Critiques du dernier siécle. Il me semble encore que l'Auteur de la *Réponse* fait voir fort bien, qu'on a tort d'exiger le même degré de publicité pour ces monumens particuliers, que pour les Décrétales, qui sont des piéces destinées pour toute l'Eglise. Les raisonnemens qu'il fait ensuite, pour prouver que les Religieux de S. Bertin n'ont jamais pû corrompre certains Manuscrits du Chapitre, sont encore pleins de force, & ils méritent d'exercer la sagacité de l'Observateur. Il y a des recriminations de part & d'autre; avec cette difference, que l'Observateur soutient que les Moines de S. Bertin ont forgé des piéces entieres, & que leurs adversaires sont seulement accusés d'avoir interpolé quelques Vies de S. Omer. L'inspection & la critique exacte de tous ces monumens peuvent seules décider la question. Nous sommes bien aises d'avertir, que lorsque nous avons donné le précis de la *Dissertation historique* de S. Bertin, nous n'avons prétendu qu'exposer un point de Critique Ecclésiastique, sans vouloir prendre aucun parti. La maniere dont nous avons parlé des *Observations générales* des Chanoines de S. Omer, prouve

que nous n'avons eu en vûë que de rapporter fidélement les raiſons de part & d'autre. C'eſt dans ces bornes que nous nous renfermerons, toutes les fois qu'il s'élevera des diſputes auſſi importantes que celle-ci.

La Métromanie. En attendant que l'impreſſion de la *Metromanie* fourniſſe plus de matiere à mes éloges, je vais riſquer d'avance quelques réflexions ſur cette Piéce nouvelle, dont le ſuccès éclatant me cauſe d'autant plus de plaiſir, qu'il fait voir que ſans avoir recours aux Scenes métaphyſiques ou attendriſſantes, on peut encore réuſſir à traiter des ſujets dans le goût du Comique orthodoxe. Il y a dans la *Métromanie* du génie, du feu, des ſaillies, de l'harmonie même, & des endroits d'une beauté parfaite. Telle eſt la Scene du troiſiéme Acte, où le *Capitoul*, pour guérir l'*Empyrée* ſon neveu de ſa paſſion pour la Poëſie, lui expoſe tout ce qu'il y a de ridicule & de facheux attaché au métier de Poëte, & où l'Empyrée défend ſi bien la Poëſie, & donne une ſi haute idée de ceux qui ont le bonheur d'y réüſſir, qu'on eſt ſaiſi d'un tranſport d'admiration pour quiconque a cet heureux talent; en ſorte que les objec-

tions de l'Oncle ne paroissent plus que des réflexions bourgeoises. Cette apologie des vrais Poëtes est aussi judicieuse qu'elle est sublime : Elle ne pouvoit être que l'ouvrage d'un grand Poëte ; ainsi cet éloge de la Poësie est celui de l'Auteur. Mais cette réflexion me conduit à une autre ; c'est que la noble passion de l'Empyrée pour les vers ne mérite pas le nom de *Metromanie*, puisqu'il prouve si bien que ce n'est point une folie de cultiver un si bel Art. Je ne me souviens que de ces trois vers, où après avoir refusé absolument de se rendre aux desirs du Capitoul, l'Empyrée dit :

C'en est fait, je choisis pour Barreau le
Théatre,
Pour Client la Vertu, pour Loi la Vérité,
Et pour Juge mon Siécle & la Postérité.

Si ma mémoire étoit plus heureuse, je pourrois vous citer plusieurs autres vers, qui vous feroient plaisir. Je me rappelle encore ce que dit l'Empyrée, lorsque Dorante veut engager Lucile à laisser ce Poëte dans ses rêveries, au lieu de lui lire les vers qu'elle tient.

Le plus grand tort, Monsieur, que l'on puisse
nous faire,

C'eſt de priver nos yeux de ce qui peut leur
plaire.
Peut-on penſer ſi bien, étant ſeul en ces lieux,
Qu'étant avec Madame, on ne penſe encore
mieux ?
Madame, je vous prête une oreille attentive,
Rien ne me plaira tant; Liſez, & s'il m'arrive,
Quelque diſtraction, dont je ne réponds pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

Ce n'eſt là qu'un compliment; mais il eſt tourné avec une élégante ſimplicité, qu'on ne peut trop eſtimer.

Eſſai ſur le Jeu des Echecs. Le Sieur Philippe *Stamma*, natif d'Alep en Sirie, a publié depuis peu un petit Ouvrage curieux, intitulé, *Eſſai ſur le Jeu des Echecs*, où il donne quelques regles générales pour le bien joüer. Cet Ouvrage conſiſte principalement dans un certain nombre de coups, démontrés de maniere, que de quelque façon que l'on joüe, il eſt impoſſible de les parer. Ce ne ſont point des parties conduites depuis le commencement juſqu'à la fin, mais plûtôt des fins de parties. Dans le Livre du *Calabrois* les piéces ſont tellement arrangées, que celui qui doit gagner, ſuivant l'idée de l'Auteur, perdra infailliblement, ſi l'adverſaire joüe autrement que l'Auteur ne le fait joüer. Il n'en eſt pas de même dans le Livre de M. *Stamma* : celui qu'il veut faire

gagner, gagne néceſſairement, malgré la liberté qu'il donne à l'adverſaire de joüer comme il voudra. Ce Livre n'eſt pas à l'uſage des Novices.

M. *Stamma*, qui fait ſon ſéjour à Paris, à en juger par ſon Epître Dédicatoire, n'a pas une fortune qui réponde à ſon mérite. *Dans la ſituation où la Fortune m'a réduit*, dit-il à Milord Harrington, Miniſtre & Secretaire d'Etat du Roi de la Grande Bretagne, *la compaſſion vous parlera pour moi.* Etoit-il néceſſaire qu'un homme ſi rare en ce genre, & dont la modeſtie ſurpaſſe encore le talent, cherchât un protecteur hors de ce Royaume, où le Jeu des Echecs compte parmi ceux qui le cultivent des perſonnes illuſtres, riches, & généreuſes? M. Stamma joüe d'une maniere très-ſupérieure, & s'eſt meſuré avec nos plus célébres Joüeurs d'Echecs. Il m'a aſſuré qu'en Angleterre il n'en avoit trouvé aucun de la force des nôtres, qu'il a eu de la peine à vaincre, & que ſon Païs eſt peuplé de Joüeurs auſſi habiles que lui.

Je vous rendrai compte inceſſamment des *Mémoires de feu M. le Maréchal de Berwick*, qu'on trouve chez Genneau, Libraire, Quai des Auguſtins, du côté du Pont S. Michel.

Le COQ & le LIMAÇON.

Fable nouvelle de M. Richer.

UN jeune Coq, superbe oiseau,
Et le mieux hupé du Village,
Prétendoit se percher au sommet d'un Ormeau
Pour chanter ses exploits, & montrer son plumage.
Mais quoique notre Coq ne fût pas des plus lourds,
Il fit de vains efforts, & retomba toujours.
Les poules s'en railloient, sa honte étoit extrême.
A la cime de l'arbre même,
Qu'il ne pouvoit atteindre, il voit un Limaçon.
Pour le fier animal quel surcroît de disgrace!
Indigné que dans cette place
Le Reptile, eût ainsi transporté sa maison,
Eh qui t'a mis si haut, lui dit il en furie?
Sçais tu fendre les airs? Non, mais je sçais ramper,
Répond le Limaçon. Avec cette industrie,
Est-il sommet si haut qu'on ne puisse attraper?

Je suis, &c.

Ce 15 Fevrier 1738.

A PARIS Chez Chaubert, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXII.

M. L'Abbé Banier de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres passe aujourd'hui, Monsieur, pour le plus profond & le plus judicieux Mythologue de l'Europe. Il a si heureusement voyagé dans le païs des Fables, qu'il en connoît les plus petits sentiers, & qu'il y a fait des découvertes aussi utiles que curieuses. Il en communiqua une partie en 1710. dans son *Explication Historique des Fables*, dont il donna une Edition plus ample cinq ans après. Obligé par sa qualité d'Académicien à des travaux Littéraires. il n'a songé qu'à étendre ses premiers vûës, soit dans ses Dissertations Académiques, soit dans les Explications qu'il a jointes à la traduction des Métamorpho-

La Mythologie & les Fables expliquées par l'Histoire.

ses d'Ovide. Enfin de ces différens matériaux liez avec beaucoup d'intelligence il a formé le grand Ouvrage, dont le premier Volume a paru depuis peu chés Briasson, sous ce titre : *La Mythologie & les Fables expliquées par l'Histoire* in-4°, Ouvrage écrit avec plus d'élegance & de méthode qu'on n'en trouve dans la plûpart des Livres d'érudition. Quelle idée avantageuse ne s'en forme-t'on pas, quand on considére que l'Auteur, homme d'esprit & de goût, a principalement tourné ses études de ce côté-là !

Ce n'est pas au tribunal du Philosophe austére qu'on peut apprécier le vrai mérite de ces connoissances. Une Théologie pleine d'erreurs absurdes & quelquefois puériles, des faits Historiques couverts du voile de la fiction, une Physique triviale, une foule de preceptes moraux enveloppés dans les nuages dela Fable & de l'Allégorie, enfin des hommes déifiez, loin d'être des objets dignes de sa curiosité, le blessent & l'irritent ; il regarde tous ces mensonges ridicules comme autant d'outrages faits à la vérité & à la raison. Cependant un bon esprit sent l'utilité & l'agrément d'une pareille étude. Sans avoir recours aux premiers siécles du

Christianisme, où elle étoit si nécessaire pour annéantir la Réligion Payenne, il voit d'abord qu'il ne sçauroit lire utilement les Ouvrages des Grecs & des Romains, & principalement ceux de leurs Poëtes, s'il n'est instruit de leur Mythologie & de leurs Fables; qu'une infinité de monumens, sans ces connoissances, seroient pour lui des énigmes; & que les Dieux & les Héros fabuleux, dont nos Théatres retentissent, lui seroient totalement inconnus. Aussi ceux qui ignorent cette partie des Belles-Lettres, passent-ils pour être dépourvûs d'éducation.

Notre Sçavant Mythologue prétend que sa Mythologie devient un objet plus important & en même-tems plus digne de notre curiosité, lorsqu'on vient à découvrir dans les Fables un rapport réel avec l'Histoire des premiers siécles, qu'on y voit une suite d'évenemens considérables, & sous la figure des Dieux, des hommes dont l'Histoire fait partie de celle des Peuples qui les adoroient. C'est ce fond d'Histoire caché sous l'enveloppe de la Fable, objet des recherches de l'Auteur, qui nous a enfin procuré une Mythologie plus étenduë & plus approfondie que toutes celles que nous

avions eûës jusqu'à present. Il avouë avec la candeur naturelle aux vrais Sçavans, qu'il a profité des lumieres des Bocharts, des Meziriacs, des Vossius, des Sçavans de son Académie, & sur tout de celles de M. Fourmont l'aîné, dont il louë avec justice l'érudition & la sagacité. Mais resolu de mettre son Ouvrage à la portée de tout le monde, il a évité autant qu'il a pû les discussions épineuses, source d'ennui & de degoût pour la plûpart des Lecteurs, & il a choisi ce qu'il y a de plus utile & de plus intéressant. « On » verra bien, dit-il, que souvent » mes égards pour eux m'ont été » plus chers que ma réputation ; car » il ne faut pas compter pour rien, » qu'un Auteur supprime des traits d'é- » rudition qu'il a sous sa main, & qui ne » lui coûteroient que la peine de trans- » crire. « Ce sacrifice est plus rare qu'on ne pense ; mais il ne faut pas l'attendre de certains petits Scholiastes, dont tout le mérite est d'être de vils Copistes, & qui ont cependant le front de se regarder comme des esprits supérieurs, & comme les solides appuis de la Littérature : ils n'ont garde de supprimer un vain étalage d'érudition empruntée, qui est l'aliment de leur pédantesque vanité.

Rien de plus judicieux que la méthode de M. l'Abbé B. Tantôt il traduit les propres paroles des Auteurs dont le témoignage lui est absolument nécessaire, tantôt il se contente d'en exposer le sens; citant toujours les plus anciens, préférablement à ceux qui sont venus après, mais sans négliger ces derniers qui ont vrai-semblablement puisé dans la Tradition des traits omis par leurs prédécesseurs. « Les Poëtes qui nous ont transmis tant » de fictions, dit-il, sont pourtant, » quoiqu'on en dise, les premiers dé» positaires des Traditions anciennes » de la Gréce, & ses premiers Histo» riens, puisqu'on ne commença que » fort tard à y écrire en Prose. « Aux Poëtes & aux Historiens il a quelquefois joint les Médailles, & les Inscriptions, parce que ce sont autant de monumens qui attestent l'ancienne Tradition. A l'égard des Modernes qui ont travaillé sur cette matiere, il se contente de rapporter leur sentiment en général, & celles de leurs preuves qui lui ont paru les plus concluantes; & s'ils ont imprimé des Dissertations particulieres, il en donne la substance, en renvoyant à ces sources ceux qui auroient envie de les consulter. Après

tant de précautions, pourroit-on reprocher à l'Auteur de s'être approprié les découvertes d'autrui ? « Le crime » de Plagiat m'a toujours paru, dit-il, » un crime odieux : & qui seroit plus » plagiaire que moi, si je n'avois indi- » qué avec soin les sources où j'ai pui- » sé, & où doit nécessairement puiser » tout Auteur qui donne un Ouvrage » semblable au mien ? Ouvrage qui à » la vérité fait moins d'honneur qu'un » systéme nouveau, mais qui en même- » tems est toujours plus utile au Pu- » blic. « L'Auteur ne croit pas avec raison qu'on puisse ramener les Fables à un systéme général, & il les regarde plûtôt comme l'ouvrage de l'esprit humain toujours amoureux du merveilleux, que comme la suite d'un projet concerté.

Il assure que de nouvelles études n'ont servi qu'à le confirmer dans sa premiere opinion, sçavoir, qu'à travers les ornemens des Fables il est aisé de voir une partie de l'Histoire ancienne, & que les premiers inventeurs n'ont pas eu pour objet l'Allégorie & la Morale. Il excepte cependant quelques fictions particulieres, qu'on ne peut ajuster à cette idée : mais en général elles ont quelque rapport à l'Hif-

toire, ou tiennent à des évenemens attestés par les témoignages les plus authentiques : maniere d'expliquer les Fables qui a été inconnuë aux anciens Mythologues, dont toute l'étude aboutissoit à tirer d'une Fable quelque moralité ou quelque allégorie. Mais les Sçavans d'aujourd'hui, persuadés que l'Histoire des tems qui ont suivi le Déluge est cachée sous les ingénieuses enveloppes des Fables, se sont appliquez à lever le voile mystérieux. « Il est des » tems favorables à certaines opinions, » dit M. B. & celle de la vérité des Fa- » bles a tellement pris le dessus, qu'il » faut desormais renoncer de bonne » grace à y trouver aucun sens raison- » nable, ou les rapporter à l'Histoire. »

La célébre division de Varron, qui partageoit les tems, en tems inconnus, en tems fabuleux, & en tems historiques, a paru à M. l'Abbé B. une objection assez forte contre son systeme, pour mériter une réfutation étenduë. Comment, dit-il, ramener à l'Histoire ce que les Grecs disent de leurs Dieux, puisque ces Dieux vivoient dans les tems qu'ils appelloient eux-mêmes inconnus? Quelle Histoire peut-on tirer d'un tems inconnu, & qui ne le seroit plus, si on en avoit quelque connoif-

ſance. Sans expoſer ici les raiſonnemens & les faits expoſés par l'Auteur, il me ſuffit de remarquer avec lui, que cette diviſion vient des Grecs qui ignoroient les Antiquitez, & que ces mêmes tems, qu'ils appellent ou inconnus ou fabuleux, ſont des tems fort connus, lorſqu'on les concilie avec l'Hiſtoire Sainte, & même avec celle d'Egypte, & de pluſieurs autres peuples de l'Aſie. Mais il faut ſuppoſer la même ignorance dans Varron, qui a adopté cette diviſion, ſans quoi il me ſemble que toutes les reponſes du ſçavant Auteur perdent une partie de leur force. C'eſt à lui à rendre cette ſuppoſition vrai-ſemblable.

M. l'Abbé B. a cru qu'une parfaite Mythologie devoit renfermer non-ſeulement les détails concernant les Dieux & les Héros, avec les explications des Fables, mais encore le ſyſtéme de l'Idolatrie, ſon origine, ſes progrès, & tout ce qui regarde le culte & les cérémonies du Paganiſme. C'eſt pourquoi, après avoir indiqué les connoiſſances néceſſaires à un Mythologue, il tache de prouver la vérité des Fables. C'eſt la matiere du premier Livre, qui eſt comme la clef de tout l'Ouvrage. Le ſecond renferme les Théogonies &

les Cosmogonies des Peuples connus, c'est-à-dire, la maniere dont ils supposoient que leurs Dieux avoient été engendrés & que le monde avoit été formé. Il traite dans le troisiéme & dans le quatriéme, de l'origine & du progrès de l'idolatrie, & de tout ce qui a rapport au culte des Dieux. Il expose dans le cinquiéme les sentimens des Philosophes, des Historiens & des Poëtes, sur la nature des Dieux & des Génies que le Paganisme avoit introduits; & après avoir divisé ces Dieux & ces Génies en différentes classes, il finit ce Traité de l'Idolatrie par des refléxions generales, également propres à en faire voir l'absurdité, & l'excès où elle fut portée. Enfin dans le sixiéme & le septiéme Livres, il donne une Histoire détaillée des Dieux adorés dans les païs de l'Orient, des Dieux des Caldéens, des Syriens & des Phéniciens. Telle est la matiere du premier Volume.

Le second, qui est tout prêt & qui paroîtra dans quelque tems, contiendra l'Histoire des Dieux de l'Europe; c'est-à-dire, de ceux des Grecs, des Romains, des Gaulois, des Germains, des Espagnols &c; matieré immense qu'il a divisée en plusieurs Livres.

Enfin dans le troisiéme l'Auteur parlera des Héros & des Demi-Dieux ; & pour en donner une connoissance plus particuliere, il entrera dans le fond de l'Histoire ancienne de la Gréce, de celle des Peuples qui l'habitoient, & de tous les évenemens qui la rendirent célébre ; & il terminera ce Volume par l'explication des Fables, qui n'ont aucune liaison avec les faits rapportés dans les trois Volumes.

On trouvera à la tête de chaque Volume une Table des Chapitres, qui fera connoître en détail tous les sujets qu'il traite, & à la fin du troisiéme une Table générale, qu'il a taché de rendre la plus utile qu'il a été possible. Mais pour ne pas augmenter le prix de l'Ouvrage, il n'a pas cru devoir y mettre les figures des Dieux ; il s'est contenté d'indiquer les Livres où elles se trouvent, Livres aujourd'hui assez connus.

De toutes les matieres traitées dans ce Volume, je ne me propose que d'exposer en peu de mots celles qui sont l'objet du premier Livre. M. l'Abbé B. convient que la connoissance de la Mythologie n'est pas sans doute aussi nécessaire aujourd'hui qu'elle le fut aux premiers défenseurs du Christianisme,

pour découvrir l'abſurdité de la Réligion Payenne : ſon utilité ſe borne à l'intelligence des Poëtes, de quelques Hiſtoriens, & des peintures. Pour bien ſçavoir la Fable, il faut avoir lû avec ſoin les anciens Poëtes, & les Ecrivains qui ont fait des Récueils de Fables en Vers & en Proſe. Mais le point capital eſt d'en percer l'écorce, & d'en pénétrer le ſens. Il y en a d'Hiſtoriques, de Phyſiques, d'Allégoriques, de Morales, & d'autres qui ne ſont que de ſimples Apologues. C'eſt à ce diſcernement qu'un Mythologue doit principalement s'appliquer. Mais il ne ſera point inſtruit des Myſtéres de la Réligion Payenne, dont les Fables faiſoient le fond principal, s'il ne joint à cette Lecture celle des Ecrits des Philoſophes qui ont vécu au commencement du Chriſtianiſme, des Peres & des Apologiſtes de la Religion Chrétienne. Il eſt encore néceſſaire de lire une infinité d'excellens Traités, concernant les Cérémonies Religieuſes & les autres branches du Paganiſme. On en trouve ici la Liſte, avec la Critique des Auteurs Anciens & Modernes qui ont travaillé ſur les Fables.

On a imaginé différens ſyſtémes pour les expliquer. Les Philoſophes Plato-

niciens, preſſez par les objections des Apologiſtes de la Réligion Chrétienne, prétendirent que les Fables n'étoient que des allégories qui cachoient de grands Myſtéres, & ſur-tout celui des productions différentes des cauſes ſecondes, animées par le même eſprit qui les avoit développées & tirées du cahos où elles étoient confonduës, & que ce grand nombre de Dieux, dont on leur reprochoit le culte n'étoient que des Génies ſubordonnés au premier Moteur, qui leur avoit confié le ſoin de gouverner le monde. L'Auteur ne s'eſt pas propoſé de combattre ces imaginations, qui ont encore des charmes pour quelques Ecrivains Modernes.

Le ſçavant Pere Kirker a prétendu trouver le dénoüement des Fables dans l'explication des Hiéroglyfes, ou de la Langue Sacrée des Egyptiens : mais ce langage myſtérieux nous étant ſi peu connu, comment pourroit-il donner des lumieres certaines ? D'ailleurs toutes les Fables ne ſont pas originaires d'Egypte. Cependant comme ce païs fut peuplé preſque après la diſperſion des fils de Noé, époque de l'Idolatrie, il eſt évident que la connoiſſance de la Réligion & des Cérémonies des anciens

peuples eſt extrémement utile pour l'explication des Fables. Le célébre Bochart a cru la trouver dans les équivoques de l'ancienne Langue des Phéniciens. M. l'Abbé B. lui oppoſe les mêmes raiſons qu'il a oppoſées au P. Kirker ; mais il reconnoît en même tems que la connoiſſance des Langues peut fournir des explications heureuſes. Il s'éleve enſuite contre le ſyſtéme de ceux qui rapportent toutes les Fables à l'Ecriture Sainte mal entenduë, & il le regarde comme faux, lorſqu'il eſt pris dans ſa généralité. « Il y a dans les Fables, dit » l'Auteur, une infinité de choſes qui » n'ont aucun rapport avec les faits » qu'on trouve dans les Livres Saints ; » leſquels d'ailleurs étoient conſervés » par un Peuple jaloux de ſa Réligion, » nullement communicatif, fort mé» priſé, & peu connu avant les conquê» tes d'Alexandre. « Ces raiſonnemens ſont développés ici avec beaucoup de force. Cependant il aſſure qu'on découvre dans les anciennes fictions quelques reſtes des Traditions des Hébreux. M. l'Abbé B. blame avec raiſon M. Huet, Madame Dacier, & l'Auteur de l'Homére Hébraiſant, qui confondent tous les Héros de la Fable avec ceux de l'Ecriture Sainte. Imagination auſſi fri-

vole que celle des Ecrivains qui ont trouvé dans les Ouvrages de Platon, & dans d'autres monumens des Egyptiens, & des anciens Germains des vestiges de la Trinité. « C'est vouloir se distinguer, dit l'Auteur, par » de sçavantes singularités, aux dépens de cette même vérité qu'on se » fait honneur de chercher. Dieu auroit-il révelé à ces Peuples cet ineffable Mystere, d'une maniere plus » claire qu'il ne l'avoit revelé aux Hébreux? « M. l'Abbé Banier ne s'est pas mis en peine de refuter les Auteurs qui trouvent la Chymie ou la Physique dans les Fables.

Le systéme de ceux qui les rapportent à l'Histoire ancienne, mais défigurée par les Poëtes qui ont été les premiers Historiens, auroit aussi ses inconveniens, si on vouloit généralement rapporter tout à l'Histoire, puisqu'il y a certainement des Fables qui ne sont que de pures allégories ou à quelque vertu, ou à quelque vice, ou enfin aux productions de la nature, & d'autres où le fond Historique est caché sous l'allégorie. Ce systéme ainsi modifié est aujourd'hui le plus goûté, & c'est celui que M. l'Abbé B. a suivi. Pour expliquer heureusement les Fables, il faut

les prendre dans les Poëtes les plus anciens, où elles sont moins chargées d'ornemens ; mais sans entreprendre d'en justifier toutes les circonstances : & il faut se dire qu'elles sont un tout mal assorti, qui ne fut jamais un Ouvrage médité, ni inventé dans un même pays, ni dans un même - tems, ni par les mêmes personnes. Les Egyptiens, les Pheniciens, les Grecs, les Latins, les Gaulois &c, en ont inventé. M. l'Abbé B. donne des régles pour discerner les différentes origines des Fables, & pour les expliquer : mais il n'est pas possible d'entrer dans ces détails.

L'Auteur prouve fort bien qu'il y a des fables, qui sous le voile de l'Allégorie cachent les verités de l'ancienne Histoire. Mais il employe quelquefois des raisonnemens qui ne me paroissent pas tout-à-fait justes. « Croira-t'on de » bonne foi, dit-il, qu'Alexandre eût » tant fait de cas d'Homére, s'il ne » l'avoit regardé que comme un con- » teur de Fables ? Et auroit-il envié le » sort d'Achille d'avoir eu un tel Pa- » négyriste ? Y auroit-il eu du sens à sou- » haiter un Historien, qui, au lieu de » raconter les véritables actions de ce » Prince, n'en auroit écrit que de fa-

» buleuſes ? Il ſçavoit bien, que parmi
» ces fictions, que le Poëte employoit
» pour enluminer le fond de ſes Hiſtoi-
» res, il conſervoit parfaitement le ca-
» ractere de ſon Héros « Mais Alexandre en enviant le ſort d'Achille célébré par Homere, ſouhaitoit-il d'avoir un Hiſtorien ? Où feroit la juſteſſe du parallele ? Il me ſemble que ſa vanité ne conſidéroit dans ce moment que les loüanges du Poëte.

M. l'Abbé Banier convient qu'on a mêlé dans les Fables des Allégories qui ont rapport à la Philoſophie, & à la Religion des Anciens ; qu'il y a des allégories évidentes à la Phyſique ; que lorſqu'on les a miſes ſur le pied des choſes naturelles, il faut, pour en bien juger, avoir recours aux monumens antiques ; & que lorſque tout cela manque, il faut ſe jetter dans les étymologies, & chercher dans les anciennes Langues le dénoüement de la plûpart de ces anciennes fictions. Mais dans un autre endroit, il ne fait pas tant de cas des étymologies. L'inconvénient qu'il avoüe naître de ſon ſyſtême, eſt fort remarquable. » Il eſt
» vrai qu'on diminue beaucoup de la
» beauté de ces fictions en les expli-
» quant : dès qu'elles viennent à être

» dépoüillées des ornemens qui les ac-» compagnent, elles ne sont plus si » éblouïssantes. Les Fables font le mê-» me effet qu'une perspective dans une » décoration, il ne faut pas les voir de » trop près. « Tous ces aveus décrédi-tent un peu le systême. Que résulte-t'il de ces explications historiques? Les richesses de l'Histoire n'en sont point augmentées; & à proprement parler, je n'y découvre que l'esprit du Poëte à embellir des faits extrêmement sim-ples; encore cette découverte m'ôte tout le plaisir de la fiction, qu'on dé-grade, & que j'aimois à regarder com-me noble & élevée. Enfin l'allégorie & la morale sont certaines, tandis que les faits Historiques cachés, selon les Sçavans, sous le voile de la Fable, sont quelquefois la matiere des conjec-tures les plus discordantes & les plus bisarres.

Parmi les differentes sources des Fa-bles, le sçavant Auteur compte la va-nité, à qui la vérité n'a point paru assez belle sans ces ornemens étrangers, la fausse éloquence des Orateurs, la flat-terie des Historiens, les Relations des Voyageurs, les Poëtes, les Peintres, les Sculpteurs, le Théatre, la pluralité des noms pour une même personne,

l'ignorance de la Philosophie, l'invention des Arts, motif de déifier ceux qui en avoient la gloire, l'envie d'avoir des Dieux pour ancêtres, l'Ecriture sainte mal entendue, l'ignorance de l'Histoire ancienne, des Langues & de la Géographie, & les prétendus commerces des Dieux. Il termine cet article par quelques détails curieux sur les Métamorphoses d'Ovide, dont il résulte que toutes celles qui s'y trouvent, ne sont fondées que sur des manieres de s'exprimer figurées & métaphoriques, qu'elles renferment de véritables faits embellis, & que de quinze Livres il y en a près de treize qui ne sont composés que de Fables Grecques, à l'exception de quelques-unes. Le quatorziéme & le quinziéme Livres sont presque tous remplis de Fables Latines.

Sans vouloir combattre ici expressément quelques idées de M. B. qui lui sont communes avec d'autres Sçavans, je remarquerai qu'il est assez singulier que l'ignorance de l'Histoire ancienne, des Langues, & de la Géographie, ait produit des fictions & des allégories si justes. Quelle perte pour la Poësie, s'il n'y avoit pas eu des ignorans aussi spirituels, qui eussent sçu mettre à la pla-

ce de la vérité des mensonges si agréables! Parlons plus nettement; ne pourroit-on pas inférer de la justesse des allégories, que leurs Auteurs avoient alors réellement devant les yeux les faits historiques, les lieux & les noms de certains Pays & de certaines personnes, sans quoi ils n'auroient pas réussi à les orner convenablement, & à faire l'allusion qu'ils se proposoient? Il n'est pas possible de penser que le hasard ait eu part à tout cela. Quand un Poëte travaille à une allégorie, il se frappe de faits vrais, & les couvre seulement d'un voile ingénieux. Cette objection, en diminuant le nombre des sources de la Fable, est en même-tems favorable au systéme qui les rapporte à l'Histoire. Cependant je suis persuadé que l'art du Poëte est ce qu'il y a de plus important, & qu'il a été son objet principal; puisque les faits Historiques qu'il a sçû embellir, intéressent foiblement, dès qu'on les dépouille de leurs ornemens.

Le Livre célebre, intitulé, *Essai politique sur le Commerce*, dont l'Auteur, que nous avons perdu depuis peu *, est regreté de tous ceux qui le connoissoient, a fait naître un Ouvrage nou- Reflexions Politiques, sur les Finances, &c.

* M. Melon.

veau, intitulé, *Refléxions politiques sur les Finances & le Commerce, où l'on examine quels ont été sur les Revenus, les Denrées, le Change étranger, & conséquemment sur notre Commerce, les influences des augmentations & des diminutions des valeurs numeraires des Monnoies.* A la Haye 1738. 2. vol *in*-12. & se trouve à Paris chés Rollin fils, Quai des Augustins. L'objet principal de cet Ouvrage est de combattre le sentiment de M. Melon par raport à la variation des Monnoies. Mais l'Auteur ne se borne pas à cette matiere; entraîné par son sujet, il traite en detail bien d'autres points importans, qui regardent les Finances, le Commerce, & la Navigation. On trouve ici des Observations sur l'ancienne Finance, sur le systéme de M. Law, sur les avantages réels qu'il auroit pû procurer, s'il eût été exactement suivi, & sur le mal qu'il a produit par notre faute, & qui eût pu être guéri par des moyens simples & sûrs. En général la liberté de ces refléxions m'a paru assaisonnée du sel de la prudence, & je crois, comme lui, que l'on ne lui sçaura point mauvais gré d'avoir exposé des vérités, dont la connoissance peut être si avantageuse à l'E-

tat. Mon Livre, dit-il, « pourra servir » à préserver la postérité des malheurs, » où le défaut de refléxions l'a fait » tomber. «

Le grand nombre de calculs que cet Ouvrage renferme doit effrayer quelques Lecteurs. Mais on peut, sans faire beaucoup de grace à l'Auteur, en supposer la fidelité & l'exactitude : alors il n'y aura qu'à s'arrêter aux conséquences, qui sont à la portée de tout le monde. Voila tout ce que je puis vous dire pour le présent d'un Livre dont je n'ai encore lû que la Preface avec quelques Chapitres principaux. Il me paroît à l'usage des hommes d'Etat, des Politiques, des Financiers, des Négocians, des Banquiers, & de tous ceux en général qui se piquent d'être Citoïens. L'inspection de la Table des Articles fait connoître que les idées de l'Auteur sur les Finances sont heureusement conformes à l'esprit de notre Gouvernement actuel. Je pourrai dans la suite vous entretenir plus au long de ce Livre important.

Une personne, qui s'occupe de projets utiles à l'éducation des jeunes gens, a observé que pour étudier la Géo- Table Géographique & Historique de France.

graphie, ils sont obligés, après avoir vû la Carte, de lire dans un Livre la Description Historique de chaque Pays & de chaque Ville; ce qui leur fait oublier la situation Topographique. Pour remédier à cet inconvenient, il a inventé des Tables Historiques, qui sont de la même grandeur que les Cartes Geographiques, à côté desquelles on pourra les placer. Par ce moyen, à mesure qu'un jeune homme aura vû la situation d'un Pays ou d'une Ville, il sera à portée d'en sçavoir des particularités, qui la fixeront dans son esprit d'une maniere sure & agréable. L'Auteur s'est proposé de donner les quatre parties du Monde, en quatre Cartes, & une pour la France, avec les Pays limitrophes. Deux raisons l'ont déterminé à donner cette Carte particuliere, 1°. Parce que l'Europe contenant une infinité d'Etats différens n'auroit pû être décrite d'une maniere curieuse, si l'on y avoit compris la France, 2°. Parce que les jeunes gens sont obligés de mieux connoître leur Pays, que les Etats étrangers. Il a commencé par faire imprimer la Carte de la France, comme étant la plus inté-

ressante. On la trouve chez Bullot, rue de la Parcheminerie. On y voit dans un court espace les détails les plus utiles & les plus curieux.

On a imprimé depuis peu trois Lettres de M. de la Mettrie, Docteur en Médecine, sur *L'Art de conserver la santé, & de prolonger la vie*. Rien de plus intéressant que le sujet de ces Lettres. Les moyens de se maintenir dans l'état sain, sont, dit-il, pour la plûpart au pouvoir de tous les hommes; ils ne consistent presque qu'à sçavoir prendre & s'abstenir : au contraire, pour se guérir quand on est malade, il faut avoir recours à d'autres hommes, *dont la science promet d'autant moins qu'elle est plus lumineuse, & s'épuise souvent à connoître que la plûpart des maux sont incurables*. L'Auteur convient qu'on vit misérablement, en suivant les préceptes de la Médecine; que c'est, pour ainsi dire, mourir de peur de mourir. Aussi la plûpart de ses regles ne s'adressent point aux gens sains & robustes, qui n'ont point de meilleures loix à suivre que celles de leur tempérament; mais seulement aux personnes valétudinaires & lan-

Lettres sur l'Art de conserver la santé.

guïssantes, à qui la Nature n'a donné que des ressorts si fins & si délicats, que leur foible machine se dérange & s'altere au moindre changement de vie, & aux plus petites impressions des corps extérieurs. Les deux premieres Lettres roulent sur l'usage de l'Air, & la troisiéme sur le Traité d'Hippocrate, *de l'Air*, *des Eaux*, *&* *des Lieux*. Vous voyez que M. de la Mettrie réduit ici tout son Art à un usage prudent de l'Air & de l'Eau. Comme cet Ouvrage est fort court, il est inutile d'en donner d'extrait. Ceux qui seront curieux de le lire, le trouveront chez Prault, Quai de Gesvres.

Je suis, &c.

Ce 22 *Fevrier* 1737.

Faute à corriger dans la Lettre 171.

Pag. 118. l. 23. Auteurs *lisez* Acteurs.

A PARIS, Chez CHAUBERT, avec Privilége & Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXIII.

POUR vous tenir ma promesse, Monsieur, je vais vous donner une idée des piéces qui composent le Théatre du Marquis Gorini. Son *Hecube* est précedée d'une courte Préface sous le titre *d'Examen*, &c. où néanmoins il ne dit que deux mots de sa Tragédie. Dans cette Préface, il me paroît s'être departi de la modestie & de l'impartialité, que j'ai loüées dans sa Préface générale. Il y exhorte les beaux esprits ses compatriotes à travailler avec ardeur pour la perfection de la Tragédie, *afin que sa Nation maîtresse & supérieure en tout à l'égard des Etrangers, le soit aussi en cette partie.* Il y exalte à la vérité *l'Art merveilleux* avec lequel les Tragiques François

Piéces de Théatre du Marquis Gorini. Tome I.

conduisent leurs piéces ; mais il leur refuse le talent d'exciter la pitié, talent, selon lui, *presqu'inconnu* chez eux. Enfin il proscrit les sentimens & les actions romanesques, qui faciles à imaginer, ne satisfont que l'esprit & non le cœur, & qu'on ne peut émouvoir si l'on n'imite la nature, & si l'Art n'est couvert par l'Art même. Il ne veut point que des Romains & des Grecs s'abaissent aux pieds de leurs Maîtresses, & sacrifient des Empires à l'Amour, *comme on le voit*, dit-il, *continuellement dans Corneille & dans Racine.* Je vous laisse faire là-dessus vos reflexions pour passer à l'Analyse de *l'Hécube.*

Hécube. Cette Tragédie a un chœur, que, pour contenter tout le monde, l'Auteur permet de regarder comme une confidente, nommée *Olimpia.* Polixene & Pirrhus son Amant sont dans la même situation où se trouvent l'Iphigénie & l'Achille de Racine, si ce n'est que Pirrhus a massacré le pere & détruit le reste de la famille de Polixene. Pour apaiser les vents en fureur, les Dieux exigent le sang d'une Princesse Troyenne, & les Grecs choisissent Polixene ; préférence dont Hecube se

plaint avec raiſon. Uliſſe, comme dans la Tragédie de Racine, pourſuit la mort de Polixene, avec Polimneſtor Roi de Thrace, qui a fait aſſaſſiner Polidore, pour s'emparer des tréſors qui avoient été confiés à ſa garde avec ce jeune Prince. Cependant Polidore, échappé des mains des meurtriers, s'enfuit, & arrive devant la tente d'Hécube, où eſt élevé le tombeau d'Hector, & où la ſcene ſe paſſe. Il eſt aſſez étonnant que ce Prince vienne ſe refugier dans le Camp des Grecs ſes plus mortels ennemis ; mais ce n'eſt pas la ſeule faute que l'Auteur ait faite à ſon occaſion, comme je le dirai bien-tôt. En jettant les yeux ſur le tombeau d'Hector, Polidore apperçoit les armes que les aſſaſſins lui avoient enlevées pendant qu'il ſe repoſoit au pied d'un arbre, & qu'Hécube a ſuſpenduës au tombeau après les avoir reçûës de Polimneſtor, qui ne les lui a renduës que pour l'effet que l'on va voir. Il faut remarquer en paſſant que Polidore ne s'étoit deffendu contre ſes meurtriers qu'avec un ſeul poignard qui lui reſtoit. On doit remarquer auſſi que les armes avoient autrefois appartenu à Dardanus, & que cependant on y avoit gravé Priam & Hécube, préſentant Polidore à Po-

limnestor. Ce Prince reprend ses armes; & lorsqu'il s'en est revêtu, Hécube paroît. Elle veut les lui faire rendre, mais il les refuse, en disant qu'elles sont à lui. Là-dessus sans trop de raison elle le prend pour l'assassin de son fils. Comme Polidore s'en justifie assez mal, Hécube pour prouver que les armes n'appartiennent qu'à elle, lui fait examiner tout ce qu'on y a gravé, & surtout son portrait & celui de Priam. Alors il se découvre, il se nomme son fils, & l'appelle sa mere : les transports d'Hécube éclattent. Cependant comme elle la cru mort & qu'elle craint, dit-elle, quelque stratagême de la part d'Ulisse, elle lui fait raconter toute son Histoire, afin qu'il ne lui reste plus aucun doute. Il lui obeit; & & quoiqu'il ne lui dise rien que n'eût pû dire tout homme aposté par Ulisse de concert avec Polimnestor, Hécube se rend sans le moindre scrupule. Alors Polidore & Pirrhus se liguent ensemble, pour deffendre les jours de Polixene & punir Polimnestor. Cependant Ulisse, qui d'un côté trompe & amuse Pirrhus, & qui de l'autre a tout fait préparer pour le sacrifice, envoye enlever Polixene de sa tente, sans que les pleurs & les cris de ses femmes, de qui elle

prend congé tour à tour, en disant un mot à l'une, un mot à l'autre (comme un Messager le rapporte,) soient entendus d'Hécube, qui est on ne sçait où. Enfin Hécube arrive sur la scene, où sa fille, qui est venuë se jetter entre les bras de Polimnestor, s'échape à peu près comme l'*Iphigenie* de Racine, pendant que des Gardes empêchent Hécube de la suivre. Cette action arrive vers le milieu du quatrieme Acte. Pirrhus paroit : il aprend le danger où est Polixene, & sort pour aller à son secours, aussi étourdiment qu'il est entré. Dès-lors commence entre les troupes de Pirrhus & tous les Grecs un combat, qui occupe encore tout le cinquiéme Acte, pendant qu'Hécube & le Chœur exhalent leur douleur élégiaque. Un nouveau Messager, chargé deux fois de suite de lui apprendre ce qui se passe, ne vient d'abord la rassurer un peu, qu'après lui avoir dépeint le commencement de la Bataille, & le danger où étoit sa fille, par un recit qui est encore précédé de la peinture des Spectateurs. *Ceux-ci montés sur des tentes, ceux-la grimpés sur des rochers & sur des ruines, & tous les autres s'élevant sur la pointe du pied, & appuyant les mains sur les épaules de leurs voisins.* Il lui dit ensuite qu'on

ne sçait ce qu'est devenu Polidore. Là-dessus les lamentations d'Hécube & du Chœur recommencent. Mais Polidore paroît, & après leur avoir déclaré qu'il vient de tuer Polimnestor, il retourne au combat, & puis le Messager revient. Enfin Pirrhus arrive & ensuite Polidore, qui acheve le recit de la Bataille, & la piéce finit par le don que Pirrhus lui fait des états de Polimnestor, & par l'assurance qu'il donne à Hécube d'épouser sa fille.

Il y a des beautés dans cette piéce. Les Rôles de Pirrhus & de Polixene, imités de ceux d'Achille & d'Iphigenie de Racine, sont nobles & intéressans. Celui d'Hécube est très-touchant, & peut-être l'est-il trop; car elle pleure toujours, & qui pis est, elle est presque toujours dans la même situation. Mais Ulisse est un lache trompeur, Polimnestor un vil scelérat, & Polidore un jeune étourdi. D'ailleurs la Tragédie péche en quelques endroits contre la vraisemblance, comme lorsque Polidore, outre ce que j'en ai déja dit, paroît deux fois aux yeux de Polimnestor, sans en être reconnu. De plus, quelqu'aversion que M. G. témoigne pour les sentimens romanesques, il n'a pas été assez en garde contre un goût que nous

devons peut-être à sa Nation. Polixene dit à Pirrhus, « qu'accoutumée à ses » cruautés, elle préfere à sa *flamme amou-* » *reuse* les *flammes* dont il a embrasé le » Royaume de Priam. Pirrhus lui répond « qu'elle doit vivre, & qu'il ne def- » fend ses jours que pour la mettre en » état de le punir & de se venger. » Et sur ce qu'elle lui répond fort bien, qu'elle n'a ni armes, ni soldats, il lui replique, qu'il lui procurera lui-même quelque Empire où elle pourra faire renaître Troye & rassembler le reste des Troyens & de leur amis, pour aller ensuite ravager la Grece. Il finit, en se persuadant, que comme il est digne de sa haine, parce qu'il est vainqueur, il méritera sa grace, lorsqu'il sera vaincu. Ne sont-ce pas là des sentimens romanesques ? Si Hécube ne parle pas sur le même ton, en revanche ses expressions ne sont quelquefois ni nobles, ni naturelles, comme lors qu'en se rappellant ses enfans égorgés, elle se nomme *mere de corps morts*; qu'elle dit aux Grecs, en les apostrophant au sujet de Polixene, *buvés son sang & mangés sa chair*, & que si sa fille expire sous l'épée d'un Tyran, elle mourra elle-même *sous l'épée de la douleur*. Les Dames qui composent le Chœur tombent

aussi dans ces défauts, dont je ne citerai qu'un exemple ridicule. Elles disent que les Grecs, après avoir enlevé leurs filles, *en faisoient tout ce qu'ils vouloient.*

La mort d'Agrippine.

L'Hécube est suivie du *Gascon.* Mais comme ce n'est qu'une farce, je passe à la Tragédie de la *Mort d'Agrippine.* Les caracteres de cette Impératrice, de Séneque & de Calvisius sont formés sur ceux d'Agrippine, de Burrhus & de Narcisse dans le *Britannicus* de Racine, à qui M. G. a même dérobé plusieurs Scenes. Il s'en faut bien cependant que le Rôle d'Agrippine soit aussi bien soutenu dans la piéce Italienne que dans la Françoise. On peut dire la même chose de Neron, qui, quoique parvenu au comble de la scéleratesse, lorsqu'il fit mourir sa mere, est pourtant dépeint ici, comme dans Racine, sensible à la vertu, & agité des remords que fait naître la seule image du crime. Puis il se dément tout-à-fait par l'empoisonnement & la mort d'Agrippine. Ce n'est pas tout : Alicola, fille du Roi des Parthes, qui, déguisée en homme, avoit été vaincuë en Armenie par Corbulon, paroît sous le même habit dans Rome, où avec le nom d'Ir-

can & le titre d'Ambaſſadeur de ſon pere, elle ne vient que pour voir ce Romain, qui l'aime, & dont elle eſt amoureuſe à la fureur ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne faſſe tous ſes efforts pour porter Corbulon à accepter l'Empire, qu'Agrippine apuyée de Pallas ſon confident lui offre avec ſa main. A cet égard les caracteres & la ſituation de Corbulon & d'Alicola ſont les mêmes, que ceux de Bajazet & d'Atalide, ſi ce n'eſt que le Héros Romain a pour refuſer les offres d'Agrippine d'autres motifs, que le Héros Turc pour réjetter celles de Roxane ; ſçavoir, la fidélité qu'il a jurée à Neron, les bienfaits dont cet Empereur l'a comblé, & ſa propre gloire qu'il ne veut pas flétrir par une trahiſon auſſi infame. Du reſte l'Epiſode d'Alicola, quoi qu'aſſez bien lié à la Piéce, eſt étranger à l'action principale. C'eſt la conſpiration d'Agrippine, qui amene & fonde ſa mort. En vain elle en veut rejetter l'entrepriſe ſur Corbulon, lorſque Neron ſurvient tout-à-coup, & le ſurprend un poignard à la main, prêt à ſe tuer pour ſe dérober à la vengeance d'Agrippine : cette Impératrice furieuſe & jalouſe accuſe Corbulon d'avoir voulu la poignarder, pour ſe

frayer un chemin au Trône, à peu près comme Phédre accuse Hippolyte d'avoir employé la force pour la corrompre. En vain Corbulon & Alicola sont arrêtés: ils se justifient pleinement par les secours de Senéque; de façon que Neron, après avoir feint de se reconcilier avec sa mere, comme dans Britannicus, la fait empoisonner sur le Théatre, de la même façon qu'il fait empoisonner son frere dans Racine. Corbulon, sur lequel Calvisius a jetté des soupçons dans l'esprit de l'Empereur, n'échappe au même sort, que parce que Calvisius a heureusement choisi un poison très-violent, qui fait son effet sur Agrippine avant que Corbulon ait achevé le serment de fidélité qu'il fait à Neron. Agrippine expirante sort du Théatre, pour ne pas mourir aux yeux de son fils, & Calvisius, envoyé pour l'égorger, est à son tour massacré par une troupe de soldats revoltés en faveur de Corbulon, que Neron a fait de nouveau emprisonner; de façon que l'Empereur épouvanté va le délivrer lui-même, & ne dissipe l'orage que par les soins & sous les auspices de Corbulon, toujours accompagné de sa fidéle Alicola.

Avec toutes les imitations dont M-

G. a enrichi ſa piéce, il n'eſt pas étonnant qu'elle ait de grandes beautés, outre celles qu'il y a jointes de ſon propre fond, comme, entr'autres, l'audience qu'Agrippine donne à Alicola dans l'abſence de Neron, & qui eſt pleine de traits dignes de Corneille. La Poëſie d'ailleurs eſt élevée, majeſtueuſe, pathétique, & bien ſoutenuë. Enfin cette Tragédie, qui avec cela eſt fort bien conduite, me paroît ſuperieure à l'*Hécube*. Quoique l'Auteur ſoit d'un autre ſentiment dans ſa Préface, où il prévient le juſte reproche qu'on peut lui faire ſur le *Romaneſque* qui regne dans l'Hiſtoire d'Alicola, il accorde à la vérité à ceux qui n'en goûteront pas le recit, la liberté de le ſupprimer; mais ce retranchement n'entraîneroit pas tous les ſentimens Romaneſques de cette avanturiere, qui dit à Corbulon; qu'*il eſt l'Aſtre qu'elle ſuit*, & que le plaiſir de le voir, après une ſi longue abſence, eſt pour elle *une vie, une victoire & un Royaume*. Je n'aime pas non plus qu'Oronte, confident d'Alicola, diſe à Corbulon, dans le trop long recit qu'il lui fait des douleurs & des diſcours de cette Princeſſe, que dans l'état où elle ſe trouve *elle feroit pleurer des pierres*. C'eſt dans la ſeconde

Scene du troisiéme Acte, lorsqu'Oronte apporte un poignard à Corbulon de la part d'Alicola, qui en a gardé un pareil, afin que s'ils ne peuvent vivre tous les deux, ils puissent du moins mourir ensemble.

Brutus. Le *Brutus* est beaucoup inférieur à la *Mort d'Agrippine*. Tous les caracteres de cette Tragédie sont défectueux & mal soutenus. Tiberius est un scelerat, qui pour une préférence accordée à son frere, se fait chef d'une conjuration en faveur des Tarquins, & sacrifie à la vengeance l'honneur, la gloire, le devoir, & la nature. Le seul caractere passable est celui de Titus, qui encore se défend foiblement & d'une maniere peu héroïque, & qui sans aucune raison consent de mourir, quoiqu'innocent de la trahison qu'on lui impute. M. G. qui paroît rendre justice à Racine, puisqu'il le copie assez souvent, auroit dû apprendre de lui dans sa *Phedre*, de quelles couleurs & de quels traits se peint la vertu injustement opprimée. Mais celui qu'il devoit surtout s'attacher à bien dessiner c'étoit Brutus, & c'est peut-être en quoi il a le plus mal réüssi. Ce Romain sévére, mais équitable, soupçonne ses fils sur

un fondement assez frivole. Un des Conjurés assassiné dit en mourant à Vindicius, Confident de Brutus : » Va » trouver Brutus, & apprends lui que » la Patrie & lui-même sont trahis par » ce qu'il aime le plus. » La dessus, Brutus, qui dans l'espace de 18 vers se fait redire deux fois les mêmes paroles, qu'il fait encore répéter ailleurs en présence de ses fils, s'imagine d'abord que l'un d'eux trempe dans la conjuration ; mais il ne peut démêler le coupable, & ses soupçons tombent tour à tour sur Tiberius & sur Titus. Dans cette incertitude, il se détermine à les faire mourir tous les deux. Sur ces entrefaites Claudia, fille de Porsenna, nouvelle Avanturiere déguisée en homme, & qui, comme Alicola dans la Tragédie précédente, a quitté la Cour de son pere pour venir trouver Titus, qu'elle a vû autrefois à sa Cour dans un *Tournois*, & dont elle est passionément amoureuse, Claudia, dis-je, arrêtée comme un espion, est amenée devant Brutus & Titus, que son pere a fait mettre en liberté par le conseil de Vindicius. Une espéce de Gouverneur, nommé Horace, qui jusque-là l'a accompagnée, lui ayant fait accroire que Titus ne veut ni la voir ni

l'entendre, elle déclare ſans façon qu'elle n'eſt venuë à Rome que pour percer le cœur du plus traître des Romains. Titus, qui la reconnoît, la fait expliquer, & elle déclare que c'eſt à ſes jours qu'elle en veut. Alors le bon Brutus ſe perſuade que Titus eſt innocent, puiſqu'un Etrurien (car Claudia paſſe encore pour un homme) eſt ſon ennemi. Comme elle ſe déchaîne contre Titus, Brutus la condamne à la mort. Mais Titus s'y oppoſe, & engage ſon pere à differer l'éxecution. Alors Vindicius, qui la conduiſoit au ſupplice, apporte une Lettre, qu'il a trouvée dans le ſein de cette Princeſſe évanoüie & reconnuë. Cette Lettre écrite de la main de Titus perſuade à Brutus que Titus eſt criminel. Il ne veut point l'écouter, & lui dit qu'il mourra; & cependant il ſort ſans le faire arrêter, quoique ſur le premier indice il l'eût fait mettre en priſon avec Tiberius; & il n'y eſt renvoyé qu'après avoir eſſuyé les vains reproches de Claudia, qui ne s'éclaircit point avec lui, & que l'on promene liée, & ſans la moindre vraiſemblance, du Théatre à la Priſon, & de la Priſon au Théatre, où enfin elle rencontre Horace, qui ſe juſtifie de la ſotiſe qu'il a faite, a peu près

comme Aramont dans l'*Ecole des Amis*. Et quoique Claudia, toujours résoluë à mourir malgré cet éclairciſſement, lui pardonne ſa bévûë avec une bonté auſſi extraordinaire que ſa réſignation à la mort, le bon-homme ne laiſſe pas de ſe déſeſpérer. Mais heureuſement pour lui, & plus encore pour Titus & pour Claudia, Tiberius, ſorti de la Priſon lorſqu'on y a conduit Titus, eſt aſſez étourdi pour faire à Porcius ſon Confident tout le détail de la conſpiration, pendant qu'Horace eſt caché & les écoute : celui-ci va tout découvrir à Brutus. Alors le Conſul ordonne qu'on remene en Priſon Titus & Claudia, que l'on conduiſoit au ſupplice, & il fait arrêter pour la ſeconde fois Tiberius, qui confeſſe ſon crime, avale un poiſon qu'il portoit ſur lui, demande pardon à Brutus & à Titus, qui défait les Conjurés après avoir été remis en liberté, embraſſe ſon pere, & meurt converti, comme Guſman dans l'*Alzire* de M. de Voltaire. Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que M. Gorini, toujours porté à ſatisfaire les differens goûts, a mis à ſa Piéce un double dénoûment Dans le ſecond Tiberius meurt en ſcelerat, c'eſt-à-dire, en perſiſtant dans ſon crime,

& en faiſant des imprécations horribles contre ſa famille & contre ſa Patrie. Il n'eſt pas facile de décider lequel des deux eſt le pire.

Par ce que je viens d'expoſer, on peut aiſément juger qu'il n'y a ni art ni conduite dans cette Piéce, & qu'il y regne une extrême confuſion. De plus l'épiſode de Claudia eſt entierement poſtiche. Il ne contribue ni au nœud ni au dénoûment de la Piéce, qu'il ne fait qu'allonger mal-à-propos. Cette Princeſſe, qui eſt ſuppoſée être depuis quelque tems à Rome, où elle s'eſt renduë avec encore moins de vraiſemblance & de bienſéance qu'Alicola, ne voit ſon Amant pour la premiere fois qu'au milieu du troiſiéme Acte, quoiqu'elle ne ſoit venue à Rome que pour lui. Au reſte Brutus conſent que Claudia, qu'il a fait remettre en liberté en même tems que Titus, demeure à Rome pour l'épouſer, ou s'en retourne chez ſon pere, où elle attendra un tems plus favorable pour ſon mariage.

Le Jaloux vaincu par l'Avarice.

Le *Jaloux vaincu par l'Avarice*, nommé *Comédie* par l'Auteur, eſt une Farce, où Geronte & Alſinde ſont de mauvaiſes copies d'Arnolphe & d'Agnès dans l'*E-*

cole des Femmes. Odoard, Amant d'Alsinde, secondé de Sineraldine, Servante de Geronte, fait exécuter par deux Valets, Scopelle & Drolin, plusieurs stratagemes impertinens, pour voir Alsinde, lui parler, & l'enlever des mains du vieillard avare. Le dernier, qui fait le dénoûment, surpasse tous les autres. Scopette entré au service de Geronte, & déguisé en Astrologue, lui fait accroire qu'un trésor est caché dans sa maison, & qu'il pourra l'arracher aux Démons qui en sont les maîtres, moyennant que sans sortir d'un cercle magique, il réponde *oüi* à toutes leurs questions. Après plusieurs apparitions aussi extravagantes qu'inutiles, Odoard & Alsinde, que l'imbécile vieillard prend pour des Diables revêtus de la figure de son rival & de sa maîtresse, viennent le prier de consentir à leur mariage. Geronte dit sans façon le *oüi* fatal; le faux Astrologue & les Amans se font reconnoître, & la Piéce finit par les injures de ce vieux fou, & par les railleries de la maligne Soubrette, précédées des excuses de la fausse Agnès, qui lui dit que s'il y a eu du mal à *toucher* un jeune homme, comme il le lui a fait entendre, il n'y en a point à *toucher* un mari.

Jézabel. La *Jézabel*, qui finit le I. Tome des Oeuvres Dramatiques du Marquis Gorini, est un beau morceau. Il ne manque rien aux caractères des cinq Personnages, sur qui toute la Piéce roule. L'Auteur en a pris les traits de Corneille & de Racine. Jezabel est formée sur Athalie, Elisée sur Joad, Abdias Conseiller de Jézabel, sur Mathan & sur Aman, & Itnès Confident d'Abdias, sur Nabal. Pour Jehu il rassemble en lui seul, non-seulement Abner & Mardochée, mais encore Burrhus & Cinna. Il y a de plus dans cette Tragédie de belles situations & d'excellens morceaux de Poësie, dont la plûpart sont tirés de *Cinna*, d'*Esther* & d'*Athalie*. Enfin la versification en est noble, pathétique, sublime, pleine de force & de feu. C'est dommage que le cinquiéme Acte, qui est d'une foiblesse extrême, ne réponde pas aux quatre autres. Il me reste à vous rendre compte des Piéces du second Tome.

Lettres de Ciceron à Atticus. De tous les Ouvrages de Cicéron, il n'en est point de plus difficile à entendre, & de plus digne de notre curiosité que ses Lettres à Atticus. Son style ailleurs si clair, & même un peu diffus, est ici laconique & obscur, par rapport

à nous. C'eſt quelquefois une converſation preſqu'inintelligible. Ces Lettres roulent ſur les affaires de la République Romaine, expoſée aux plus grandes agitations, tandis que Ceſar & Pompée ſe diſputoient la ſupériorité. Ce ſont partout des traits qui peignent l'eſprit & le cœur deCicéron,&l'hiſtoire de ſon exil y eſt écrite d'une maniere intéreſſante. On ne trouve dans aucun de ſes autres Ouvrages, un tableau ſi reſſemblant de ce grand homme. Celui ci repreſente, avec les couleurs les plus naïves ſes vertus & ſes foibleſſes, ſes talens politiques, ſon zele républiquain, ſes incertitudes, ſes differentes vûës ſur la ſituation critique de ſa Patrie. L'homme particulier intéreſſe autant que l'homme d'Etat; je vois un frere & un pere plein de tendreſſe, un vrai Philoſophe, ſenſible aux charmes de l'étude & de la ſolitude, un cœur fait pour les plaiſirs de l'amitié, un bon citoyen qui conſidere avec douleur le jeu tumultueux des paſſions humaines, dans des ames dévorées d'ambition.

Il eſt étonnant qu'un homme de bien, tel que Ciceron, eût choiſi un ami tel qu'Atticus, qui joignoit à une politique peu digne d'un honnête homme, la paſſion demeſurée d'augmenter ſes

richesses. * Voici le portrait qu'en fait M. l'Abbé Mongault, qui a traduit l'Ouvrage dont il s'agit. » Je me suis » convaincu de plus en plus, à la lectu- » re de ces Lettres, qu'il étoit plus ha- » bile homme qu'honnête homme, & » que du côté même de l'amitié, il n'é- » toit pas aussi essentiel & aussi solide » que le choix de Cicéron pourroit na- » turellement le faire croire. Quoiqu'il » fût uni avec notre Auteur d'une ma- » niere si étroite, il ne laissoit pas d'être » lié avec ses plus grands ennemis. Il » ménageoit tout le monde, profitoit » des liaisons les plus contraires, se » plioit aux caracteres les plus opposés : » ami des méchans comme des bons » citoyens, de Clodius & de Cicéron, » d'Antoine & de Brutus, il se conser- » voit dans tous les partis un azile, & » se mettoit par cette neutralité au-des- » sus de tous les évenemens. En un » mot, Atticus étoit de ces hommes » qui ne sont au monde que pour eux- » mêmes, qui dans le commerce met- » tent du leur le moins qu'ils peuvent, » & tirent des autres tout ce qu'ils peu- » vent tirer. « Quel odieux caractere ! Cicéron le connoissoit par cet endroit; mais s'il ne trouvoit pas en lui tout ce qui rend l'amitié délicieuse & touchan-

* Il étoit fort décrié pour ses usures.

te, il y trouvoit, ajoute le Traducteur, beaucoup de politesse & d'agrément dans l'esprit, une humeur égale, un grand rapport dans la maniere de penser, des études pareilles, enfin nulle concurrence, ni dans le Barreau, ni dans le Gouvernement. » Cet assemblage » *auroit été* peut-être plus propre » pour former un commerce agréable, » que ne l'auroit été un caractere plus » affectueux & plus solide. « Il résulte cependant de ce portrait, qu'Atticus n'avoit point les qualités nécessaires à l'amitié. Il est donc vraisemblable que le crédit qu'il avoit dans les deux partis, fut la source de la confiance que Cicéron avoit en lui.

L'Abbé de S. Real, dont le style est plus nerveux que pur & correct, entreprit autrefois de traduire ces Lettres ; mais il n'en a publié que les deux premiers Livres, avec des Notes excellentes. Son style, qui dans ses Ouvrages de génie manque des qualités que je viens de remarquer, a dans sa traduction je ne sçai quoi de contraint, qui lui donne un air étranger. M. Mongault, en Ecrivain judicieux, qui regarde les Commentaires chargés d'une inutile érudition, comme des efforts de la *médiocrité d'esprit*, s'est borné à

faire des Notes vraiment utiles & nécessaires, soit pour l'intelligence du texte, soit pour faire connoître les personnages qui joüoient un grand rôle dans la République Romaine, lorsque Cicéron écrivoit ces Lettres.

Le style de Cicéron, si serré en général dans cet Ouvrage, est extrêmement coupé dans plusieurs Lettres du treiziéme & du quatorziéme Livre. Il y passe subitement, & quelquefois à chaque ligne, d'un sujet à un autre. La plûpart ne sont que des réponses faites à Atticus dans des tems où ils s'écrivoient tous les jours. C'est comme une suite de conversations, où ils s'entendoient à demi mot, & s'expliquoient de même. M. Mongault expose les moyens qu'il a employez pour défricher ces endroits: il en est qu'on peut encore regarder comme des énigmes. Sans vouloir profiter de la confiance que ses Lecteurs auroient dans les assurances qu'il leur donne, il a voulu que des remarques appuyassent son interprétation.

J'ai lû avec plaisir les deux premiers volumes; permettez-moi de remarquer ici quelques expressions, qui me paroissent déplacées dans un Ouvrage d'ailleurs traduit avec une simplicité

élégante. Ce sont de petites taches, qu'on souhaiteroit de n'y pas rencontrer. Par exemple : *Autant vaudroit-il aller planter des choux à sa maison de campagne.* M. l'Abbé Mongault traduit ainsi ce que dit Cicéron, *atque ire in Solonium aut Antium* : il me semble que cette expression *planter des choux* est d'une familiarité un peu basse ; & qu'il auroit été mieux de dire : *Autant vaudroit-il m'exiler à ....* Cicéron en parlant d'un certain Marché, ajoute : *Si ne id quidem, nummi potius reddantur, quàm ullus scrupulus sit.* Voici comme le Traducteur rend cet endroit. » Sinon, j'aime mieux qu'on lui donne quelque » chose de plus, *pour ne point laisser de* » *queüe à cette affaire.* « N'auroit-il pas été mieux de dire simplement, *pour lever toute sorte de difficulté*, ou bien, *pour terminer entierement cette affaire ?* La phrase suivante n'est-elle pas dans le même goût ? » Le lendemain César, » lui qui étant Préteur avoit empeché » un homme *de la conséquence* de P. Catulus de monter à la Tribune, y produisit Veltius.... Là cet homme dit » tout ce qu'il voulut sur les affaires de » l'Etat, comme ayant été *bien embouché.* « J'ignore pour quelle raison le Traducteur dit toujours, *les meilleurs*

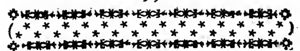
gens, *quels gens*. Ignore-t'il que l'adjectif placé avant le mot *gens* doit toujours être au feminin? Dit-on, de *bons gens*, de *sots gens*? il dit, *la loi des champs*, au lieu de *la loi agraire*, terme consacré. M. Mongault auroit pû se dispenser ici d'adopter l'expression de S. Réal, & certaines métaphores outrées. A l'égard des termes bas, on dira peut-être que dans les Lettres on doit écrire comme l'on parle; oüi, en supposant qu'on parle bien. De plus on passe bien des mots dans la conversation, qu'on ne pardonne point dans les Lettres, surtout dans les Lettres politiques.

On voit, par la douleur que causa à Cicéron la mort de sa fille Tullie, combien il l'aimoit tendrement: il va jusqu'à communiquer à son ami Atticus le dessein qu'il avoit de lui ériger une Chapelle: Atticus l'en dissuada. Madame de Sevigné n'admiroit peut-être pas plus Madame de Grignan, que Cicéron admiroit sa fille. Cest un des plus beaux endroits de ces Lettres.

Je suis, &c.

Ce 1 *Mars* 1738.

A PARIS Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.



OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXIV.

Recüeil de Piéces.

ON a donné, Monsieur, depuis quelque-tems au Public un *Recüeil de Piéces pour servir de supplément à l'Histoire des pratiques superstitieuses du P. le Brun.* * Il est composé de differens morceaux, qui, à l'exception des trois premieres Dissertations, qui n'avoient point encore été imprimées jusqu'ici, ne sont pas de ce sçavant Ecrivain. A la tête du Recüeil est la *défense du P. le Brun & de son histoire des Pratiques superstitieuses contre les Objections d'un Journaliste de Paris.* L'Auteur fait paroître dans cette réfutation soli-

* A Paris, chez la veuve de Laulne, ruë St Jacque. 1737. *in*-12. avec Privilége & Approbation.

de autant de justesse d'esprit que de modération.

Dans la premiere Dissertation *sur l'Apparition du Prophéte Samuel à Saül*, on soutient que Samuel apparut véritablement à Saül, & on s'appuye sur l'autorité d'Origene & de Saint Augustin: le Texte sacré, sur lequel l'Auteur se fonde principalement, semble aussi favoriser son opinion. La seconde Dissertation est *sur les moyens par lesquels on consultoit Dieu dans l'ancienne Loi*; c'est une suite de la premiere. L'Auteur, après avoir examiné ce qui détermina Saül à consulter la Pytonisse, s'attache à développer les differentes voïes, dont les Juifs se servoient pour connoître la volonté de Dieu. Dans la troisiéme, le P. le Brun s'est proposé de découvrir *l'origine du Purgatoire de S. Patrice*, fable née dans le douzieme siécle,& l'effet d'une fourberieMonacale,foudroyée par le Pape Alexandre VI. Ces trois Ecrits, qui sont les seuls du P. le Brun dans ce Recüeil, soutiennent la réputation que cet Auteur s'est acquise par tant de beaux Ouvrages.

La quatriéme Piéce est une décision de la Faculté de Théologie de Paris, touchant des pratiques impies, autre-

fois en usage dans quelques corps de Metier. Cet Ecrit parut en 1655. On y condamne avec raison leurs cérémonies, leurs sermens, &c. La Piéce suivante qui concerne l'inscription du grand Portail du Convent des Cordeliers de Reims, *Deo homini, & B. Francisco, UTRIQUE CRUCIFIXO*, est du célébre M. Thiers : Elle parut en 1670, & a été depuis réimprimée. Le dessein est de faire voir que bien loin que cette Inscription soit Orthodoxe, & irréprochable, comme l'a prétendu le P. le Franc Cordelier, qui en étoit l'Auteur, & en a été aussi le défenseur, elle est opposée à la Foi de l'Eglise, à la saine Doctrine de la Théologie, & même à la vérité de l'Histoire de S. François. « Ceux qui » rendent aux Saints des honneurs, » qui ne leur sont pas dûs, (dit l'Au» teur,) ne sont guéres moins cou» pables en matiere de Religion, que » ceux qui ne leur en rendent aucun. « Le P. le Franc paroît avoir donné dans le premier de ces excès, s'il a voulu dire, comme il est vraisemblable, que ce Temple étoit consacré à Dieu & à Saint François. A proprement parler, on ne doit bâtir ni consacrer des Egli-

ſes qu'à Dieu ſeul : c'eſt ce que décide Saint Auguſtin. * *Templi conſtitutio ad Latriæ cultum pertinet.* Or le culte de Latrie n'appartient qu'à Dieu. « Lorſque » nous apellons les Temples du nom » des Saints ou des Saintes, notre in- » tention n'eſt pas de dire qu'ils leur » ſont conſacrés, mais qu'il ſont con- » ſacrés à Dieu ſous leur invocation. « De plus ces mots, *utrique crucifixo* ne ſignifient autre choſe, ſinon que Saint François a été crucifié de la même maniere que Jeſus-Chriſt, puiſque le pronom *utrique* marque l'égalité ou la reſſemblance des choſes auſquelles il ſe raporte, comme l'Auteur l'a fort-bien remarqué. Il va plus loin. Il prétend que les Stigmates de Saint François ne paſſent pas pour une choſe ſi conſtante, qu'on ne puiſſe la revoquer en doute, « quoiqu'elle ait été formellement » marquée, (dit notre Auteur) dans » le Martyrologe Romain par l'ordre » exprès de Sixte V. *qui avoit été Corde-* » *lier.* Si le Parlement de Paris, ajoû- » te-t'il, eut été perſuadé de la vérité » d'un ſi grand miracle, eût-il défendu » aux Cordeliers de Meaux de repre-

* Lib. contr. Serm. Arian. cap. 29.

» ſenter S. François ſtigmatiſé ? C'eſt » toutefois ce qu'il fit en l'année 1521, » ſelon le témoignage de Laurent Bou- » cherel en ſa *Somme Bénéficiale*,* » où il rapporte que l'an 1521, *au pro-* » *cès d'entre M. Briçonnet, lors Evêque* » *de Meaux, & les Cordeliers, intervint* » *Arrêt par lequel il fut expreſſément* » *défendu auſdits Cordeliers d'avoir en* » *leur Egliſe, ni autres lieux, aucune ima-* » *ge, portrait, ni effigie de S. François* » *ſtigmatiſé*. Si M. Briçonnet, Evêque de « Meaux, continuë l'Auteur, cet hom- » me ſi zelé pour la foi & la diſcipline » de l'Egliſe..... n'eût point douté » des Stigmates de Saint François, eût- » il intenté un procès contre les Cor- » deliers de Meaux, afin de leur faire » faire défenſe de les expoſer aux yeux » des fidéles dans des images, ou des » tableaux? « Le P. le Franc, ſelon lui, n'a donc pas eu raiſon de comparer une choſe ſi peu certaine dans l'hiſtoire de S. François, avec une vérité ſi inconteſtable dans la vie de Jeſus-Chriſt, & de ſoutenir que l'une eſt en quelque façon égale ou ſemblable à l'autre, *utrique crucifixo*. Mais quand ce fait ſeroit

* P. 581 ſur le mot *Images*.

prouvé, « quand les Stigmates de Saint
» François auroient été un véritable
» crucifiement, n'est-ce pas une chose
» insuportable & extrémement cho-
» quante, que de faire un parallele de
» Saint François avec Jesus-Christ? Il y
» a eu plusieurs Saints qui ont été effec-
» tivement crucifiés, mais jamais on
» ne les a comparés à Jesus-Christ
» crucifié. Au reste, poursuit l'Auteur,
» le P. le Franc n'est pas le premier
» des Cordeliers, qui ayent élevé Saint
» François au-dessus des autres Saints,
» qui l'ayent mis en parallele avec J.
» C. & qui lui ayent donné des loüan-
» ges ridicules, indiscretes, & imperti-
» nentes. Un siécle entier avant lui, le
» P. Barthelemi de Pise à trouvé plu-
» sieurs conformités de ce Patriarche
» avec J. C. Et pour comble de ses
» impertinences, (c'est l'Auteur qui
» parle) en comparant les belles ac-
» tions de Saint François avec celles
» de J. C. il a eu la témerité d'assu-
» rer que S. François en avoit bien fait
» davantage que lui. *Christ*, (dit le Pere
» Barthelemi,) *ne s'est transfiguré qu'une fois, mais S. François s'est transfiguré vingt fois. Christ n'a changé l'eau en vin qu'une fois: mais S. François l'a fait trois*

fois, *&c.* Le zele de ce bon Pere va si loin, qu'il lui fait dire des extravagances, qui ne vont pas moins qu'à le deshonorer, lui, & son Ordre. Par exemple, il dit, « qu'un jour S. François sortant de l'Oraison, vint tout » en desordre trouver ses freres, & » leur dit qu'il voudroit n'avoir jamais » inventé leur habit, parce que le Sei- » gneur lui avoit révelé que l'Ante- » christ sortiroit de son Ordre. Le mê- » me P. Barthelemi semble avoir re- » noncé au bon sens, lorsqu'il écrit » * que Saint François tua de gayeté » de cœur le fils aîné d'un Médecin, » afin d'avoir ensuite le plaisir de le » ressusciter. «

Le Pere Garasse, Jesuite, rapporte une histoire assez divertissante dans son *Rabelais reformé*, au sujet des Cordeliers, qui s'imaginoient autrefois que le Diable n'avoit aucun pouvoir sur eux. *Le bon Ministre Creg, Ecossois*, dit-il, *ayant été instruit en ses jeunes ans dans le Cloître de S. François, comme il assis-*

* Liv. des Conformités fol. 120. *Locus est dictus de Nuceria, in quo Beatus Franciscus fecit illud insigne miraculum, quod cujusdam Medici filium primogenitum prius occidit, & contritum suscitando restituit.*

toit un jour ses troupeaux ; sommeillant sur sa bête, & étant par un faux pas tombé dans une charbonniere sous terre, se voyant environné de ces Cyclopes enfumés, conçut une frayeur étrange, & se ressouvenant encore du Signe de la Croix, qu'il faisoit jadis, il s'écria en homme desesperé : je suis Cordelier, Messieurs les Diables, je suis Cordelier, & non pas Ministre. C'étoit-là demander quartier au Diable de bonne grace au nom des Cordeliers, persuadé comme il l'étoit, qu'il ne faisoit point de mal à ceux qui portoient cet habit. Il y a dans cet écrit de M. Thiers plusieurs autres traits curieux & agréables, qui appuyent des raisons solides.

On trouve ensuite *la refutation des Prophéties touchant l'élection des Papes attribuées à S. Malachie.* Elle est divisée en deux parties : dans la premiere, l'Auteur fait voir qu'elles ne sont point de S. Malachie, & il dit. « Que ces prétenduës Propheties sont l'Ouvrage » d'un partisan du Cardinal Simoncelli, qui au Conclave de 1590 étoit » le plus âgé des Cardinaux. « * La seconde partie n'est que l'explication

* V. Tom. VII. p. 173. de nos Observations.

qu'on a coutume de donner de ces prétenduës Prophéties. L'Auteur n'avoit pas besoin de s'épuiser en raisonnemens, pour prouver que ce ne sont que des jeux d'esprit & des fables.

La Lettre qui suit, sur la prétenduë possession de Marie Volet, est une preuve sensible que l'imagination déreglée peut produire des accidens & des symptomes, qu'on attribuë à des causes surnaturelles, faute d'examiner avec assez de soin ces sortes de faits; le peu d'attention est cause qu'on a débité plusieurs possessions chimeriques, où le démon n'avoit aucune part. C'est ce que fait sentir M. de Rhodes, Médecin à Lion, Auteur de cette Lettre. Il explique trés ingénieusement cette prétenduë possession à la faveur de son systéme burlesque sur les esprits animaux. Il en fait une République, dont il nomme le Doge ou le Roi, *Pneumanax*. Ce Roi fait sa residence dans le centre de la moëlle allongée comme dans son Palais, d'où il envoye des esprits aux organes des sens, & ailleurs, pour porter ses ordres & les faire exécuter, & d'autres esprits aux parties affligées pour les secourir. Ce que nous appellons mouvemens de nature, sont

(selon lui) des envoyés de ces particules spiritueuses, qui travaillent aux diverses actions qui sont nécessaires pour la conservation de la vie, ou pour le rétablissement de la santé. *Pneumanax* a ses Ministres, ses Intendans, ses Gouverneurs. Il y a des esprits commandans qui ont la superiorité sur les autres, qui reglent les actions des organes particuliers, & c'est ce qu'Hippocrate entend *per spiritus insitos* : ils sont assistés de l'*irradiation* des esprits du cerveau, qui sont envoyés par le Prince, ou par ses Ministres : ce sont les esprits influents, *spiritus influentes*. L'explication qu'il donne sur la maniere dont se forment les idées est à peu près aussi solide. « Je suppose, dit-il, que la lumiere est repanduë dans toutes les parties célestes & sublunaires; que des diverses réflexions, réfractions, & modifications de cette lumiere, sont formées les couleurs ou images : des différentes couleurs sont produites les idées de toutes les choses, qui se trouvent par tout où est portée la lumiere. Les images frappent le cristal des yeux, traversent les humeurs aqueuse, cristalline, vitreuse, & sont représentées au naturel sur la

» membrane rétine. Les eſprits viſuels,
» qui ſont dans cet organe pour les
» recevoir, ſe revêtent de leur cou-
» leurs, & paſſent ainſi enſemble avec
» une vîteſſe inconcevable par les fibres
» de la rétine, & par les nerfs optiques,
» & ſont portés dans le centre de la
» moëlle allongée. C'eſt-là où ſe tient
» le tribunal de l'imagination, où les
» images des objets paroiſſent & font
» impreſſion ſur les eſprits. Quand les
» idées ont ainſi paru ſur le théatre de
» l'imagination, elles font place à
» d'autres qui leur ſuccedent, pendant
» que les premieres ſont conduites dans
» de petites cellules du cerveau, ſiége
» de la Memoire, où elles demeurent
» juſqu'à ce qu'elles ſoient rapellées
» pour venir joüer d'autres ſcenes dans
» l'imagination. Quand ces idées,
» ajoûte-t'il, ont leur lumiere brillante
» & leurs couleurs naturelles, quand
» leurs routes pour aller à l'imagination
» ſont bien ouvertes, quand leurs mou-
» vemens ſont bien reglés, les idées
» paroiſſent ſucceſſivement & avec or-
» dre. Mais quand elles ſont défigurées
» par des vapeurs noires, par des hu-
» meurs de couleur bizarre; quand
» les eſprits, qui en ont pris la tein-

» ture, ſont foibles ou diſtraits ; quand
» les conduits par où les idées paſſent
» ſont embarraſſés ; quand elles ſont
» confuſes & en deſordre ; alors l'ima-
» gination eſt dépravée, les ſens & la
» memoire ne fourniſſent que de fauſ-
» ſes idées, qui cauſent une alteration
» conſidérable aux eſprits, un empê-
» chement de leur irradiation aux or-
» ganes, & un renverſement de tout
» le temperamment. C'eſt ce qui étoit
» arrivé à Marie, pourſuit l'Auteur, ſa
» dévotion mal reglée, & ſa méditation
» de l'enfer, lui avoient formé des idées
» de démons ; ſa ſuperſtition & ſes ſcru-
» pules avoient tenu ſon eſprit inquiet ;
» elle perdoit le ſommeil & l'apetit....
» Enfin elle s'imagina que le démon la
» poſſedoit. Les objets de devotion lui
» renouvelloient ces idées triſtes, qui
» cauſoient une cruelle irritation à ſes
» eſprits, & enſuite ces hurlemens,
» ces mots barbares, ces convulſions, &
» quantité d'autres ſymptomes ſurpre-
» nans. « Enfin ces ſymptomes ceſſe-
rent par l'uſage des eaux minérales,
que l'Auteur de cette Diſſertation fit
continuer à la malade pendant quel-
que tems. Combien de poſſeſſions ſem-
blables auroient pu être guéries par le
ſeul ſecours de la Médecine ! A l'égard

de l'explication, les *douze Lettres nouvelles du Chirurgien de Roüen, au Chirurgien de Namur* vous apprendront ce qu'il en faut penser.

L'Editeur de ce quatrieme volume a jugé à propos d'y insérer une Traduction de la Lettre Latine de M. Gilot, Chanoine de Reims, sur la Neuvaine de S. Hubert, telle qu'elle est sortie des mains de l'Auteur. Il dit que, « » l'observance de la neuvaine ne paroît » pas un antidote convenable contre » la rage, & qu'elle contient des pra- » tiques qu'il seroit difficile de purger de » superstition, pour ne rien dire de » plus fort. « Il prétend que l'on n'a point de certitude des guérisons operées par la sainte Etole, vû que l'on n'a point de chartres, ni de piéces authentiques approuvées par des gens habiles & clairvoyans, qui certifient la guérison des Pélerins qui ont été mordus par des chiens véritablement enragés. L'Auteur examine ensuite chaque article de la Neuvaine l'un après l'autre, & ses discussions tendent à en déclarer la pratique abusive & superstitieuse. Cette Lettre est écrite avec beaucoup de jugement.

On voit un grand exemple de la sottise du peuple dans la Lettre qui suit :

Elle fut imprimée en 1707, peu de jours après que M. Louis-Gaston de Noailles, Evêque de Châlons sur Marne, eut visité & supprimé la fameuse Relique gardée dans une Paroisse de cette Ville, & que l'on nommoit *le S. Nombril*. Tout le monde sçait les dangers que ce Prelat courut à ce sujet. Au lieu du Saint Nombril, il ne trouva que trois morceaux de pierre : cependant le peuple ne vouloit pas se rendre à l'examen fait par des Médecins & des Chirurgiens. L'Auteur de cette Lettre y a joint differentes piéces curieuses, qui dévoilent cette pieuse fable.

Une avanture arrivée a Saint Maur en 1707. donna lieu à la Dissertation suivante *sur l'apparition des esprits*. Il y a dans cet Ouvrage divers points curieusement traités. Le même sujet est manié immediatement après par M. de Sal Médecin, dans une Lettre qui ne cede en rien à la Dissertation précédente. Les deux Auteurs prouvent la négative.

Suit la Dissertation d'un Médecin de l'Université de Poitiers : C'est sur une fille de Grenoble, qui depuis près de quatre ans, dit-on, ne boit point & ne mange point. Cependant elle est

d'une parfaite ſanté ; elle eſt aſſez gaye, parle aſſez, chante & danſe, à ce que raporte l'Auteur, qui dit l'avoir lû dans une Lettre qu'on lui a communiquée. Voyons ſi l'explication qu'il donne d'un Phénomene auſſi ſingulier, répond à *la bonne opinion qu'on a à Grenoble des Docteurs de l'Univerſité de Poitiers.* Après un diſcours préliminaire ſur le beſoin qu'ont tous les hommes dans l'état naturel de prendre de la nourriture, pour la nutrition, l'accroiſſement, & l'entretien des parties ſolides, & pour reparer les diſſipations des fluides, il conclut, que s'il ne ſe faiſoit dans le corps de l'homme aucune diſſipation, il n'auroit beſoin d'aucune nourriture pour reſter dans le même état, puiſqu'elle n'eſt néceſſaire que pour reparer les diſſipations. Il prétend enſuite que la fille de Grenoble n'a eu beſoin depuis 4 ans d'aucune nourriture, parce qu'il ne s'eſt fait en elle aucune diſſipation ; car on aſſure qu'elle n'a rendu aucun excrement ſenſible. Mais qui pourra croire qu'il ne ſe ſoit fait aucune diſſipation dans le corps de cette fille depuis quatre ans ?

Il ſe préſente ici une difficulté, dit l'Auteur. Depuis le tems que cette fille

de Grenoble ne prend aucune nourriture, elle a exercé tous ses mouvemens volontaires & involontaires, ce qui n'a pu se faire sans une dissipation des esprits. Je puis répondre, dit-il, que les esprits ne se sont pas plus dissipés que les humeurs.« Sans incidenter » là-dessus, ajoûte-t'il, il y a une » grande ressource pour les réparer, » c'est l'air qui entre dans ses poûmons » par la respiration, ou pour mieux di» re, par l'inspiration. « Mais si l'air doit tenir la place des esprits, il doit aller à leur reservoir par les mêmes routes que le sang dont ils sont separés. Cependant il est démontré que l'air ne se mêle pas avec le sang dans les poûmons : * supposé cependant qu'il s'y mêlât, & qu'il remplaçât les esprits, comme le prétend l'Auteur de la Dissertation, il me semble que l'air, par sa nature différente de celle des esprits, apporteroit mille accidens facheux.

Je passe sous silence la comparaison que l'Auteur fait de l'état de cette fille, avec celui des morts après la résurrection; le cas est trop different. Enfin l'Auteur finit en avoüant de bonne foi (& nous devons lui en tenir compte)

* V. Boerhave, *Instit. Med.*

que pour le présent il ne trouve aucune réponse à une difficulté qui se présente : c'est d'expliquer, comment toutes les glandes, les couloirs, les vaisseaux excrétoires, les pores, qui sont destinés pour la transpiration, ont été tellement constipés au même instant, que rien n'est sorti du corps de cette fille. Il s'ensuit que l'Auteur, malgré ses doctes raisonnemens, ne viendra pas à bout de convertir ceux qui aiment mieux croire qu'on n'a pas examiné ce fait avec toute l'attention nécessaire, & que les circonstances en sont fabuleuses. Je sçais qu'il y a grand nombre d'exemples d'abstinence singuliere, mais cette abstinence n'a jamais été totale. Tout le monde sçait que Don Léaulté Benedictin de S. Denis passe les Carêmes entiers, sans boire ni manger autre chose que ce qu'il prend en célébrant la Messe; mais du moins les parties nourissantes de l'eau & du vin réparent un peu les dissipations qui se font chez lui; ce qui n'arriveroit pas, s'il ne prenoit rien du tout.

Le reste de ce Volume consiste en quelques *Factums contre les Bergers Sorciers de Brie*. Le Recüeil de ces piéces étant rare, on est bien aise de les trou-

ver ici, avec quelques autres Ecrits concernant ce procès. Les compilations sont des services réels qu'on rend à la Republique des Lettres. Mais l'idée peu avantageuse qu'on a du talent de Compilateur & d'Editeur, fait que quelquefois on a confié à des ignorans & à de petits esprits les compilations & les éditions les plus intéressantes.

Mémoires du Maréchal de Berwik.

Tout le monde connoît les services importans que le Maréchal de Berwik, tué au siege de Philisbourg en 1734, a rendus à la France & à l'Espagne. L'Histoire de ce grand Capitaine étoit un monument dû à son mérite & à ses exploits. Il est facheux que l'inconnu qui s'est chargé de la composer, n'ait pas eu plus de memoires touchant sa vie privée, & qu'il ait été obligé de s'étendre sur une infinité de faits tirés de l'histoire générale & sçus de tout le monde. On y voit avec ennui le détail des Campagnes où le Duc de Berwik servoit sans aucune qualité, & de quelques actions célébres, où il fut présent, quoiqu'il n'y eût que peu de part. Il n'en est pas de même des actions où il s'est distingué, & des victoires qu'il a remportées, lorsqu'il

commandoit en chef. C'est-là qu'on aime à voir le Héros briller. Mais par malheur l'Historien paroît n'avoir eu sous les yeux, en composant son Ouvrage, que des Gazettes ou le Mercure, &, ce qui revient presqu'au même, l'Histoire de Louis XIV. par Larrey, & par Limiers, qui, à notre honte, sont les seuls Historiens d'un des plus grands Princes, qui ayent été assis sur le Trône de la France. Des Protestans, des étrangers, nous ont dérobé un travail si noble, & si digne d'exercer d'office les meilleures plumes du Royaume.

Quoiqu'il en soit, on trouve des dates exactes, & quelques faits assez bien circonstanciés dans *les Mémoires* dont il s'agit * On voit d'abord le jeune Berwik suivre en France le Roi son pere détrôné par ses sujets, & passer ensuite avec lui en Irlande, où ce Prince est vaincu à la malheureuse journée de la Boyne. On le voit ensuite servir dans les armées de France depuis 1689 jusqu'à la paix de Riswick, premierement comme volontaire, puis

* Ils se vendent à Paris chez Genneau Quay des Augustins vers le Pont S. Michel.

comme Lieutenant Général, sans avoir passé par aucun grade. Haï de M. de Barbezieux, il se trouve après la paix dans une extrême indigence; & pour pouvoir subsister, il est obligé de se retirer à Pésenas. Là ayant perdu en 1698 la Duchesse de Berwik sa femme, dont il a eu M. le Duc de Liria, Grand d'Espagne de la premiere classe, il épouse en 1700 Anne *Beulkley* fille de Henri Beulkley, & de Sophie Stuart parente du Roi Jacque.

Personne n'ignore les succès du Duc de Berwik, lorsqu'en 1704 il commanda l'armée des deux Couronnes, & les conquêtes qu'il fit en Portugal. En 1705 il est envoyé contre les Rebelles des Cévennes, & il acheve de les détruire; ce fut lui qui eut la gloire de terminer cette guerre. Tandis que nous recevions des échecs de tous côtés, le Maréchal de Villars & le Duc de Berwik soutinrent en 1706 la gloire des armes Françoises, & purent être comparés l'un & l'autre aux célébres Capitaines Fabius Maximus & Paul Emile. Le Duc de Berwik est enfin honoré du Bâton de Maréchal de France, & part pour l'Espagne en 1707, où il prend le commandement de l'armée de

Sa Majesté Catholique. Il gagne contre Milord Gallway la fameuse bataille d'Almanza, dont on voit ici une ample description, mais peu exacte, puisqu'il n'y est fait nulle mention de M. d'Avarey, qui y acquit tant de gloire, & qui eut tant de part au succès de l'action, & qu'on y parle à peine de M. le Chevalier d'Asfeld, aujourd'hui Maréchal de France, qui dans cette journée donna de si grandes preuves de capacité & de courage.

Ce n'est pas la seule faute, où l'Auteur soit tombé. Le combat naval de Malaga est raconté fort mal, & peu conformément à la vérité. Il auroit pû se dispenser d'en parler, ainsi que de plusieurs autres choses, qui n'étoient nullement de son sujet. A quoi bon raconter ce qui se passa en Hongrie, en Flandre, en Allemagne, en Italie, tandis que son Héros faisoit la guerre en Espagne? Il semble que ce soit l'Histoire générale de la guerre des deux Couronnes. Je sçai que la guerre, qui se faisoit alors en Espagne, avoit du rapport avec celle que la France soutenoit ailleurs contre les Alliés Mais l'Auteur en faisant mention des événemens, ne devoit pas s'y arrêter, ni perdre

si souvent de vûe le Marêchal de Berwik. Combien de fois s'éloigne-t'il de son sujet pour parler de choses qui n'y ont aucun rapport ? Combien de pages de ce Livre ne sont qu'un simple journal, sans nulle forme Historique? Le Siége de Barcelone en 1714, après les Traités d'Utrecht & de Rastat, est assez bien décrit a la fin du second Tome, quoique cette description soit en forme de Journal. Ce Siége, comme l'on sçait, a été un des plus sanglans & des plus mémorables, & on y fit de part & d'autre des prodiges de valeur. Les Barcelonois se deffendirent avec un courage, qui seroit digne des plus grands éloges, s'il ne leur avoit pas été inspiré par un esprit de rebellion & de fureur. Le Maréchal de Berwik, à qui la place se rendit enfin à discretion, se comporta avec beaucoup de modération & de sagesse, & termina heureusement la guerre de Catalogne.

On sçait que le Maréchal de Berwik commanda en 1719 l'Armée de France qui fit le siége de Fontarabie & de S. Sebastien. Le Duc de Liria son fils servoit dans l'Armée d'Espagne. Le Maréchal lui écrivit par un Trompette,

pour l'exhorter à faire ſon devoir ſans avoir égard à la néceſſité où il ſe trouvoit de combattre contre ſon Pere. Les Campagnes de 1733 & 1734, où le Maréchal de Berwik fut Généraliſſime de notre Armée en Allemagne, donnent lieu à l'Hiſtorien de faire l'Apologie de ce Capitaine, par rapport à la grande ſéverité avec laquelle il faiſoit obſerver la diſcipline militaire. On voit à la fin de ce Livre un parallele de ce Général avec M. de Turenne. Le Maréchal de Berwik eut une grande partie de ſa capacité, de ſon génie militaire, de ſa prudence. L'Auteur aſſure qu'il ſe l'étoit propoſé pour modele : ils ont eu l'un & l'autre le même ſort. L'un eſt tué d'un coup de canon au commencement d'une Bataille, & l'autre périt de la même maniere au commencement d'un Siége. Si M. de Turenne fut *enſeveli dans ſon triomphe*, ſelon l'expreſſion de M. Flechier, ne peut-on pas dire la même choſe du Maréchal de Berwik ?

LE BARBET,

Fable nouvelle de M. RICHER.

UN Vilageois avoit rempli de foin
La peau d'un loup avec tant d'induſtrie ;
Que pour l'original on eût pris la copie.
De cet ouvrage un Barbet fut témoin ;
Et du loup ſupoſé connoiſſant la foibleſſe ,
Il l'aboyoit , & le mordoit ſans-ceſſe :
C'étoit ſon paſſe-tems. Les Roquets du canton ,
Effrayés de cette figure ,
Admiroient , mais de loin , l'audace de Citron ;
Quand il arriva d'avanture
Qu'aux yeux de l'aſſaillant un autre Loup parut.
Ce n'étoit pas un loup de paille ,
Mais un loup bien réel , & d'une énorme taille.
D'abord que Citron l'apperçut ,
Il perdit tout à coup ſa voix & ſon audace ;
Il n'oſoit ſeulement le regarder en face.
Le moindre chien alors ſe mocqua du Barbet.
Du faux brave c'eſt le portrait.

Je ſuis , &c.

Ce 5. *Mars.* 1738.

Fautes à corriger dans la Lettre précedente.

P. 170. l. 7. & qu'on , *liſez* qu'on.
P. 179. l. 12. Hecube. Quoique , *liſez* Hecube , quoique.
Ibid. l. 16. Alicola , il , *liſez* Alicola. Il.

A PARIS. Chez CHAUBERT , avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXV.

ENFIN, Monſieur, cette *Métromanie*, ſi applaudie au Théatre, eſt ſortie de deſſous la preſſe, pour mériter des ſuffrages encore plus flateurs. La Critique oſeroit-elle aujourd'hui attaquer une piéce brillante, dont le ſuccès eſt l'éloge du diſcernement public, & de l'équité moderne ? Pourroit-elle entreprendre de franchir ces Rochers du Parnaſſe, hériſſés de ronces & d'épines, âpres, eſcarpés, ſur leſquels il ſemble que les Muſes étonnées ayent pris plaiſir à couronner, au milieu des nuës, le grand Poëte, auteur de cet ingenieux Ouvrage ? D'ailleurs la Critique n'eſt-elle pas intéreſſée elle-même à la reputation d'un de ſes precieux Suppôts, qui, dans cette Piéce ſurtout, La Métromanie.

tion ne fut jamais si heureuse. Le ridicule exposé sur le Théatre, est ordinairement inconnu aux personnages que le Poëte en a revétus. Ici, au contraire, on voit un des plus extravagans personnages de la Piéce, un Mécene Bourgeois, un riche & vieux Rimailleur, connoître distinctement son impertinence, & se mocquer hautement de lui-même. Il dit, par exemple, p. 17. en parlant d'une Tragédie de sa façon, sur la *mort de Bucephale.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une Piéce en six Actes;
La rime & la raison n'y sont pas fort exactes.
Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens.

Et ailleurs pag. 81.

Je cours après mon homme, & s'il faut qu'il m'échape,
Je me crampone après le premier que j'attrape;
Et benevole, ou non, dût-il *ronfler* debout,
L'Auditeur *entendra* ma Piéce jusqu'au bout.

Damis, autrement *l'Empirée*, semble chercher aussi à se ridiculiser lui-même par ces paroles pag. 27.

Rassemblons en un point de précision sûre
L'état de ma fortune & presente & future.

De tes gages déja le payement est certain:
Ce soir une partie, & l'autre après-demain.
Je réussis : j'épouse une femme sçavante.
Voi le bel avenir, qui de-là se présente.
Voi naître tour à tour de nos feux triomphans;
Des Piéces de Théatre & de rares Enfans.
Les Aiglons généreux & dignes de leurs races,
A peine encore éclos voleront sur nos traces.
Ayons-en trois : Légons le Comique au premier,
Le Tragique au second, le Lyrique au dernier.
Par eux seuls en tous lieux la Scene est occupée.
Qu'à l'envi cependant donnant dans l'Epopée,
Et mon épouse & moi nous ne lâchions par an,
Moi qu'un demi Poëme, elle que son Roman,
Vers nous de tous côtés, nous attirons la foule.
Voilà dans la maison l'or & l'argent qui roule ;
Et notre esprit qui met, grace à notre union,
Le Théatre & la Presse à contribution. *

Ne doit-on pas bien s'amuser d'un personnage, qui dit de si belles choses ? Ce Dom Quichotte de la Poësie ne représente-t'il pas fidélement les extravagances ordinaires de ceux qui la cultivent, & l'Auteur ne pratique-t'il pas ici avec un goût exquis la maxime essentielle du genre comique, qu'il faut charger les caracteres ? Mais cessons

* Ces Vers n'ont point été dits sur le Théatre, ainsi que bien d'autres que les Comédiens avoient retranchés.

de badiner avec l'encens de la Critique, & prenons le vrai ton.

Tout le monde ſçait aſſez que le génie de M. Piron s'eſt formé lui-même : il eſt à lui-même ſon modéle. Dans quelle Piéce voit-on, par exemple, la moindre trace de cette belle Scene du 2[e]. Acte, où le Poëte Damis fait à ſon Valet la peinture charmante de ſes différentes Maîtreſſes Poëtiques. Il dit de l'une, pag. 48.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté,
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même eſt moins ſatisfaiſante ;
Sous une même forme elle ſe repreſente.
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit Bergere & Nymphe tour à tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve,
Et comme tu crois bien, fidéle à toute épreuve.

Il ajoûte qu'il répudia enfin la *Chimerique Iris*, & qu'il fut épris d'une *Beauté palpable.*

La fierté, la naiſſance, & le rang de la Dame,
Renfermoient dans mon cœur le ſecret de ma flâme.

Comment aurois-tu fait, pour t'en être apperçu ?
Elle-même elle étoit aimée à son insçu.
Mondor. Mais vraiment un amour de si legere espece
Pourroit prendre son vol bien par-de-là l'Altesse.
Damis. N'en doute pas, & même y goûter des doûceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous sentons que fait ce que nous sommes ?
L'Astre du jour se leve : il luit pour tous les hommes.
Et le plaisir, commun que repand sa clarté,
Represente l'effet que produit la beauté.
Mondor. J'entends. Tout vous est bon, rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune,
A ce compte un jaloux ne vous craindra jamais.
Et vos Rivaux, Monsieur, peuvent dormir en paix.

Damis, après avoir dit mille autres choses fort plaisantes sur ses Maîtresses imaginaires, déclare enfin qu'il est réellement amoureux d'une Bretonne, dont il a lû des vers dans le *Mercure*. Mondor lui dit :

Où diantre est cette fille ? *Dam.* à Quimper-corentin,
Mond. A Quimp..... *Dam.* Oh, ce n'est pas un bonheur en idée

Celui-ci : l'esperance est saine & bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes Vers ;
Douze fois l'an sa plume en instruit l'Univers ;
Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre,
Et nous nous encensons tous les mois l'un & l'autre.
Mond. Où vous-êtes-vous vûs ? *Dam.* Nulle part ; à quoi bon ?
Mond. Et vous l'épouseriez ? *Dam.* Sans doute ; pourquoi non ?
Mond. Et si c'étoit un monstre ? *Dam.* Oh tais-toi, tu m'excedes ;
Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

La 7ᵉ. Scene du 3ᵉ. Acte offre un jeu de Théatre infiniment agréable. C'est en vain que quelques Critiques ont trouvé étrange qu'un Capitoul, tel que M. Baliveau, homme serieux & austere, se fût chargé d'un Rôle de Comédie. Les circonstances l'excusent. Dans cette excellente Scene M. Baliveau exhorte son Neveu à renoncer au Metier de la Poësie, & à se consacrer au Barreau.

Dam. Le Barreau ! M. *Baliveau.* Protegeant la Veuve & la Pupille,
C'est-là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;
Sur la gloire & le gain établir sa Maison ;
Et ne devoir qu'à soi sa fortune & son nom.

Dam Ce mélange de gloire & de gain m'importune ;
On doit tout à l'honneur, & rien à la Fortune.
Le Nourrisson du Pinde, ainsi que le Guerrier,
A tout l'or du Perou préfere un beau Laurier.
L'Avocat se peut-il égaler au Poëte ?
De ce dernier la gloire est durable & complette.
Il vit long-tems après que l'autre a disparu.
Scaron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlés du Barreau de la Grece & de Rome,
Lieux propres autre-fois, à produire un grand homme ;
L'encre de la Chicane & sa barbare voix
N'y défiguroient pas l'Eloquence & les Loix.
Que des traces du Monstre on purge la Tribune :
J'y monte, & mes talens voüez à la Fortune
Jusqu'à la Prose encor voudront bien déroger.
Mais l'abus ne pouvant si-tôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma memoire,
Et primer dans un Art plus au-dessus du Droit,
Plus grave, plus sensé, plus noble, qu'on ne croit.
Le vice impunément, dans le siécle où nous sommes,
Foule aux pieds la vertu si precieuse aux hommes.
Est-il, pour un esprit solide & généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux ?
Que la Fortune donc me soit mere ou marâtre,

C'en est fait: Pour Barreau je choisis le Théatre:
Pour Client, la vertu ; pour Loix, la Vérité ;
Et pour Juge, mon siécle & la posterité.
M. Baliveau. Eh bien, porte plus haut ton espoir & tes vûës.
A ces beaux sentimens les Dignitez sont dûës.
La moitié de mon bien remise en tout pouvoir
Parmi nos Sénateurs s'offre à te faire asseoir.
Ton esprit généreux, si la Vertu t'est chére,
Si tu prends à sa cause un interêt sincere,
Ne préférera pas, la croyant en danger,
L'effort de la défendre au droit de la juger.
Dam. Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.
L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.
Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant !
Du Guerrier le mérite est sans doute éminent
Mais presque tout consiste au mépris de la vie ;
Et de servir son Roi la glorieuse envie,
L'esperance, l'exemple, un je ne sçai quel prix,
L'horreur du mépris même, inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le soûrire ou les larmes
D'une Solliciteuse aimable & sous les armes !
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds !
Jusqu'à la cruauté pousser le Stoïcisme !
Je ne me sens point fait pour un tel Heroïsme.
De tous nos Magistrats la vertu me confond :
Et je ne conçois pas, comment ces Messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses,
A chanter des Héros de toutes les especes,

A ſauver, s'il ſe peut, par mes travaux conſtans,
Et leurs noms & le mien des injures du tems.
Infortuné ! Je touche à mon cinquiéme luſtre,
Sans avoir publié rien qui me rende illuſtre :
On m'ignore, & je rampe encore à l'âge heureux,
Où Corneille & Racine étoient déja fameux.
M. Baliveau. Quelle étrange manie ! & dis-moi, miſerable,
A de ſi grands eſprits, te crois-tu comparable ?
Et ne ſçais-tu pas bien, qu'au métier que tu fais,
Il faut ou les atteindre, ou ramper à jamais ?
Dam. Hé bien, voyons le rang que le deſtin m'aprête.
Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces Maîtres même avoient les leurs en débutant ;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.
M. Baliveau. Mais les beautés de l'Art ne ſont pas infinies.
Tu m'avoüeras du moins que ces rares Génies,
Outre le don, qui fut leur principal appui,
Moiſſonnoient à leur aiſe, où l'on glane aujourd'hui.
Dam. Ils ont dit, il eſt vrai, preſque tout ce qu'on penſe.
Leurs Ecrits ſont des vols, qu'ils nous ont fait d'avance ;
Mais le remede eſt ſimple : il faut faire comme eux,
Ils nous ont dérobé ; dérobons nos Neveux ;
Et tariſſant la ſource, où puiſe un beau delire,

A la posterité ne laissons rien à dire.
Un Démon triomphant m'éleve à cet emploi ;
Malheur aux Ecrivains qui viendront après
moi.

Quels traits ! Quel feu ! J'abuserois de mon droit, si je voulois extraire tous les excellens morceaux de cet Ouvrage : ils y sont trop fréquens. *Damis* dit à *Francaleu* pag. 90. pour se défendre d'employer son crédit à la Cour.

Un Poëte à la Cour est de bien mince aloi.
Des superfluités il est la plus futile.
On court au nécessaire ; on y songe à l'utile :
Ou si vers l'agréable on panche quelquefois,
Nous sommes éclipsés par le moindre minois ;
Et là, comme autre part, les sens entraînant
l'homme,
Minerve est éconduite, & Venus a la pomme.
Ainsi je n'oserois vous promettre pour lui,
Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

Cette Scene est d'autant plus Comique, qu'il s'agit d'engager *Damis* à solliciter contre lui-même une Lettre de Cachet ; ce qui forme un jeu de Théatre fort agréable. Je ne vous dirai rien de la belle Scene de la *Méprise* au 4e. Acte, où il y a autant de sentiment & de passion, qu'il y a d'agrémens & de saillies dans le reste de la Piéce. Les Vers même y sont d'une

beauté & d'une harmonie remarquables. J'en dis autant de la Scene suivante, où le tendre & le pathétique sont si bien maniés. L'une & l'autre Scene est parfaitement écrite, ainsi que la 1[e] Scene du 5[e]. Acte, qui peint si bien les inquiétudes d'un Auteur au moment qu'on va joüer sa Piéce. Que de choses excellentes dans ces deux derniers Actes ! Il me suffit de vous dire en général, que je trouve dans le cours de cette Comédie, qui est d'un goût tout nouveau, autant de génie que d'esprit, & si je l'ose dire, autant de jugement, que d'imagination. C'est ce que bien des gens sont incapables d'apercevoir. Car enfin tout y est préparé, amené, combiné, filé, contrasté, raisonné, conduit, comme dans les Ouvrages des plus grands Maîtres. Si l'on n'y trouve pas un certain intérêt de cœur, il y a un intérêt d'esprit, qui le remplace. Qui est-ce qui, du côté de l'esprit, ne s'intéresse pas au sort de Damis? * Le caractere de *Francaleu* est d'un burlesque charmant, & celui de *Damis* d'une noble admirable. La Piéce a éte parfaitement joüée. Cependant l'Acteur n'a point imposé; je vous avoüe même que j'ai pris encore plus de plaisir à la lecture, qu'à la ré-

* On est fâché, qu'il prenne congé des spectateurs, miserable, accablé de dettes, & deshérité.

présentation. Je me flatte que le modeste Auteur me pardonnera le ton sérieux de cet éloge, en faveur de celui par lequel j'ai débuté.

Barillot pere & fils, Libraires & Imprimeurs de Geneve, ont mis sous presse un Commentaire Latin sur les principes Mathématiques de la Physique du célébre Newton, en 3. volumes *in*-4°. composé par les P. P. Thomas le Seur & François Jacquier Religieux François de l'Ordre des Minimes, au Couvent de la Trinité de Rome. Comme le plan des deux Commentateurs est assez court, nous avons cru devoir en donner ici la Traduction. Commentaire sur les principes de Newton.

Tous ceux qui ne sont point étrangers dans l'Empire de la Philosophie, connoissent l'excellence des Principes Mathématiques du grand Newton, & la difficulté d'entendre cet excellent Ouvrage. C'est pour empêcher que cette sublime Philosophie ne fût inconnue à la plûpart, que Gregory, Keill, Wisthon, Gravesande, ces hommes célébres dans le monde sçavant, ont composé des Ouvrages pour en faciliter l'intelligence. C'est pour la même raison, que plusieurs Mathématiciens du premier Ordre ont expliqué diver-

ses propositions de M. Newton, & ont inséré ces éclaircissemens dans les *Transactions Philosophiques* d'Angleterre, dans les *Actes de Leipsick*, & dans les *Memoires* des Académies des Sciences de Paris & de Péterſbourg. Mais personne n'a encore entrepris de suivre le Philosophe Anglois dans chaque proposition qui constitue ses Principes, & de mettre dans un beau jour ce qu'il y a de difficile. C'est le but que se sont proposé les deux Commentateurs.

L'obscurité de la Philosophie Newtonienne vient principalement de trois causes. 1°. De la sublimité même des choses, qui demandent une profonde connoissance des Mathématiques, une grande contention d'esprit, & une constance opiniatre. 2°. De la grande abondance des idées, de la fécondité admirable des propositions, & de la briéveté du style, qui est si laconique, que l'Auteur offre plus de vérités à l'esprit que de mots aux yeux. 3°. De l'omission de plusieurs propositions, dont dépend la liaison & l'intelligence des démonstrations.

Voici les moyens employés par les Commentateurs, pour remédier aux trois causes de cette obscurité. 1°. Ils mettront au bas du Texte un Com-

mentaire, suivant la méthode Géometrique employée par Newton, & par-là ils applaniront le chemin escarpé de cette sublime Philosophie; mais sans s'appesantir sur les choses éclaircies par les démonstrations anterieures, afin qu'on ne les accuse pas de chercher des difficultés où il n'y en a point.

2°. Ils citeront exactement les propositions, que M. Newton suppose sans les indiquer; ils développeront ses propositions, fécondes & pleines d'une admirable variété de choses, & ils feront voir l'utilité qu'on en a tiré, & celle qui rejaillit sur chaque partie des Mathématiques.

3°. Ils rempliront les vuides, que l'Auteur a pû laisser dans la suite de ses démonstrations, au moyen de quelques Lemmes préliminaires, & dont on se servira dans le besoin; ensorte qu'il ne restera plus aucune interruption dans tout l'Ouvrage. Ils emprunteront des Commentaires des Auteurs célébres, indiqués au commencement de leur plan, tout ce qui pourra contribuer à la perfection de leur Ouvrage, sans oublier les propositions Newtoniennes, attaquées par de célébres Géometres; sur lesquelles ils donneront des éclaircissemens.

L'utilité d'un pareil Commentaire se fait aisément sentir : mais ce qui lui donnera un nouveau relief, est qu'on y trouvera le Texte de l'Edition de Londres, qui parut en 1726. Le petit nombre d'exemplaires qu'on en tira, fut d'abord enlevé, en sorte qu'il est impossible d'en trouver chez les Libraites du Païs. Un très-petit nombre passa les Mers. Cependant elle fut enrichie de tant d'additions & de corrections, qu'on ne doit pas se flatter d'avoir les Principes de Newton, lorsqu'on n'a pas cette édition. On avoit fait alors plusieurs découvertes, qui dérangeoient en plusieurs endroits les calculs de ce Philosophe, que lui seul devoit rétablir. Ainsi, ce que M. Cassini avoit dit en 1702. sur la mesure de la terre, parut d'une maniére plus correcte en 1718. Il fallut donc que les calculs Newtoniens sur ce sujet fussent entierement changés, ou par l'Auteur même, ou du moins sous sa direction. On avoit encore determiné plus exactement les mouvemens de la Lune : ainsi le troisieme Livre, qui traite du systéme du Monde, est bien different de celui des premieres éditions. Il y a outre cela dans les deux premiers Li-

vres, des additions qui donnent un grand jour à tout l'Ouvrage. Le travail des deux Religieux François seroit bien reçu des Sçavans, quand il ne procureroit que la facilité d'avoir l'Edition excellente & très-rare du texte Newtonien.

Ces Peres promettent une Edition, qui aura tous les avantages de celle de Londres, pour la beauté des caracteres & des figures. On aura soin d'éviter les fautes d'impression, si facheuses dans les ouvrages de Mathématique ; & pour cela, outre l'attention scrupuleuse des Correcteurs d'Imprimerie, les épreuves seront lûës exactement par des gens habiles dans cette science. Enfin, pour rendre l'Ouvrage complet, on trouvera la vie de M. Newton, tirée de Memoires authentiques.

Les deux Commentateurs finissent, en priant les Sçavans de contribuer au succès d'une entreprise, duë à l'idée qu'ils se sont faite du mérite de l'Auteur & de l'Ouvrage, & pour laquelle ils ont employé des soins & des depenses extraordinaires. On mettra en vente chaque Volume, à mesure qu'il paroîtra.

Quelques Mathématiciens habiles, à

qui ce plan a été communiqué, l'ont trouvé très judicieusement conçu, & ils nous ont assuré, que si l'exécution ne le dément point, les Principes Mathématiques de la Physique de Newton seront suffisamment éclaircis. Comme les Philosophes sont ordinairement modestes, il faut supposer que nos deux Religieux François ne promettent que ce qu'ils ont réellement exécuté.

Le zele que j'ai pour la gloire de la Nation, me fait souhaiter à cette occasion, que quelque Philosophe habile travaille aussi à illustrer, à étendre, & à perfectionner les idées de notre grand Descartes. Nous nous passionnons pour un Philosophe étranger, tandis que nous sommes aujourd'hui indifferens pour le nôtre, qui a pour lui la primauté ; ce qui en fait de génie décide de la supériorité. Les Essais de M. l'Abbé de Molieres, qui a donné depuis peu le 3e. volume de ses *Leçons de Physique*, Ouvrage d'une profondeur & d'une justesse admirable; ne nous permettent pas de mettre Descartes au-dessous de Newton.

Les mêmes Libraires ont imprimé en 3. Vol. *in*-4°. les *Discours Acadé-*

démiques de M. Jean Alphonse Turretin Professeur de Théologie & d'Histoire Ecclésiastique dans l'Académie de Genéve. Dans ces Ouvrages, qui sont bien écrits, l'Auteur s'est proposé de maintenir les principes de la Religion naturelle & révelée.

Il paroît depuis peu un petit Poëme François, intitulé *Essais sur l'Amour propre*, par M. de l'Isle, Auteur de la Comedie de *Timon Misantrope*. Je ne dirai rien des vers de ce Poëme. L'Auteur prétend dans sa Préface, que » personne n'a encore montré dans un » Traité particulier l'usage que nous » devons faire de l'*Amour propre*; ce » qu'il a taché de *démontrer* dans cet » Ouvrage. » Tout le monde sçait que l'amour de nous-mêmes est un amour néceſſaire, amour inséparable de la volonté, & qui est la volonté même. C'est donc ici un Poëme sur ce que nous devons vouloir, qui est la même chose, que la maniere dont nous devons nous aimer. Mais que disent autre chose tous les Traités de Morale ? » Le stile didactique (ajoûte notre Au- » teur) que j'ai été obligé d'y pren- » dre par tout, & qui étoit indispen-

Essais sur l'Amour propre.

» sable dans un *Systeme* dont il faut éta-
» blir les *Principes*, les répéter quelque-
» fois, & *raisonner toujours consequem-
» ment* à ces mêmes principes, rendoit
» mon sujet beaucoup plus propre pour
» la Prose que pour la Poésie. » Lorsqu'il s'agit de *systéme*, de *principes*, de *conséquences*, l'Auteur a bien raison de dire que de pareils sujets sont bien plus propres pour la Prose que pour la Poésie. Mais il devoit s'être fait cet aveu à lui-même, avant que d'entreprendre un Ouvrage de cette espéce. Quand un vrai Poëte veut raisonner, c'est toujours par des traits, & par des images ; il doit songer à peindre & non à *démontrer*. C'est par des Sentences nobles, bien exprimées & bien placées, qu'il instruit ; c'est par des figures qu'il frappe, par des peintures qu'il convainc, par des mouvemens qu'il persuade. Voilà sa Logique. Il enseigne la vertu, en représentant agréablement les vices & les ridicules des hommes. Il excite une émulation noble, en offrant des portraits dignes d'imitation, en faisant agir des Héros conformément aux principes d'une Philosophie sublime, & en traçant fidélement le caractere des grands Hommes. Voilà sa Morale. S'il s'agit

de traiter des matieres de Religion ; il prend le ton des Prophétes, & sur tout de David, dont les Cantiques ont fourni à quelques Modernes de si beaux morceaux de Poësie. C'est ainsi qu'il est Théologien.

M. de Lisle justifie son projet, par la comparaison de son Poëme didactique avec ceux d'Hesiode & de Virgile. Mais les matieres sont bien différentes. Hesiode n'est recommandable que par la précision avec laquelle il a exprimé les Dogmes de la Théologie payenne, & quelques vérités communes de Morale. Du reste il est assez ennuyeux. A l'égard des *Géorgiques* de Virgile, quel raport ont avec des moralités sérieuses, des preceptes sur un Art tel que l'agriculture, qui fournit tantôt des peintures aimables, tantôt des images sublimes, que Virgile a encore sçu embellir par des Episodes admirables ? M. de Lisle a négligé tout cela dans son poëme : il n'a eu en vuë que de raisonner. Cela supposé, que ne prenoit-il au moins Lucrece pour modéle ? Encore la Physique a-t'elle des ressources, que la Morale n'a point. En général notre Langue, ou plûtôt notre versification, est peu propre pour la Poësie didactique. Nous en avons dit

ailleurs la raiſon. L'Auteur, pour excuſer l'abſence des images & des fictions dans ſon Poëme, voudroit s'apuyer de l'autorité d'Ovide & d'Anacreon. » Je ne » ſçaurois me perſuader, dit-il, que les » graces naturelles d'Anacreon, ni la « beauté de l'imagination d'Ovide, » ayent fait nommer la Poëſie le lan- » gage des Dieux. Je crois qu'elle a » mérité ce nom par des beautés plus » ſolides, que celles qu'elle emprunte » de la fiction. « Il devoit donc s'efforcer de mettre dans ſon Poëme un peu de ces *beautés ſolides*, que je n'ai pas eu le bonheur d'y remarquer. Il ſe vend chez Prault.

Biblioth. du Comte de Hoym. Tous les curieux s'empreſſent aujourd'hui d'acheter le Catalogue des Livres de la Bibliothéque de feu M. le Comte Charle-Henri de Hoym, autrefois Ambaſſadeur du Roi de Pologne Auguſte II. à la Cour de France. Le Sieur Gabriel Martin Libraire, ſi verſé dans la connoiſſance des Livres, & dans la maniere de dreſſer des Catalogues de Bibliothéques, eſt celui à qui nous devons l'arrangement & la deſcription de celle-ci, avec la Table alphabetique. de l'Auteur. On ſçait quel a été le goût du Comte de Hoym pour les Livres. Depuis plus de vingt ans, il n'avoit

épargné ni soins ni dépense, pour en assembler un grand nombre à Paris. Mais quels Livres ? Les meilleurs en tous genres & ce qu'on peut appeller *la tête des Livres*; les Editions les plus belles, les plus rares, les plus recherchées, sans parler de l'élégance des reliures. Les précieux débris des fameuses Bibliothéques de Colbert & de du Fay, & des plus riches Cabinets, soit de la France, soit des Païs étrangers, ont contribué à la formation & à l'accroissement de cette Bibliotheque. On y trouve près de deux cens Editions choisies de l'Ancien & du Nouveau Testament en diverses langues; sur-tout la Bible Latine de Mayence de 1462, le 5e. des Ouvrages, en caracteres de fonte, de Jean Fust & de Pierre Scoiffer, * inventeurs de l'Imprimerie.

* Le premier est *Biblia Latina* vers la 1452; qui a disparu entierement. Le deuxieme *Psalmorum codex*, sur vellin, à Mayence 1457. Le troisiéme *Rationale Divinorum Officiorum*, sur vellin, à Mayence 1459. Le quatriéme *Catholicon*, à Mayence 1460. Le cinquieme, la deuxieme Edition de la Bible Latine, à Mayence 1462. M. l'Abbé Desfontaines a commencé il y a neuf ans une Histoire de l'Imprimerie, qui est presque achevée, & qui paroîtra l'année prochaine, chez Clouzier & Rollin *in*-4°. On espere que cet Ouvrage sera aussi agréable qu'utile au Public. On y verra des choses neuves, & surtout bien des erreurs de Chevillier & de Maittaire corrigées.

On y trouve aussi la Bible de Sixte V. de 1590 en grand papier, dont il n'y a que sept Exemplaires à Paris, les *Epitres de S. Jerôme* de l'Edition de Rome, en 1468, la *Messe Latine de Flacius Illyricus* : le *Missel & le Breviaire Mozarabique* de la Bibliothéque Colbertine : un grand nombre d'Oúvrages curieux & rares des Sociniens : les Ouvrages d'Occhini, & de Guillaume Postel : l'*Antoniana Margarita* de Gomez Pereira : le *Puellarum Decor* en 1461, regardé, dit l'Editeur, comme le premier Livre imprimé en Langue Italienne, &c. * En un mot on y trouve tout ce qui peut être l'objet de la belle passion des Bibliophiles, que les Philosophes & les Ignorans appellent Bibliomanie. Cette Bibliothéque, par la mort funeste du Comte de Hoym, cherche aujourd'hui un nouveau maître, & est à vendre en total jusqu'au premier Avril de cette année. Si personne avant ce tems-là n'en fait l'acquisition, elle commencera à être venduë en détail & à l'enchere le 14. du même mois ; l'ordre de la vente sera annoncé toutes les semaines par des Listes, chez le sieur Martin ruë Saint Jacque.

Thése de M. l'Abb. de Ventadour.

Vendredi dernier 7. de ce mois M. l'Abbé de *ROHAN DE VENTADOUR*, a soutenu en Sorbonne une Thése dediée au Roi. La magnifique & ingénieuse exécution de l'Estampe, gravée d'après le tableau en grisaille de feu le Moine premier Peintre du Roi, par le sieur Cars ; l'auguste Assemblée, qui a été témoin de ce docte Exercice ; l'esprit & le sçavoir que le jeune & illustre Théologien y a fait briller ; tout a répondu à la grandeur de sa naissance, de sa fortune, & de ses talens.

* Je suis du sentiment de ceux qui croyent que la date de 1461 est fausse, & que ce Livre a été imprimé par Jenson en 1471.

Je suis, &c. *Ce 8 Mars* 1738.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXVI.

SI les Ecrits polémiques, Monſieur, ſont toujours utiles au Public, quel avantage ne peut-il pas retirer d'un Ouvrage, où l'on réfute ſolidement un ſyſtéme faux & *dangereux*, revêtu de tous les agrémens du ſtyle, & appuyé de raiſonnemens capables de ſéduire. Feu M. Melon publia en 1734 ſes *Eſſais politiques*, & ce Livre fut ſi bien reçu, qu'en 1736 il en parut une ſeconde Edition avec quelques additions. On y trouve des réflexions fort judicieuſes & des vérités bien développées. Mais il contient auſſi quelques paradoxes, qui n'ont pas été goûtés de pluſieurs perſonnes très-verſées dans la Finance. Telle eſt par exemple ſon opinion ſur *le ſur-hauſſement des Monnoyes*, qu'il regarde

Réflexions politiques ſur les Finances.

comme avantageux à l'Etat. Pour l'appuyer il a employé des raisonnemens, & avancé des faits, qui sont manifestement faux. C'est ce que fait voir très-sensiblement M. du Tot, dans l'Ouvrage qu'il vient de publier, intitulé, *Réflexions politiques sur les Finances & le Commerce.* Si le stile de cet Auteur n'est pas aussi brillant que celui de son Adversaire, je le trouve plus énergique, plus mâle, & en même tems plus clair. L'intention d'inculquer certaines vérités capitales a engagé M. du Tot à rappeller plusieurs fois les mêmes maximes ; ce qui dans un pareil Ouvrage n'est pas un défaut.

Cet excellent Livre est divisé en trois Chapitres. Dans le 1er l'Auteur discute quelques maximes repanduës dans le cours de l'Ouvrage de M. Melon. Dans le 2d. il examine si le *sur-haussement des Monnoyes* comme M. M. l'a prétendu, a été réellement avantageux aux Rois & aux peuples. Pour cet effet il compare les revenus de Louis XII, de François I, de Henri II, de François II, & de Henri III. avec celui de Louis XV. Dans le 3e. il examine, si ces sur-haussemens de monnoyes sont avantageux ou contraires au Commerce. Je ne vous entretiendrai aujourd'hui que des deux premiers Chapitres, qui forment le premier volume.

Le ſur-hauſſement des monnoyes, dit M. Melon, eſt avantageux à l'État, parce qu'il favoriſe le débiteur; & pour le prouver, il cite pluſieurs Ordonnances de nos Rois. Mais M. D. T. fait voir que ces mêmes Ordonnances citées par M. M. prouvent tout le contraire, puiſqu'elles veulent expreſſement que le débiteur, malgré la variation des eſpéces, rende toujours l'argent ſur le même pied qu'il l'a reçu. Cette erreur de M. M. eſt étonnante. Il n'y a en effet aucune raiſon de juſtice ou d'état, pour favoriſer le débiteur au préjudice du créancier: cette faveur injuſte ne pourroit ſervir qu'à multiplier les uſures: car dans la crainte de perdre ſur l'augmentation des monnoyes, le prêteur cherche à ſe dédommager d'avance. Ce n'eſt pas ſeulement dans la citation des Ordonnances de nos Rois que M. M. s'eſt trompé; il a encore avancé des faits poſitivement contraires au témoignage de tous nos Hiſtoriens. C'eſt ce que notre Auteur fait voir en détail dans les deux premiers articles de ce Chapitre.

Si l'on en croit M. M *l'augmentation des monnoyes fut en* 1709 *le ſalut de l'Etat.* M. D. T. fait voir que cette augmentation des monnoyes auroit été une foi-

ble ressource, sans le retour des Vaisseaux de la Mer du Sud, qui arriverent heureusement dans les Ports de France chargés de plus de trente millions. Pour le prouver, il lui a suffi de rapporter les paroles expresses de M. Desmarêts, Controlleur Général des Finances, dans le *Mémoire* qu'il a publié de son administration. *La rigueur de l'Hyver, la disette des grains*, dit le Ministre, *firent resserrer l'argent plus que jamais. Cependant il falloit pourvoir aux dépenses de la guerre &c. Dans une si triste situation, on n'avoit pas la liberté de choisir des moyens qui pussent sûrement & promptement produire de l'argent pour les dépenses.* Suivant le témoignage de ce Ministre, le Roi n'avoit aucun fond dans ses coffres lors de l'augmentation. Comment donc put-elle lui fournir *de quoi acquitter le plus pressé*, & comment *fut-elle le salut de l'Etat*? Ce fut plûtôt l'emprunt de 15. millions avancés par les Intéressés dans le chargement des Vaisseaux de la Mer du Sud, & portés à l'Hôtel des Monnoyes, & le Bénéfice de 11, 370, 773 livres d'argent comptant, que le travail des monnoyes produisit au Roi, outre les 43 millions de billets de Monnoye; qui furent retirés du public. Il est à remar-

quer que, selon le Ministre, les revenus du Roi en l'année 1709. ne monterent qu'à environ 38 millions,& que les dépenses monterent à 221, 110, 547 livres. *On fit subsister par un espéce de miracle*, dit M. Desmârêts, *les Armées & l'Etat en 1709, au moyen des avances qui furent faites par les Fermiers, Receveurs & autres, qui prêterent leur argent & leur credit.* Le Ministre dit bien dans son *Mémoire*, que le travail des Monnoyes produisit un fond actuel de 11, 370, 773 liv. Mais ce travail des Monnoyes est autre chose que le surhaussement. Ainsi de ce que M. Desmarêts ne parle d'aucun bénéfice fait sur l'augmentation des espéces, notre Auteur conclut avec raison qu'il n'y en eut point, & par conséquent que cette augmentation ne fut point le salut de l'Etat en 1709. Il démontre dans la suite qu'elle lui fut très-onéreuse.

L'article 5 contient un état des Finances à la mort de Louis XIV. » Nous sçavons tous, dit l'Auteur, dans quel » effroyable desordre étoient les Finances à la mort de Louis XIV. ou au » commencement de la Regence; & » que la maniere dont elles avoient été » administrées depuis l'année 1683 a» voit peut-être fait autant de mal à

» l'Etat, que les dépenſes immenſes
» qu'avoient exigé les deux dernieres
» guerres. On ne s'attachoit qu'à tirer
» de l'argent des peuples, ſans aucuns
» égards aux dommages qu'en rece-
» voient les biens fonds, le commerce,
» & l'induſtrie des Sujets. Cette con-
» duite produiſoit des effets auſquels
» on ne s'attendoit certainement pas :
» elle donnoit à l'argent, après lequel
» on couroit, une valeur dangereuſe,
» qui en privoit ceux qui le cher-
» choient, & qui ôtoit aux biens fonds,
» au Commerce, & à l'induſtrie, une va-
» leur avantageuſe, qui auroit toujours
» fourni de l'argent. Les peuples ſont
» toute la richeſſe du Roi; c'eſt-là qu'eſt
» ſon véritable tréſor; mais ce tréſor
» eſt bien-tôt épuiſé, ſi on n'a pas une
» attention perpetuelle à leur procurer
» les moyens de le remplir, en favoriſ-
» ſant le Commerce & la conſomma-
» tion, & en repouſſant le Traitant & l'u-
» ſure : Car c'eſt le Commerce & la
» conſommation, qui fourniſſent aux
» Peuples les moyens de payer. Si l'un
» & l'autre diminuent, leurs moyens de
» payer diminuent auſſi dans le même
» raport. Dès-là toute operation de Fi-
» nance nuiſible au Commerce eſt per-
» nicieuſe. Elle produit dans l'Etat le

» même desordre que la conduite de » celui qui vit sur son capital, produit » dans son propre bien. Si on avoit suivi ces principes incontestables, on » auroit procuré la circulation, que de» mandoit la situation des affaires, & » que le credit seul pouvoit donner. » Mais on prit des routes diametrale» ment opposées : on n'avoit des res» sources que dans les gens d'affaires, » & dans les mutations de nos Mon» noyes. Par-là, on se rendit en quel» que façon dépendant de ces mêmes » gens d'affaires, qui sentant le besoin » que l'on avoit de leurs secours oné» reux, conduisirent les Ministres & la » Finance. Les avances qu'ils faisoient » au Roi, souvent des propres deniers » de Sa Majesté, & dont ils retiroient » de trop gros intérêts, les créations » des rentes & de charges de toute es» péce, dont les gages, les priviléges, » & les exemptions diminuoient enco» re les Revenus du Roi, n'ont pas peu » contribué aux malheurs dont l'Au» teur parle, & à former la dette énor» me, dont l'Etat étoit chargé au com» mencement de la Regence. »

Lintérêt qu'on attacha aux billets de monnoye, & l'usage qu'on en prescrivit, lui firent perdre la confiance publique.

Ils n'étoient point admis dans les Recettes du Roi, & il étoit ordonné cependant de les recevoir de particulier à particulier. Etoit-il possible d'en soutenir le crédit ? Il fallut bientôt songer à les retirer du Public; ce qu'on fit au moyen de la refonte de 1709, qui augmenta la valeur numeraire de l'espece de 23 pour cent. Ce sur-haussement produisit de très-mauvais effets, que l'Auteur expose en détail. *Le haut prix des Monnoyes*, dit le Roi, dans le préambule du fameux Arrêt de son Conseil du 21 Mai 1720, *avoit porté plus de préjudice au Royaume, que toutes les dépenses ausquelles le feu Roi avoit été obligé pendant les différentes guerres.* Ce surhaussement en effet de 1709. occasionna les onze diminutions successives, depuis le 1. Décembre 1713. jusqu'au premier Septembre 1715, qui mirent notre Commerce, pendant tout le tems de leur passage dans un desavantage continuel avec l'Angleterre & la Hollande. » L'Etranger, à qui on devoit de » la monnoye foible, fut remboursé » en monnoye forte. Ainsi on peut dire » que cette opération étoit aussi avan» tageuse à l'Etranger, qu'elle étoit rui» neuse à la France. » Ces diminutions ne furent pas néanmoins la seule cause

des banqueroutes si fréquentes alors. Le Roi ne payoit ni les Financiers ni les Negocians, dont il avoit emprunté des sommes considerables ; il tachoit de les satisfaire par des surséances & des saufconduits, qu'il leur accordoit contre leurs Créanciers ; ce qui troubloit le Commerce. » Le desordre étoit uni- » versel, le Commerce annéanti, la » consommation affoiblie de moitié, » la culture des terres négligée ; & les » ouvriers passoient chez l'Etranger... » Ainsi, dès que le Roi ne pouvoit » payer, ceux ausquels Sa Majesté de- » voit, ne pouvoient pas non plus s'ac- » quitter. « L'Auteur en conclut, que quand même il n'y auroit pas eu de diminutions dans la monnoye, il seroit nécessairement arrivé des Banqueroutes, par le défaut de circulation & de confiance. Il faut voir dans le Livre même le fil & la liaison de toutes ces véritez intéressantes.

» La Noblesse, poursuit l'Auteur, » n'étoit pas mieux traitée. Ruinée par » les taxes & par les dépenses de la » Guerre, ne tirant presque rien du » Roi, ni en pensions, ni en appoin- » temens, elle se voyoit accablée par » ses Créanciers. Les frais de saisies, » les ventes de meubles, achevoient de

» ruiner tous les Sujets. Les Sujets de-
» voient de leur côté, tandis que le Roi
» devoit du sien. Les Terres, les Mai-
» sons étoient saisies en Decret. Les
» Baux judiciaires rapportoient la moi-
» tié moins. Les Proprietaires ne trou-
» voient à vendre leurs Terres aux Fi-
» nanciers, qu'au denier 18. ou 20. De
» sorte qu'une infinité de Créanciers
» perdoient une partie de leurs créan-
» ces. Les gens de Robe, sans paye-
» ment de leurs gages, étoient aussi
» accablés de dettes. Les Usuriers les
» plus moderés faisoient valoir leur ar-
» gent communément douze à quinze
» pour cent. Rien n'étoit en valeur.
» Point de confiance, point d'esperan-
» ce de pouvoir débroüiller ce cahos.
» Une défiance commune & reciproque
» engageoit ceux qui avoient de l'argent
» à le cacher, n'osant en faire aucun
» emploi utile. Les Fermiers payoient
» mal, parce que l'argent étoit rare, &
» cher par conséquent, & les denrées
» à trop bas prix. « Enfin l'Auteur nous
apprend que le feu Roi, peu de tems
avant sa mort, pour avoir 8. millions
d'argent comptant, fut obligé de né-
gocier sur la Place pour 32 millions de
Billets & de Rescriptions : c'étoit don-
ner 400. en obligation pour avoir cent

en argent. » Après de semblables opé-
» rations, ajoûte-t'il, il n'est pas éton-
» nant que les revenus du Roi ayent
» été consommés pour 3 ou 4 ans, &
» délegués aux Receveurs, aux Fermiers
» & à d'autres Créanciers, ni qu'une
» telle conduite ait embarassé les biens
» & les personnes des particuliers, par
» des dettes reciproques, qui les te-
» noient comme enchaînés. « L'Etat
étoit donc à la veille d'un épuisement
général ; funeste effet du défaut de con-
fiance & de circulation.

L'Auteur montre ensuite les embar-
ras où dût nécessairement se trouver le
Regent à la mort de Louis XIV, les
différents partis qui lui furent propo-
sés, & celui qu'il préféra. Par Edit du
mois de Mars 1716. on établit une
Chambre de Justice, avec l'appareil le
plus formidable, dans le dessein de
reparer les desordres commis dans les
Finances, & de reprimer l'abus, par
une recherche exacte des gens d'affai-
res. On trouva que le Roi devoit alors
2 *milliards* 300 *millions*, en principal ou
intérêts, & tout n'étoit pas liquidé.
M. du Tot prétend que tous les *visa*
en général sont des opérations fausses,
& qu'en particulier celui de la Cham-
bre de Justice établie en 1716 étoit une

entreprise. dont le succès étoit moralement impossible. « Nous n'avons » point d'exemple, dit-il ici, qu'une » semblable inquisition ait jamais produit dequoi retablir les affaires ; elle » ne retablit tout au plus que celles des » gens qui ont du crédit & de la faveur, » parce qu'ils vendent cherement leur » protection. Pour le Roi il n'en retire » jamais rien. Ce Tribunal terrible, en » jettant l'épouvante par tout, ne pouvoit produire, & ne produisit en effet qu'un discrédit universel, & une » diminution de la consommation & » d'une moitié entiere des Revenus du » Royaume. Ainsi ces sortes d'opérations seront toujours aussi honteuses » pour le Ministére, que ruineuses pour » l'Etat. D'ailleurs, il y a de l'injustice » de vouloir, par une voie odieuse, qui » montre à toute l'Europe l'incapacité » de ceux qui ont conduit les Finances, » qui ôte tout crédit à la Nation, & » qui fait resserrer l'argent, reprendre » des biens qui n'avoient été acquis que » du consentement & en vertu des traités faits avec le Roi. S'il s'y étoit » glissé quelques abus, c'étoit au Ministre sage à les reformer, en faisant » punir les coupables suivant la rigueur des Loix. ».

De tous ces détails, l'Auteur conclut, contre M. M. que plusieurs causes, dont la diminution des espéces fut la moindre, concoururent aux malheurs de l'Etat dans les derniers années du regne de Louis XIV. Il convient en même-tems que toute diminution est très-préjudiciable au Roi, même quand ses coffres sont vuides, parce qu'elle produit toujours une non-valeur dans le recouvrement de ses revenus, qui altere la circulation, & par conséquent le Commerce. Ainsi c'est une perte pour le Roi par contre-coup. En général l'Auteur établit pour principe cet Axiome important : *Il ne faut pas plus toucher aux monnoyes, qu'aux poids, & aux autres mesures.*

Si l'on en croit M. M. l'augmentation portée par la refonte & par la reforme des Monnoyes au mois de Décembre 1715. *soutint les Finances en* 1716. *&* 1717. M. D. T. fait voir au contraire que ces deux opérations furent très-préjudiciables à l'Etat, parceque cette refonte & cette reforme mirent dans le Public une même espéce de différent prix ; ce qui causa le même desordre que sous Philippe le Bel, & nous exposa à l'inconvenient d'une monnoye forte, & d'une monnoye foible. » Est-il

» possible, s'écrie l'Auteur, qu'un pa- » reil désordre ait produit un si bon ef- » fet, que celui de *soutenir les Finances ?* » Il démontre ensuite que c'est une très-grande faute en fait de Monnoyes, que d'en fabriquer de nouvelles de même titre & de même poids que les anciennes, & d'une plus grande valeur numeraire ; parce que c'est procurer à l'Etranger la facilité de s'approprier le bénéfice du Roi, en remarquant les anciennes aux coins des nouvelles. Avec un coup de marteau on gagnoit en Angleterre & en Hollande 4 & 6 livres, en remarquant les Loüis de 1709, qui valoient 14 & 16 livres, & qui en vertu du coup de marteau passoient pour 20 livres. L'Edit de Décembre 1715, bien loin de *soutenir nos Finances*, fit passer une quantité prodigieuse de nos espéces dans les Païs étrangers. Voilà l'effet de la disproportion dans la valeur numeraire des espéces de même poids & de même titre : Elle nous laisse dans le désordre d'une monnoye foible & d'une monnoye forte. Dans ces circonstances on cache les vieilles espéces jusqu'à un tems plus favorable, ou bien on les fait passer chez l'Etranger qui les remarque. Si l'espéce reste cachée, c'est un fond inutile au Public, & même à ceux à qui il appartient ; ce qui altére

la circulation & nuit au Commerce. Si elle passe chez l'Etranger, le bénéfice qu'il en retire, est une perte réelle pour l'Etat, & son passage fait nécessairement baisser le change au-dessous du Pair; ce qui rend notre Commerce desavantageux. L'Auteur démontre ici géometriquement le tort que font à l'Etat les opérations de Finances, qui font resserrer l'argent au-dedans du Royaume, ou qui l'en font sortir. Il y a ici un principe important qui est que *les effets de l'espéce sur le Commerce sont toujours proportionnés a la valeur de tous les biens réels d'un Etat, & à la valeur de toutes les espéces qui y circulent.*

L'augmentation de la monnoye augmente nécessairement le prix des Denrées & des Marchandises; & l'on reçoit moins d'or & d'argent des Etrangers, qui achetent en France. M. Melon a prétendu que ce second chef se détruisoit par le premier. » Puisque les » Denrées sont augmentées, ce doit » être, dit-il, *dans la proportion de* » *l'argent*, qui est leur commune me- » sure : ainsi cela est égal pour l'Etran- » ger, qui paye en poids & en titre : » ou si les Denrées augmentoient dans » une proportion plus basse, cela seroit » encore bien plus avantageux au » Royaume, puisque le Roi pourroit

» dans un moment enrichir ſes Sujets
» en hauſſant les eſpéces ; ce qui mul-
» tiplieroit les valeurs numeraires pour
» les Acheteurs, ſans augmenter le
» prix des Denrées ; & les Vendeurs,
» qui recevroient toujours la même
» ſomme, n'y gagneroient pas moins
» par la prompte & facile vente de leurs
» Denrées. « M. du Tot repond (& le prouve) que l'augmentation des Denrées n'eſt jamais proportionnée à celle de l'argent, & que cette différence cauſe une perte réelle à l'Etat. Au reſte ſi pour enrichir un Royaume il ſuffiſoit de faire augmenter les Eſpéces, il n'y a aucun Prince qui ne pût avoir recours à ce moyen ſi facile. Alors il pourroit y avoir une eſpéce d'émulation entre les Princes, à qui hauſſeroit le plus les eſpéces de ſon Etat, ce qui produiroit un deſordre affreux dans le Commerce. Pour répondre aux deux cas contenus dans le Diſcours de M. M. notre Auteur propoſe trois applications, avec des exemples pour chacune ; d'où il conclut que dans tous les cas tout ſur-hauſſement quoiqu'il faſſe augmenter le prix des Denrées & des Marchandiſes, eſt toujours contraire au Roi & au Peuple, comme débiteurs. Cet Article contient des détails qui for-

ment des preuves demonſtratives. Je vous renvoye au Livre même pour les examiner.

Il s'agit dans l'article 8 de la proportion des monnoyes. L'Auteur y contredit encore M. Melon avec ſuccès. Ce qu'il expoſe touchant la proportion entre l'ancienne monnoye & la nouvelle, fait connoître que quand il n'y auroit ſur la refonte & fabrication de l'eſpéce que les frais de *Braſſage*, & le *droit de Seigneuriage*, *&c.* l'Etranger en profiteroit toujours au deſavantage des Sujets. Cette *Traite* eſt toujours aſſez forte, pour mettre entre l'eſpéce vieille & la nouvelle une différence qui fait trouver à l'Etranger 10, 12, 15, & quelquefois 20 pour cent de bénéfice, en achetant nos vieilles eſpéces, & en les payant en nouvelles refonduës chez lui. Ce qu'il dit de la proportion entre les eſpéces d'or & d'argent eſt connu de peu de perſonnes, & eſt fort intéreſſant. Paſſons à l'Article 9.

La plûpart ont regardé comme pernicieux, dit M. Melon, *le tranſport de l'argent chez les Etrangers. Penſent-ils que c'eſt un preſent qu'on leur fait? Si la balance du Commerce eſt inégale*, (c'eſt-à-dire, ſi nous redevons par la balance) *nous ne pouvons ſolder que par-là. Si elle eſt égale*,

l'Etranger devient notre débiteur, notre tributaire, & le change nous sera toujours avantageux. M. D. T. ne trouvant pas assez de justesse dans ces paroles, commence par les expliquer, pour leur donner un sens raisonnable; ensuite il juge que l'Auteur n'en a pas dit assez pour convaincre ceux qui condamnent le transport des espéces dans le Païs étranger, & il y supplée. Il vaudroit mieux, selon lui, mettre un droit sur la sortie de l'argent que de la défendre inutilement. On a mille endroits dans un Vaisseau pour cacher l'argent, qu'on ne peut découvrir qu'en mettant le Vaisseau en piéces; ce qui est impratiquable. Il est impossible aussi de le trouver dans les balots, les barils & les futailles, où il est facile de le cacher avec les marchandises qui sortent, à moins d'être averti par une dénonciation certaine. Ces défenses ne sont donc bonnes que pour les voyageurs. Il n'y a qu'un seul moyen d'empêcher la sortie de l'or & de l'argent, qui est de faire en sorte que les Etrangers tirent plus de nos Denrées, Arts, & Fabriques, qu'ils ne nous fournissent des leurs, & qu'à la fin de l'année ils nous redoivent par la balance du Commerce. Tout l'argent qui est dans le Royaume, vient du Né-

goce. Quand le Négociant l'y fait entrer, il est favorisé ; & sa sortie est un crime : cependant l'Etat n'en souffre aucun préjudice, selon M. D. T.

Il y a des circonstances, dira quelqu'un, *où les sur-haussemens des monnoyes sont indispensables, & avantageux : témoin celui qui fut annoncé par l'Arrêt du 30 Juillet 1720, qui porta le Marc d'or monnoyé à 1800 livres, & celui d'argent à 120 liv.* M. D. T. pour détruire cette objection, commence par montrer en quel état étoient nos Finances, lors du sur-haussement de 1720. dont il s'agit. Pour cet effet il examine les opérations des Finances, faites dans ce tems, qui fut le plus orageux du systéme de M. Law. » Mais pourrai-je parler de ces operations, ajoûte-t'il, & en dire mon sentiment avec liberté, sans blesser les opinions communes, la plûpart formées par des passions, nées de l'intérêt particulier, source d'une grande erreur? « L'Auteur convient que ce sur-haussement, qui devoit plûtôt arriver à la fin du mois de Mai précédent, ne fut utile cette fois-là, que par les circonstances extraordinaires, & parce que de deux maux il faut toujours éviter le plus grand. L'Auteur s'étend beaucoup sur le systéme de Law, & commence par faire

voir en général l'utilité des billets ou promesses de payer en argent. Un crédit bien gouverné monte au décuple du fonds d'un Marchand; & il gagne autant avec ce crédit, que s'il avoit dix fois son fond. Cette maxime est reçûë chez tous les Négocians. Si le crédit est la plus grande richesse de tout homme qui exerce le Commerce, il s'ensuit qu'il doit faire la plus grande ressource & la plus grande force d'un Etat. L'Angleterre nous en fournit une preuve incontestable. Les Négocians ont encore porté l'usage du Papier plus loin: ils ont fait passer leurs billets de place en place, & ces billets ont souvent fait une infinité d'affaires avant de revenir à leur source.

Parmi les hommes il n'y a que deux sortes de richesses; les réelles, & celles de confiance ou d'opinion. Celles-ci, selon l'Auteur, ne sont que representatives, comme l'or, l'argent, le bronze, le cuivre, les billets, les coquilles &c. dont on se sert à évaluer ou à mesurer les richesses réelles. Avec cette différence néanmoins, que l'or & l'argent, indépendemment de la representation, sont une richesse réelle par eux-mêmes, parce que ce sont des matieres qui ont un prix réel dont on est convenu. L'Au-

teur à beau dire que le Louis d'or est un billet, dont l'effigie du Prince est la signature: ce Louis d'or a toujours une valeur intrinseque; ce que n'a pas un Billet avec la signature de qui que ce soit. C'est en même-tems un billet & un gage.

» La force d'un Etat, continue M. » D. T. dépend du nombre de ses habi» tans, & le nombre des habitans est » toujours proportionné à la quantité » des Espéces qui est dans cet Etat. Car » cent francs ne peuvent employer » qu'un certain nombre d'hommes: s'il » en reste à employer, & qu'il n'y ait » point d'espéces pour les payer, ces » hommes, ou meurent de faim, ou » vont offrir leur travail à l'Etranger; » ce qui affoiblit l'Etat, & fortifie l'E» tranger à nos dépens. « L'Auteur fait voir que si nous augmentons la quantité de nos espéces, & qu'au lieu de cent francs, elle soit de deux cens, l'Etat pourra employer le double d'hommes. S'il en manque pour gagner l'espéce qui y est, cette abondance attire nécessairement les Négocians & les Ouvriers étrangers. Ils viennent s'établir où l'abondance les appelle; ce qui fortifiera l'état, accroîtra les revenus du Roi, & ceux des Particuliers proprietaires de Terres, de Maisons, &c. » Ce sont les

» Païſans & les hommes d'induſtrie qui » font ſubſiſter l'Etat : ainſi plus il y » en a , plus il eſt puiſſant. «

L'Auteur revient enſuite aux avantages du Billet, préférable à la monnoye à pluſieurs égards. » Mais on le craint en France, *parce qu'il n'y eſt pas connu* : » On n'y enviſage que ſon danger, & » on n'y examine point ſes avantages. » Dès qu'il paroît, on craint ſa chute, » & on ne s'apperçoit pas que cette » crainte ſeule la procure. » Il falloit, ſelon l'Auteur, dans un Royaume tel que celui-ci ſe contenter d'un crédit qui n'excedât point le montant des eſpéces qui ſont dans l'Etat, afin qu'il fût toujours convertible en eſpéces, à la volonté des Particuliers, » ſauf à l'étendre & à le » multiplier ſuivant les beſoins de l'E- » tat & du Commerce, & ſuivant la » confiance qu'on y auroit, quand on y » ſeroit accoutumé, & quand le Prince » par pluſieurs années d'experience au- » roit ſenti tous les avantages & tou- » tes les reſſources qu'il y peut trouver. » De cette maniere il y auroit moins à » craindre ; parce qu'alors le propre » intérêt du Souverain l'engageroit à le » ſoutenir, & lui ôteroit toute tentation » d'y donner la moindre atteinte. »

L'Auteur établit ensuite trois Axiomes, qui suivent l'un de l'autre ; & suivant ces principes il examine l'entreprise, la conduite, & le mauvais succès du systéme de Law, dont on voit ici toutes les operations en détail exposées avec beaucoup de justesse. Peu de personnes sont en état d'en rendre un aussi bon compte que l'Auteur. *Et quorum pars magna fui.* Il y a sur cet article beaucoup de détails, dont je ne puis faire usage ici. On y voit clairement que le seul défaut de confiance causa le discrédit du Billet & la chute du Systéme ; ce qui força le Gouvernement à une prodigieuse augmentation des Monnoyes. L'Auteur démontre sensiblement que la multiplication du Billet est ce qui donna de fortes atteintes à la confiance publique, & que dès que la reduction du Billet avoit été rejettée, l'augmentation de la Monnoye étoit indispensable.

Je ne dirai que peu de chose du second Chapitre, où il s'agit d'examiner, *si l'augmentation de la valeur numeraire des Monnoyes a été réellement avantageuse aux Rois & aux Peuples.* L'Auteur est dans tout ce Chapitre en contradiction avec M. Melon sur plusieurs Chefs. Il fait voir d'abord que par l'augmentation de l'Espéce, à compter depuis les derniers tems de la deuxiéme Race de nos Rois, que les redevances des Terres furent évaluées en argent, le sol de redevance, par exemple, qui étoit alors la dixiéme partie d'un marc d'argent * n'en est plus aujourd'hui que la milliéme partie. Les possesseurs des Fiefs, à mesure que la valeur

* La livre d'Argent pesant valoit autrefois 20. sols : Cette valeur est restée dans l'imagination, pour le compte des sommes, tandis que la même livre d'Argent pesant vaut aujourd'hui cent livres.

numeraire de l'Espéce haussoit, devoient bien faire attention que leur revenu diminuoit. Ils confondirent la valeur intrinseque avec l'évaluation numeraire ; ce qui est cause qu'une redevance qui devroit être aujourd'hui de 50 francs, n'est que d'un sol. Aussi dès le tems de Charle VII. les Fiefs se trouvoient dans l'impossibilité de fournir le service, & aujourd'hui la plus grande partie ne fournit pas même la subsistance.

L'Auteur prouve par ce point là seul, contre M. Melon, qu'il est faux que le sur-haussement de la monnoye soit indifférent, & il prouve encore mieux, qu'il est desavantageux au Roi & au Peuple comme débiteurs. Comme cette preuve ne consiste qu'en calculs, je ne m'y arrêterai point. Je dirai seulement en géneral qu'elle roule sur la comparaison des revenus de Louis XV. avec ceux des Rois ses prédécesseurs, & qu'on démontre que quoique Louis XV. reçoive un numeraire beaucoup plus fort que Louis XII, il est néanmoins réellement moins riche. A l'égard des Sujets, comme il y a plus d'acheteurs que de vendeurs, il est clair qu'il y a plus de perdans que de gagnans. Donc l'augmentation de l'espéce est contraire au Peuple. A l'égard de tous les Rentiers, dont le nombre est fort grand, M. Melon lui-même convient qu'ils sont les victimes des sur-haussemens d'espéces.

Je suis, &c. *Ce* 13. *Mars* 1738.

Fautes à corriger dans la Lettre CLXXV.

P. 228. l. 26 noble *lisez* noblesse.
P. 238. l. 29. de l'Auteur, *lisez* des Auteurs.

A PARIS Chez CHAUBERT, avec Privilege & Approbation.

OBSERVATIONS
SUR
LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXVII.

Suite de la Mythologie de M. l'Abbé Banier.

SI nous ne connoissions notre malheureux penchant à l'erreur, il y auroit lieu d'être surpris, Monsieur, que les enfans de Noé ayant repeuplé la terre, on ait pû ensuite méconnoître le vrai Dieu & les merveilles de la création, dont ces nouveaux *Propagateurs* du genre humain avoient entendu parler tant de fois. Cependant il est certain qu'excepté la Judée, le reste du monde se plongea successivement dans l'ignorance du vrai Dieu. Au lieu de cette vérité pure, connuë de Noé & de ses enfans, on adopta des imaginations grossieres & puériles, sur la Cosmogonie & la Théogonie, c'est-à-dire, sur l'origine du Monde & des Dieux. Le détail de ces absurdités ne se trouve

point dans la plûpart des Mythologues. Mais M. l'Abbé Banier a cru avec raison qu'il étoit nécessaire de les exposer, pour avoir une idée exacte de la Mythologie ancienne. Ces recherches également utiles & curieuses, qui renferment les Théologies particulieres à chaque Nation, donnent un grand relief à son Ouvrage.

Ceux qui ne connoissent la Mythologie que par les ouvrages des Grecs & des Latins, soit en vers, soit en prose, s'imaginent que les premiers Peuples sont les inventeurs de ces erreurs monstrueuses qui composoient leurReligion, & de tous les Dieux qu'ils adoroient. Cependant il est certain que les Grecs étoient modernes, eu égard aux peuples d'Orient, que leur païs a été peuplé tard, & qu'ils tenoient des Colonies venuës de Phénicie & d'Egypte, leur Religion, leurs Cérémonies & leurs Mystéres. Ainsi c'est parmi les Peuples de l'Asie, ajoûte le sçavant Auteur, qu'il faut chercher l'origine de l'Idolatrie.

Vous prévoyez d'avance que dans un Ouvrage tel que celui-ci, où il s'agit plûtôt d'exciter la curiosité, que de la satisfaire entierement, je ne dois pas décrire toutes ces fictions. Il suffit d'in-

diquer les principales. Parmi les Chaldéens, le plus ancien Peuple que nous connoiſſions, on voit à travers une fiction groſſiere, qui cache un trait hiſtorique, quelques veſtiges remarquables de l'Hiſtoire de Moïſe, & des Dieux ſans généalogie, qui ſont antérieurs à la formation du monde. Le célébre fragment de Sanchoniathon, Prêtre de Beryte, renferme la Théogonie des Pheniciens. M. l'Abbé Banier l'a rapporté tout entier avec des réflexions. Ce ſyſtéme conduiſoit à l'Athéiſme, en ſuppoſant que Dieu n'avoit aucune part à la formation de l'Univers. Sanchoniathon aſſure que l'Eſprit, tel qu'il le concevoit, ne connoiſſoit pas ſa propre production. Il donne pour premier principe de l'Univers, un air ténébreux & ſpiritueux, un chaos plein de confuſion & ſans clarté, éternel, & d'une durée ſans fin. Les Chaldéens, auſſi-bien que les Phéniciens, admettoient dix premieres générations d'hommes déifiez ; mais il y a dans les noms quelques différences.

Les Egyptiens tenoient de la Phenicie leurs Dieux ; ainſi il n'eſt pas étonnant que leur Coſmogonie fut preſque ſemblable, & que la Divinité n'eût aucune part à la production de l'Univers.

Ils croyoient que tous les Etres étoient sortis d'un œuf primitif, symbole du monde ; que les premiers hommes étoient nez à peu près comme naissent les insectes, après que les eaux du Nil se sont retirées ; qu'il n'y avoit rien d'antérieur à ce monde visible ; que le Soleil en étoit l'artisan, & que les Planetes & les étoiles étoient de vrais Dieux. Le fameux Cudwort a taché de les justifier sur ce Matérialisme, & leur a attribué la croyance d'un Etre intelligent qui avoit présidé à la formation du monde. Mais M. l'Abbé Banier soutient que la Théogonie des Egyptiens est une Idolatrie grossiére, qui a été la source de celle des Grecs & de plusieurs autres Nations. Je ne dirai rien de la Théogonie des Atlantides, Peuple de la partie Occidentale de l'Afrique, sinon que leurs Allégories conduisent à croire que le culte des Astres, & en particulier du Soleil & de la Lune, a été la premiere & la plus ancienne Religion de ce Peuple.

M. l'Abbé Banier s'est fort étendu sur la Théogonie des Grecs. Elle a été differemment construite, 1°. par Orphée, 2°. par Hésiode. Il cite deux autres Théogonies, l'une d'Aristophane, qui pour le fond est la même que celle

d'Hésiode, mais disposée d'une maniére plus simple & plus claire : l'autre est tirée d'un Manuscrit cité par Bocace. On ne voit pas distinctement, quelle part Orphée a donné à Dieu dans la formation du monde. Il est le premier qui ait enseigné aux Grecs la Doctrine de l'œuf primitif, d'où sortirent tous les autres Etres; opinion très-ancienne, qu'il avoit apprise sans doute des Egyptiens, qui, ainsi que plusieurs autres peuples, representoient le monde par ce symbole. Mais sans entrer dans de plus grands détails, il suffit de remarquer avec l'Auteur, que la Théogonie des Grecs est un composé monstrueux d'Histoire & de Fables, dans lequel on remarque à tous momens une Physique grossiere, confonduë avec les Traditions défigurées ; des générations naturelles mêlées avec des générations métaphoriques ; des noms visiblement allégoriques à côté des noms véritables : le tout recüeilli par Hésiode, dans une espéce de Poëme sans art, sans invention, & sans autre agrément que celui de quelques Epithétes brillantes dont il l'a orné. On voit distinctement que les Grecs ont érigé en Dieux les premiers hommes ; comme ils ne connoissoient que très-confuse-

ment les premiers tems, ils n'ont fait qu'alterer l'ancienne & véritable Tradition, que Moïse seul a conservée. Cela est évident par le court parallele que le docte Auteur a fait du commencement de la Genese avec la Théogonie d'Hésiode. Ovide, dans sa Théogonie & sa Cosmogonie rapportées au commencement de ses Métamorphoses, est aussi conforme en diverses choses, au Saint Legislateur des Juifs.

» Tous ces systémes des Grecs, dit » M. l'Abbé B. supposent que l'Amour » unit les principes différens dont le ca- » hos étoit formé, & que de cette union » sortirent tous les Etres. Mais qu'est- » ce que cet Amour, si ce n'est l'union » naturelle des corps homogénes? Et si » les Auteurs de ces opinions extrava- » gantes l'ont personifié, on voit bien » que ce n'est qu'un personnage méta- » phorique, qui n'exista jamais que » dans leur imagination. La Création » est un mystere inconnu à la raison hu- » maine. Les Philosophes, qui ne com- » prirent jamais que de rien on pût fai- » re quelque chose, avoient tous gé- » néralement adopté cet Axiome : *Ex* » *nihilo nihil, & in nihilum nil posse re-* » *verti.* Ainsi voyant la forme admira- » ble de l'Univers, qu'ils attribuoient

» ou à un Etre supérieur à la nature ;
» ou plus souvent encore à la nature
» même, ils ont toujours supposé une
» matiere préexistente, mais confuse &
» informe, qui fut débroüillée dans la
» suite ; & ne sçachant à qui donner
» la gloire d'avoir mis dans le monde
» l'ordre qui y regne, ils imaginerent
» leur Amour, qui n'est que l'union cau-
» sée par le mouvement des corps ? «
Ovide en prenant dans Hésiode l'idée du cahos, ne fait point intervenir l'Amour pour le débroüiller ; il sent qu'il lui faut un Agent, mais il ne sçait pas trop à quoi se déterminer. Il est étonnant que dans toutes les Théogonies, où l'on trouve quelques vestiges de la vraie Tradition, il n'y ait rien qui rappelle l'idée de la Création du monde.

Les Dieux d'Homere ont mérité l'attention de notre Mythologue. Certains Critiques modernes se sont efforcés de les décrier, & d'en faire rejaillir le ridicule sur ce Poëte ; en quoi ils ont tort. Homere n'a point fait un nouveau systéme de Théogonie ; il n'a fait qu'employer avec appareil les mêmes Dieux qu'Hésiode & Orphée ; en un mot il a adopté la Théologie établie de son tems. Un Poëte n'est qu'un peintre & un imitateur ; il ne produit pas son ob-

jet, il l'imite & le peint. Ainsi Homere n'est que le Copiste & le Peintre de tant de choses extraordinaires & bizarres, dont on l'a cru le pere & l'inventeur.

Vous sçavez que Ciceron reproche à Homere d'avoir abbaissé les Dieux jusqu'aux hommes, au lieu d'élever les hommes jusqu'à la perfection des Dieux. » Ce reproche est injuste, dit » M. l'Abbé B. La plûpart des Dieux » d'Homere avoient été des hommes, » qui par des actions d'éclat, & par » l'invention des Arts, avoient mérité » les honneurs Divins; mais ces actions, » quelque brillantes qu'elles fussent, » n'étoient pas toujours suivant les ré- » gles d'une exacte probité. La Morale » n'a pas toujours eu la pureté, à laquel- » le Pythagore & Platon l'ont restrainte » dans la suite. La force, les talens, & » les dons de la nature, ont long-tems » tenu la place du vrai mérite, & parce » que c'étoit-là ce qui avoit consacré » ces grands Hommes, on croyoit ces » choses dignes d'eux après leur con- » sécration. En un mot, des hommes » déifiés tenoient & de la perfection » divine, & de la foiblesse humaine; » ainsi le Poëte a dû les representer » suivant ces deux idées, & dès-là » on doit voir en lui un mélange de

» grandeur & de petitesse, de force &
» de foiblesse, de majesté & d'abbaisse-
» ment, de vertus éclatantes & de vi-
» ces honteux. » Il me semble qu'on ne peut justifier plus solidement les Dieux d'Homere, contre lesquels M. de la Motte a signalé son génie philosophique.

L'Auteur observe que les Grecs, naturellement amoureux de fictions, réduisirent en systéme la Théologie qu'ils avoient reçuë des Peuples de l'Orient. Les Romains n'ont rien fait de semblable. Contens de la Religion des Grecs & des autres Peuples qu'ils avoient vaincus, ils prirent tout l'appareil Religieux que l'Idolatrie entraînoit avec elle, sans avoir jamais songé à réduire en systéme une Religion si bigarrée. La Ville du monde la plus Idolatre, ajoûte l'Auteur, fut celle de toutes qui négligea le plus l'Histoire des Dieux. Cicéron dans son traité *de la Nature des Dieux*, donne à la vérité quelques Généalogies ; mais comme il est le Copiste des Grecs, & qu'il parle en Académicien, son Ouvrage ne sçauroit être regardé comme un systéme de Théologie. Il paroît par-là que les Romains ne regardoient la Religion que comme une branche de leur politique ; ainsi

un culte exterieur leur suffisoit ; & pour cela ils n'avoient pas besoin de concilier une infinité d'opinions monstrueuses ; discussions difficiles & plus propres à donner atteinte à ce culte qu'à l'établir. Des Réflexions aussi Philosophiques ne se trouvent pas dans les Ouvrages Mythologiques, qui ont précédé celui de M. l'Ab. B. Il ne manque pas aussi d'instruire agréablement ses Lecteurs, lorsqu'il en trouve l'occasion.

Il a emprunté de l'Histoire de la Chine par le P. du Halde ce qu'il dit de la Théogonie des Chinois. Comme nous avons tiré du même Ouvrage un précis de ce qui concerne leur Religion qu'on trouve à la page 169. du Tome VII ; nous nous abstenons de traiter encore cette matiere. Nous renvoyons au Livre de M. l'Abbé Banier ceux qui voudront être instruits de la Théogonie des Bramines des Indes, & des Americains, & de la conformité de diverses Fables de ces derniers peuples avec celles des Grecs, des Egyptiens & des Romains. Cette conformité lui paroît avoir sa source dans l'origine commune des hommes, dans la même ignorance, & dans le même goût pour le merveilleux. Quelque inventif que soit l'esprit humain, il est impossible, même en

fait d'erreurs, qu'il ne se copie quelquefois lui-même.

Après avoir exposé les différentes Théogonies des Anciens, c'est-à-dire, les Théologies particulieres à chaque Nation, M. l'Abbé B. a cru devoir faire connoître la Théologie générale du Paganisme, surtout celle des Grecs & de leurs Poëtes. Varron distinguoit trois sortes de Théologies; la fabuleuse, qui étoit celle des Poëtes, la physique adoptée par les Philosophes, & la politique qui étoit celle des Ministres de la Religion. La Théologie des Poëtes étoit rejettée par les Sages du Paganisme; Varron la condamnoit hautement. Il ne desapprouvoit pas la Théologie des Philosophes, mais il croyoit qu'elle devoit être renfermée dans l'Ecole, parce qu'elle discouroit librement de la nature des Dieux; ce qui, selon lui, étoit dangereux. La troisiéme espéce de Théologie formoit le systéme de la Religion, & étoit le fondement du culte qu'on rendoit aux Dieux; & si elle n'étoit pas la plus estimée, ajoûte M. l'Abbé B., elle étoit du moins la plus respectée, & la seule qui fût suivie. Il est étonné que la Théologie Poëtique, proscrite par les Sages du Paganisme, ait trouvé des partisans dans ces der-

niers tems. Le P. Thomassin, l'Auteur de l'*Homére Hebraïsant*, Cudwort, l'Abbé Faydit, ont découvert dans les Ouvrages des Poëtes les vérités les plus sublimes, l'unité de Dieu, sa toute puissance, sa bonté infinie, son immensité, son éternité, sa providence, les devoirs envers Dieu, ceux des hommes entr'eux, & les autres préceptes d'une morale pure, voilés quelquefois sous des fictions. Enfin ils font à tout propos des paralleles recherchés entre les vérités qu'ils trouvent dans les Poëtes, & celles de l'Ecriture Sainte. M. l'Abbé B. auroit pû encore citer l'Auteur *de l'action de Dieu sur les Créatures*, qui, pour prouver la Prémotion Physique par le raisonnement, a compilé les Poëtes Grecs & Latins.

» J'avoüe, pour moi, dit l'Auteur, » que la lecture des Poëtes m'a donné » une toute autre idée de leur Théolo- » gie. Il est vrai qu'ils parlent quelque- » fois de la Divinité d'une maniere su- » blime, mais ils ne se soutiennent nul- » lement sur ce sujet ; & après avoir » donné à leurs Dieux les épithétes ma- » gnifiques, d'Immortels, de Tout-puis- » sants, &c. ils les representent avec » des foiblesses, qui ne conviennent » qu'aux derniers des hommes & aux

» plus corrompus. En ſorte que je ſuis
» étonné que de ſçavans hommes ayent
» ſi fort exalté leur Théologie, pendant
» que Platon, pour cette même Théo-
» logie, qui lui paroiſſoit ſi monſtrueu-
» ſe, les banniſſoit de ſa République. «
Cicéron, comme il paroît par quelques paſſages citez dans cet Ouvrage, ne penſoit pas plus favorablement des Poëtes. Sans vouloir juſtifier entierement ces modernes, ſi fort enthouſiaſmés de la Théologie Poëtique, il me ſemble qu'ils ont pris un point de vuë différent de celui de Platon. Ce Philoſophe Grec a conſideré en gros cette Théologie; ainſi il n'eſt pas étonnant qu'il l'ait proſcrite; au lieu que nos modernes, contens de citer ce qui donne réellement une haute idée de la Divinité, ne ſe ſont point rendus garants de tout le ſyſtéme poëtique. Ils n'ont pris que des textes iſolés, qui s'accordent avec la bonne Philoſophie & avec la Religion. Ils auroient adopté ſans peine tout ce que dit le ſçavant Mythologue, contre ces Dieux vindicatifs, querelleurs, injuſtes, ſujets à toutes les paſſions humaines, protecteurs du vice; ennemis de l'innocence, ſcélérats, libertins. Il ne faut pas douter qu'ils n'ayent vû cet impie & ridicule

tableau, Ouvrage de l'imagination des Poëtes ; mais ils l'ont méprisé, & se sont contentés d'admirer le langage de la nature, dans les expressions sublimes, qui retracent vivement l'idée d'un Etre souverainement parfait. En un mot, ils n'ont réellement loüé que ce que M. l'Abbé B. juge lui-même digne de loüanges.

Il a recherché curieusement l'origine de l'Idolatrie, c'est-à-dire du culte rendu aux Statuës & autres representations des Dieux. Quelques Sçavans, & surtout les Rabbins, font remonter la premiere origine de l'Idolatrie à des tems antérieurs au Déluge. Bayle est persuadé qu'elle commença après le Déluge, mais il soutient ridiculement que l'Athéisme, répandu dans le monde avant ce fameux évenement, y donna naissance. L'Ecriture Sainte ne dit rien de précis sur l'origine de l'Idolatrie : tout ce qu'on peut conclure de divers faits qui y sont rapportés, c'est que la Religion Sainte des premiers descendans de Noé souffrit peu à peu de grandes altérations. M. l'Abbé B. a fait à ce sujet diverses réflexions, également pieuses & philosophiques. S. Epiphane croit que Sarug, ayeul de Tharé pere d'Abraham, fut le premier auteur de

l'Idolatrie ; mais l'Ecriture insinuë seulement que les ayeux de ce Patriarche étoient engagés dans le culte des Idoles, sans dire qu'ils en avoient été les inventeurs. Il est sûr que l'Idolatrie étoit repanduë du vivant d'Abraham, & que Dieu le préserva de cette contagion, ou du moins l'en retira, en le faisant sortir de la Chaldée où il demeuroit. L'Auteur combat avec le même succès l'opinion de ceux qui attribuent l'origine de l'Idolatrie à Nemrot ou à Ninus, & il est persuadé que les enfans de Cham, Chanaan & Misraïm, qui s'établirent l'un dans la Phenicie, & l'autre dans l'Egypte, furent les Auteurs du culte des Idolatres ; ainsi l'Egypte & la Phenicie sont les premiers berceaux de l'Idolatrie. Ce sentiment est soutenu par divers Auteurs considerables, & paroît conforme à l'Ecriture.

M. l'Abbé Banier décrit ensuite les progrez successifs de l'Idolatrie; mais ce sont des détails que je ne puis exposer ici, non plus que les différentes opinions des Sçavans sur le premier objet de l'Idolatrie. Vossius prétend que la plus ancienne a été celle des deux Principes, connus sous differens noms, chez les Perses, chez les Grecs, chez les Egyptiens. Ce Sçavant s'étend fort

fur cette opinion, adoptée par les Manicheéns, & justifiée par Bayle leur Avocat. Il recherche avec la même érudidition les raisons qui porterent les hommes à adorer les Génies, & les ames des personnages illustres. C'est aux curieux à consulter l'Ouvrage sur tous ces points.

M. l'Abbé Banier est persuadé que l'Idolatrie a commencé par le culte des Astres & du Soleil. » Comme on n'abandonna le vrai Dieu, que parce » que l'idée d'un être purement spiri- » tuel s'étoit effacée dans le cœur des » hommes devenus charnels, il n'y a » pas d'apparence qu'ils ayent pris d'a- » bord pour objet de leur adoration, » des hommes semblables à eux. La beauté du Soleil, le vif éclat de sa lumiere, sa regularité à porter par tout la lumiere & la fecondité, caracteres essentiels de la Divinité, tout cela n'étoit que trop capable de faire croire à des hommes grossiers qu'il n'y avoit point d'autre Dieu que le Soleil. Les révolutions & les mouvemens reguliers des Sphéres celestes, leur persuaderent bientôt que les Astres étoient animés; erreur qui n'a eu que trop de partisans. Eusebe, Platon, Moïse, Diodore de Sicile sont favorables à M. l'Abbé B. C'est

dans l'Egypte où il prétend qu'a commencé le culte du Soleil, source de celui de tous les Astres. Ce qui donne un grand poids à cette opinion, c'est que toutes les Nations, dont la Religion nous est connuë, ont rendu un culte religieux au Soleil, à l'exception de quelques habitans de la Zone-torride, qui, brulés par les rayons de cet Astre, le maudissent sans cesse. Il paroît encore que ce fut dans la Phénicie & dans l'Egypte que commença la coutume de mettre au nombre des Dieux ceux qui avoient inventé des choses utiles à la vie; & il y a apparence que ce fut pour l'Egypte, peu de tems après la mort d'Osiris & d'Isis. Cette coutume de déïfier les hommes passa d'Egypte chez les autres peuples. Je suis obligé de passer ces détails, aussi-bien que les progrés de l'Idolatrie, qui sont exposez d'une maniere un peu étenduë; & je finis par l'objection que se fait ainsi le sçavant Auteur. » On pourroit opposer » à ce que je viens de rapporter des » progrès de l'Idolatrie, que toutes » les fausses Divinitez des Payens, n'é» toient que différens attributs du vrai » Dieu; qu'ils adoroient, par exemple, » sa justice dans Themis, sa puissance » souveraine dans Jupiter, son elo-

» quence dans Mercure, sa sagesse dans
» Pallas, ainsi des autres ; mais ils n'en
» seroient pas plus excusables, ayant
» ainsi distribué & partagé entre plu-
» sieurs Dieux, les perfections d'un
» Etre qui est un par essence. « Il porte
le même jugement des Poëtes & des
Philosophes, qui croyoient que Dieu
étoit l'ame universelle du monde, dé-
corée de differens noms, suivant les
différens raports de sa puissance. » Re-
» connoître & adorer comme une Di-
» vinité, cette ame universelle, qui est
» une portion du monde, étenduë com-
» me le corps qu'elle anime, c'est à la
» vérité, dit M. l'Abbé B, une espéce
» d'Idolatrie plus rafinée que celle du
» peuple ; mais c'est toujours rendre à
» une chose materielle les hommages
» qui ne sont dûs qu'à Dieu, ou plûtôt
» c'étoit un Atheisme semblable à ce-
» lui de Straton, de Pline, de Spinosa,
» & de la plûpart des Lettrés Chinois. «
Feu M. l'Abbé Cartaud, dans ses *pensées sur l'Idolatrie*, a débité des choses fort
singulieres, en voici quelques unes.
» Les Idoles, dit-il, dans le systéme
» des Payens, n'étoient que l'objet in-
» direct de leur culte. On honoroit la
» Statuë d'un Zoroastre, d'un Appol-
» lonius, d'un Simon, celle même

» d'un Empereur déifié, dans le même » esprit que nous honorons les images » de nos Saints. Il y avoit par tout » l'Empire des Statuës d'Auguste, on » leur rendoit les hommages Divins. » On sçavoit pourtant bien que ce n'é- » toit pas à ces sortes de Statuës que » le culte devoit se terminer ; ce n'é- » toit par conséquent ni de l'or, ni du » cuivre, ni du bronze qu'ils adoroient ; » c'étoit à Auguste lui même qu'on fai- » soit des Sacrifices. On croyoit qu'il é- » toit du conseil de Jupiter, à qui le Dieu » Souverain avoit donné l'Empire du » monde & qu'il avoit part au gouver- » nement des choses humaines. Voilà le » motif de l'Apothéose. S'ils erroient, » c'étoit en supposant un faux principe. » Ils déifioient un Empereur sans fon- » dement ; mais après l'avoir mis au » nombre des Dieux subalternes, *il é- » toit juste de lui rendre les honneurs Divins,* » *& de tacher de se le rendre favorable.* « Ce pitoyable raisonnement se trouve dans un Ouvrage où il se propose d'ébranler la certitude des Mathématiques. L'Auteur reproche serieusement à Bayle de n'avoir pas eu une pareille idée du Paganisme : comment le Philosophe auroit-il vû dans les Ecrits de

l'antiquité, ce qui paroît n'avoir jamais existé que dans l'imagination de M. Cartaud?

Eglogue Latine de M. l'Abbé d'Olivet.

Pour égayer un sujet aussi sérieux, je vais vous parler d'une Eglogue Latine, que M. l'Abbé d'Olivet de l'Academie Françoise a fait imprimer au commencement de cette année. C'est une fiction ingénieuse, où il s'est proposé de célébrer les Salines de sa Patrie (Salins en Franche-Comté.) Il l'adresse à M. l'Abbé Fraguier son ami, dont il loüe la Muse Latine. Voici la substance de cette fiction. La belle Phyllodoce accouche furtivement dans une caverne prés de la Mer, d'une Nymphe charmante, dont Phœbus est le pere. Après avoir fourni sa brillante carriere, il se hâte de voir tous les soirs sa chere fille, à laquelle il accorde le don de blanchir & d'adoucir le Sel trop mordicant. C'est de-là qu'elle fut appellée Saline. L'Ocean ayant donné le jour de la naissance de Venus un grand festin, tous les Dieux des Fleuves, & Neptune s'y trouverent. » Tandis que » les Neréides préparent tout pour le » festin, Saline avoit fait durcir de » l'eau de la Mer, par le moyen du feu,

» & l'avoit, par un Art nouveau, ré-
» duit en petits grains d'une blancheur
» égale à celle de la neige. Elle le pré-
» senta & le consacra à Venus dans
» une coquille dorée. La blancheur de
» ce Sel, & le goût délicieux qu'il don-
» na à tous les mêts, valurent à la
» Nymphe les tendres regards de la
» Déesse, qui lui mit sa couronne de
» Myrthe sur la tête. La rougeur qui
» se peignit sur les jouës de la jeune
» Nymphe, donna un nouveau lustre
» à sa beauté. Mille voix célébrent à
» l'envi & le Sel & Saline. Elle avoit
» alors sa robe retroussée & nouée avec
» grace, ses cheveux flottans, & son
» sein, plus blanc que la neige, un peu
» découvert. A son aspect tous les
» Dieux des Eaux conçoivent pour elle
» la passion la plus violente. Les Amours
» même laissent leur mere pour suivre
» la Nymphe. Venus flattée par les
» hommages qu'on lui rend, se croit
» seule aimée, & ne prend pas garde
» aux larcins que lui fait Saline. « Le
Poëte a exprimé d'une maniere plus
vive & plus délicate cet endroit, com-
me vous allez en juger par les vers
suivans, les seuls que je citerai,

At nitidæ centum, Nereïa turba, puellæ.
Aut dapibus mensas onerant, aut plena reponunt
Pocula. Dum vario discurrunt ordine circum,
Æquoreos puro latices duraverat igni,
Inque nivem tunsis imitantem sacchara granis
Arte Salina novâ tenuaverat. Obtulit illam
Protinus auratâ in conchâ, venerique dicavit:
Quæ simul apposito candentem vidit in auro
Læta Salem; dulces oculos in virgine amatâ
Fixit; & ipsa suo detractam è vertice Myrthum
Crinibus implicuit trepidantis. Lactea tingit
Ora pudor, flammâ roseum incendente decorem.
Mille Salem celebrant voces, & mille Salinam.
Quippe renodatis, ut erat succincta, decenter,
Vestibus, undantes myrrho religata capillos,
Et niveos nudata Sinus: Spectatur, & illam
Dum spectant, venis rapuere calentibus ignem
Cærulei patres. Quin ipsi, matre relictâ,
Incauto Nympham lapsu affectantur Amores.
Nec Venus advertit formosæ furta Salinæ;
Solaque dum colitur, solam se credit amari.

De tous ces Dieux, le Doux fut celui qui plut davantage à la Nymphe. Elle répondit à sa flamme. Mais les plaisirs de la Fête furent bientôt troublés. Neptune ayant malicieusement saupoudré de sel les fraises de Cupidon, il en fut puni sur le champ. L'Amour

offensé tira de son carquois deux flé-ches, & décocha l'une contre Neptune pour le rendre éperdument amoureux de Saline, & l'autre, contre la Nymphe pour la rendre cruelle. Ce tour de Cupidon est une imitation d'Ovide, qui décoche de pareilles fléches contre Apollon & Daphné. Saline brule toujours pour le Doux son cher Amant. Neptune pour se vanger & empêcher cette belle union, métamorphose la Nymphe en Fontaine. Alors Phœbus touché du sort de sa fille, prédit que cette Fontaine sera un jour ornée d'un magnifique bâtiment, & que les Séquanois, Nation guérriere & féconde en Héros, bâtiront tout au-près une Ville qui portera le nom de Salins.

M. l'Abbé d'Olivet n'a publié ces vers Latins que par complaisance pour M. son frere, Conseiller au Parlement de Besançon. Ce sont des étrennes qu'il lui a données au commencement de cette année. On apprend ce fait dans une Lettre Latine, imprimée à la suite des vers, & qui fait autant d'honneur au cœur qu'à l'esprit de l'Auteur. C'est une tendresse fraternelle dont on est édifié. Il exhorte M. son frere à donner à ses enfans le goût des bons Li-

vres Latins & François. » Que lit au-
» jourd'hui la Jeuneſſe, lui dit-il ? Des
» inepties puériles, des balivernes Fran-
» çoiſes, des brochures futiles, où l'on
» n'apprend que ce qu'il ſeroit plus
» avantageux d'ignorer. Cependant ces
» Jouvenceaux veulent tout ſçavoir : ils
» ſont pleins de vent, inſolens & fats
» pour toute leur vie. Si vous ſuivez
» mes conſeils, vous empêcherez vos
» enfans d'aller dans ce bourbier, vous
» les conduirez aux ſources les plus
» pures, vous leur ferez cultiver le
» Latin & le François, comme j'ai
» fait. »

Je ſuis, &c.

Ce 20 Mars 1738.

Fautes à corriger dans la Lettre CLXXVI.

P. 264. l. 5. 50. francs, *liſez* 5 livres.

A PARIS Chez CHAUBERT, avec Privilege
& Approbation.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXVIII.

M. Riccoboni, ci-devant Chef de la Troupe des Comédiens Italiens établis à Paris, si distingué dans sa Profession, non-seulement par ses talens naturels, mais encore par son éducation, par son esprit, par son sçavoir, & par plusieurs Ouvrages qu'il a publiés en François, vient, Monsieur, de mettre au jour une brochure *in*-8°. de 45 pages, intitulée, *Pensées sur la Déclamation*. L'Auteur a destiné son Ouvrage pour tout le monde, puisqu'il a eu également pour objet la Déclamation du Théatre, du Barreau, & de la Chaire, & même la maniere de lire ou de réciter ses Ouvrages en particulier à ses amis. La regle générale qu'il donne est fort judicieuse, c'est de sçavoir

Pensées sur la Déclamation.

ſe recüeillir, & de conſulter toujours les *tons de l'ame*. Il eſt certain dans un ſens qu'il n'y a aucuns tons dans la Déclamation qui ſoient arbitraires : il ne s'agit que d'y faire attention. Dans tous les Pays du monde, les hommes s'accordent ſur les tons qu'exigent l'interrogation, la plainte, l'exclamation, les mouvemens d'indignation, de colere, de tendreſſe, &c. Mais la modification de chaque ton particulier attaché aux idées, & qui eſt lui-même comme une autre idée acceſſoire, n'eſt jamais la même chez tous les hommes : elle varie ſelon la force & la délicateſſe du ſentiment, & ſelon la flexibilité des organes. Or c'eſt là ce qu'on ne peut enſeigner, & ce qui ne dépend que de l'heureux naturel, & du génie cultivé & exercé. On aura beau conſulter les *tons de l'ame* : Il faut 1°. que cette ame ſçache ſentir vivement & promptement. 2°. Qu'elle ſoit guidée par la juſteſſe de l'eſprit & par la réflexion. 3°. Il faut que l'organe puiſſe obéïr avec facilité, & que la voix ſoit juſte & agréable 4°. Qu'il y ait une correſpondance exacte, une parfaite harmonie d'expreſſion, entre le ton intérieur, s'il n'eſt pas faux, & le ton qu'on produit au dehors. Tout ce que

je dis du ton, doit s'appliquer aussi au geste.

Cela supposé, M. Riccoboni me permettra de dire qu'il n'a pas assez approfondi son sujet, parce qu'il ne traite que des tons généraux, sur lesquels personne ne se trompe. Qui est-ce qui s'avise de menacer du même ton qu'on supplie, ou d'exprimer des fureurs, comme on exprime de la tendresse? Cela est impossible. Si quelqu'un étoit tellement organisé, qu'il déclamât avec emportement des choses tendres, ou avec gaieté des choses tristes, j'avoüe que les préceptes & les raisonnemens de M. Riccoboni lui seroient très-utiles, pour lui faire connoître son erreur; & c'est en ce sens peut-être qu'il auroit raison de prétendre que, *quoiqu'on n'ait point de dispositions pour la Déclamation, on peut venir à bout de les acquerir.* Que veut dire l'Auteur par cette proposition? prétent-il seulement qu'on peut corriger certains défauts, causez par l'inattention, l'inexpérience la mauvaise imitation. En ce cas je conviens qu'il a raison. Mais les défauts, dont il veut qu'on se corrige, en consultant les tons de son ame, semblent se réduire à ne pas prendre un ton opposé à celui qui convient; comme à confondre

Bras : l'Esprit & le Cœur semblent absens. D'autres ont malheureusement une voix & un geste rébelles aux *tons de leur ame* ; ils ne peuvent les exprimer ni exactement, ni avec grace. Telles sont en général les sources de la mauvaise Déclamation des Prédicateurs : Or il me semble que l'imitation de la Déclamation Théatrale n'y est pour rien.

M. Riccoboni voudroit-il que la Déclamation de la Chaire se conformât à celle du Barreau ? Au Barreau il ne s'agit que d'exposer les faits & les moïens, avec de la clarté, de la force & de la noblesse : le pathétique y est superflu ; il y paroîtroit même ridicule, parce qu'il ne s'agit pas d'émouvoir le cœur des Juges. Un Avocat ne doit jamais prendre d'autre ton, que celui qui convient au récit des faits & au raisonnement. On sent combien le ministere de la Prédication, qui a un autre objet que l'esprit, & qui doit encore toucher le cœur, exige une Déclamation différente. Quoiqu'il en soit, M. Riccoboni expose ses idées sur la Déclamation de nos Comédiens, pag. 34. & suivantes. » Excepté, dit-il, dans la Déclama- » tion, *où la Période commence ou finit » presque toujours par un grand cri*, on ne

» peut disconvenir que les mots allon-
» gés ou traînés avec monotonie, que
» les éclats de voix, ou poussés avec
» trop de violence, ou mal placés, ne
» soient par tout ailleurs le poison de la
» nature. On cherche des tons dans la
» Tragédie, que ni la Musique en
» chantant, ni les hommes en parlant,
» n'ont jamais pratiqués; d'où vient
» qu'un Avocat ne s'avisera point de
» plaider avec les tons affectés & re-
» cherchés de la Déclamation de Théâ-
» tre? C'est que de tout tems les Ora-
» teurs ont senti que ce sont des hom-
» mes qui parlent à des hommes, &
» que pour cela il ne faut pas se servir
» d'autres tons que de ceux que la na-
» ture inspire aux hommes. « Mais M. Riccoboni a-t'il fait attention que ce sont des Héros qui parlent dans la Tragédie; que leurs idées, leurs sentimens, leur langage, étant élevés au-dessus de celui des autres hommes, ils doivent par conséquent prendre des tons différens? A-t'il songé que ces Héros parlent en vers, & toujours avec une grande noblesse? Or les choses sublimes, & surtout les vers, ne doivent pas se prononcer du même ton que les choses communes & que la Prose. Le langage des Dieux pourroit-il aller bien

avec des tons humains & naturels ? Suivant l'idée de M. Riccoboni, il femble qu'il faudroit que le ton tragique fût femblable au ton ordinaire, & que les vers fuffent déclamés comme la profe; ce qui affurément feroit plat & dégoutant.

» Je fuis perfuadé, continuë-t'il, » que c'eft une erreur de nos Peres, d'a- » voir imaginé la Déclamation de Théa- » tre, *telle qu'on la voit en France.* Le » grand point fur la Scene, comme je » l'ai déja dit, eft de faire illufion aux » fpectateurs, & de leur perfuader, au- » tant qu'on le peut, que la Tragédie » n'eft point une fiction; mais que ce » font les mêmes Héros qui agiffent » & qui parlent, & non pas les Comé- » diens qui les reprefentent. La Décla- » mation Tragique opere tout le con- » traire : Les premiers mots qu'on en- » tend, font évidemment fentir que » tout eft fiction, & les Acteurs par- » lent avec des tons fi extraordinaires, » fi éloignés de la vérité, que l'on ne » peut pas s'y méprendre. « La Déclamation Tragique, *telle qu'elle eft en France*, ne détruit point l'illufion néceffaire au Spectacle : elle n'y eft pas plus contraire que la mefure & la rime. Le fpectateur raifonnable fuppofe aifé-

ment que les hommes qu'il voit ſur le Théatre n'ont ni d'autre langage, ni d'autre ton qui leur ſoient naturels, que ceux qu'ils employent. Son imagination ſe prête d'abord à cette ſuppoſition, qui eſt pour lui la ſource d'un grand plaiſir. C'eſt ainſi qu'à l'Opéra il ſuppoſe volontiers que ceux qu'il y voit, ſont des hommes qui ne parlent qu'en chantant. La ſuppoſition une fois admiſe, il ne demande que l'analogie du ton muſical avec les vrais *tons de l'ame*. Il demande la même choſe dans la Déclamation tragique; il veut qu'en conſervant la ſublimité du ton de la Tragédie, l'Acteur ſuive la nature, autant qu'il eſt poſſible, & ne faſſe que l'élever ſans la guinder, que l'agrandir ſans l'enfler, que l'annoblir ſans la détruire.

» Le plus grand nombre des ſpectateurs François, ajoute M. Riccoboni, n'eſt pas en état de ſentir ce qu'on appelle vérité d'action; on s'accoutume de bonne heure à la Déclamation de Théatre : les jeunes gens ne raiſonnent point, & l'on parvient à l'âge de maturité ſans avoir jamais fait des réflexions ſolides ſur cette matiere. Si des Auditeurs qui ſont dans de pareilles diſ-

» positions, sont touchés dans la Tragédie, c'est parce qu'ils se font une » illusion d'habitude, où la raison n'a » nulle part. Tout le monde sçait que » César, Alexandre, Annibal, & tous » les Héros de l'antiquité étoient des » hommes comme nous, & l'on est » persuadé qu'ils ne traitoient pas les » plus grandes passions, ni les actions » les plus héroïques, autrement que » les grands hommes de nos jours; cependant ces mêmes spectateurs, séduits dès leur tendre jeunesse par » l'*expression outrée* de la Déclamation » Tragique, prennent les Héros de » l'antiquité sur le pied que les Comédiens veulent bien les leur donner, » c'est-à-dire, comme des hommes » extraordinaires; on les voit marcher, » parler tout autrement que nous, & » avoir une contenance tout-à-fait dif- » ferente de la nôtre. « J'ai dit qu'il devoit toujours y avoir une certaine Analogie entre les tons tragiques & les tons naturels; ce qui exclut l'*expression outrée* de la Déclamation tragique. Je ne prétends point justifier ces Acteurs, qui se font admirer des Provinciaux, par des tons forcés & par des gestes convulsifs. Le *Baron* & la *le Couvreur*, que l'Auteur propose pour exemples,

avoient à la vérité une Déclamation simple & naturelle. Cependant je demande à M. R. si dans la société les hommes parlent, comme ces Comédiens parloient sur le Théatre ? Il y a certainement encore de la différence. On peut dire qu'ils étoient de vrais Acteurs, parce qu'ils avoient saisi le point fixe de l'Analogie entre le ton tragique & le ton naturel. Nous les avons perdus ; mais n'avons-nous pas aujourd'hui des Comédiens, qui suivent, autant que leurs organes le leur permettent, ce goût de Déclamation ? Sans parler des autres, ne puis-je pas citer principalement le Sieur Sarrasin & la Demoiselle Gaussin. Ces deux Acteurs n'ont-ils pas une Déclamation *simple & naturelle*, telle que l'Auteur l'exige ? Comme ils ont hérité des Rolles de *Baron* & de la *le Couvreur*, ils ont aussi un peu hérité de leur goût par raport à la Déclamation simple & conforme à la nature. Cependant si l'on en croit notre Auteur, il a trouvé dans Paris » plusieurs François qui ab-» horrent cette sorte de Déclamation, » & qui ne vont jamais à la Tragédie. » Ce sentiment se rencontre dans des » personnes de grand génie & de goût : » ils sont indignés, disent-ils, de voir la

» nature & la verité si defigurées dans » la Tragédie. « L'Auteur me permettra de douter du *grand génie* & *du goût* de ces personnes. Du tems de Corneille & de Racine, la Déclamation Théatrale étoit bien plus éloignée du naturel. Auroit-ce été alors une marque de *goût* & de *grand génie* de fuir le spectacle de la Tragédie ? Disons plûtôt que ceux qui n'ont ni élévation dans l'esprit, ni tendresse dans le cœur, ne trouvent que de l'ennui dans les Tragédies, de quelque façon qu'elles soient joüées ; & même ces personnes là n'en peuvent soutenir la lecture. M. R. voudroit-il en tirer avantage ?

L'Auteur revient à la déclamation de la Chaire, & sur celà il dit des choses bien sensées, par rapport à la difference des tons, qui doivent regner dans le Sermon, dans le Panegyrique, & dans l'Oraison Funébre. Il a bien raison aussi de blamer ces jeunes Orateurs présomptueux, qui sans avoir étudié l'Art de l'éloquence, ni celui de la déclamation ; se produisent d'abord au grand jour. » Les grands hommes dans » les Sciences, dit-il, ont soin de ca» cher les Ouvrages de leur jeunesse, » parce qu'ils les connoissent impar» faits. Les Peintres, les Sculpteurs,

» les Poëtes, ne mettent point leurs » noms aux Ouvrages par lesquels ils » ont commencé. Les Ouvriers ne peu» vent point passer Maîtres, s'ils ne pre» sentent un chef-d'œuvre, qui fasse con» noître qu'ils méritent ce titre ; & un » jeune Orateur aura l'imprudence de » déclamer en public, sans avoir aupa» ravant exercé ses talens en particu» lier, ou corrigé ses défauts en se» cret ? « Cependant comme la Déclamation demande beaucoup d'exercice, il me semble que l'Auteur a tort de condamner absolument au silence les jeunes Orateurs. Il devoit plûtôt leur conseiller de s'exercer beaucoup, mais devant des Auditoires peu nombreux, & dans des lieux obscurs, afin de se mettre en état de paroître ensuite avec succès dans les grandes Tribunes. L'idée de M. R. sur l'établissement d'une *Chaire publique* pour enseigner l'Art de la Déclamation est bien singuliere. J'aimerois autant une *Chaire publique* pour montrer le goût du chant. Ces sortes de Leçons se doivent, ce me semble, donner en particulier. Par rapport à la Déclamation, il faut être son Maître à soi-même, ne suivre que son génie, ne copier personne, & consulter seulement les vrais *tons de l'ame.*

Je finirai cet article par une Anecdote. J'ai connu un Prédicateur, qui n'eſt plus, à qui le célébre *Baron*, par l'ordre de ſon Pere, qui étoit un riche Financier, avoit enſeigné l'Art de la Déclamation durant plus d'une année. Ce Comedien, dont les tons étoient *ſimples* & *nature's*, enſeigna néanmoins à ſon éleve l'Art de prêcher ridiculement. On diſoit qu'il déclamoit en Chaire, comme un Comédien ſur le Théatre. Tant il eſt vrai que la Déclamation Théatrale, quelque naturelle qu'on la ſuppoſe, n'eſt point celle de la Chaire ni du Barreau, & eſt aſſurément très-éloignée de la prononciation ſimple & ordinaire, à laquelle M. R. voudroit la ramener.

Lettre à M. l'Abbé D. F. *ſur la Tragedie de* MAXIMIEN.

» L'HYPERBOLE, Monſieur, eſt devenuë aujourd'hui la meſure de » la loüange ou du blame. Aux yeux de » la plûpart de ceux qui jugent des » Piéces de Théatre, tout eſt excellent, » ou miſérable : la moindre reſſemblan- » ce eſt une imitation ſervile ; la moin- » dre variété de nuances reçoit les éloges » dûs à l'invention. M. de la Chauſſée

» est trop judicieux, pour ne pas mé-
» priser également des approbations,
» ou des Censures de cette espéce. On
» peut donc dire (& je ne crois pas
» qu'il me desavoüe) que sa Piéce ne
» mérite ni le nom d'Original, ni celui
» de Copie. Elle n'a pû être originale,
» puisqu'il traite le même fonds, &
» qu'il a dû nous peindre les mêmes
» personnages, agités à peu-près des
» mêmes mouvemens, que ceux de
» Thomas Corneille. Elle n'est pas non
» plus copie, puisqu'il a varié ces mê-
» mes caractères, & qu'il y a jetté des
» intérêts & des situations, qui lui ap-
» partiennent en propre.

» Dispensés-moi, je vous prie, de
» vous faire un détail exact de cette
» nouvelle Piéce; je ne l'ai vûë que
» deux fois, & n'ai pas la succession
» des Scénes, ni même la division des
» Actes assez présentes à la mémoire,
» pour vous satisfaire sur ce point; à
» peine l'entreprendrois-je, si j'avois
» la Piéce en main. Ce qui m'a le plus
» frappé en tout, c'est l'Art avec lequel,
» après avoir denoüé son intrigue dés le
» commencement par la découverte de
» la conjuration, l'Auteur a sçû, com-
» me dans l'*Oedipe* de Sophocle, re-
» noüer son nœud une seconde fois, &

» le développer ensuite avec une adres-
» se & une clarté, qu'on ne peut assez
» loüer.

» Quant aux ressemblances ou aux
» différences de cette Tragédie avec
» celle de Thomas Corneille, dans la-
» quelle il ne laisse pas d'y avoir bien
» des beautés, voici ce que je pense.
» Dans l'une & dans l'autre Piéce,
» l'Impératrice est avertie de la conju-
» ration de son Pere contre son Epoux,
» par un vertueux ami, qui a été, &
» qui est encore amoureux d'elle. Voila
» la ressemblance; mais la différence
» est dans les caracteres.

» Dans T. C. la générosité de Severe
» brille un peu aux dépens de la vertu
» de l'Imperatrice; ils se sont aimés
» tous deux & s'aiment encore, & c'est
» cet amour reciproque sacrifié au de-
» voir, qui a fait penser à T. C. que
» l'on s'en intéresseroit davantage à son
» Severe. Il s'est trompé, selon moi.
» Severe aimé ou non, ainsi qu'Aurele,
» seroient également odieux, s'ils trem-
» poient l'un ou l'autre dans la conjura-
» tion : Severe & Aurele, tous deux
» généreux, ne me paroissent pas avoir
» l'un sur l'autre aucun avantage. Je
» sçais bien qu'on m'objectera que Se-
» vere aimé, & sçachant qu'il l'est, sa-

» crifie plus qu'Aurele, qui n'a nul
» droit sur le cœur de Fausta, & qui
» par conséquent n'a pas à retirer le
» même fruit du crime qu'il dévoile ;
» mais ce petit interêt de plus en faveur
» d'un sujet épisodique ne valoit pas
» la peine de dégrader l'important ca-
» ractere de Fausta, ainsi que l'a fait
» T. C.

» Cette Princesse m'intéresse bien da-
» vantage dans la piéce de M. de la Ch.
» Ce n'est pas que je prétende inferer
» de-là que l'amour conjugal soit plus
» touchant sur la Scéne, que l'amour
» non revêtu de ce sacré nœud ; je res-
» pecte trop la partie du public, dont
» le jugement entraîne toujours celui
» de l'autre, pour avancer une pareille
» proposition; je pense même réellement
» qu'un amour violent & malheu-
» reux n'en intéresse que plus, quand
» il est un peu illégitime ; mais pour
» que le Spectateur entre dans cet in-
» térêt, il faut que la passion se déve-
» loppe à ses yeux dans toute sa véhe-
» mence ; s'il n'en voit pas les effets,
» il cesse d'y prendre part. Voilà, je
» crois, ce qui fait que chez T. C. l'a-
» mour de Severe pour Fausta, & le
» goût de Fausta pour Severe, annon-

» cé, & établi par eux comme un vieux
» ſentiment immolé au devoir, n'inté-
» reſſe plus perſonne.

» Dans M. de la Ch. la vertu pure de
» Fauſta n'eſt ternie par aucune ombre.
» L'amour des deux Epoux, le danger
» de Conſtantin, ſa jalouſie & ſon er-
» reur, redoublent la ſenſibilité qu'on
» a pour Fauſta. Il eſt vrai que M. de la
» Ch. qui uſant du droit d'Auteur Tra-
» gique, nous a repreſenté Fauſta ver-
» tueuſe, quoiqu'elle ne le ſoit pas dans
» l'Hiſtoire, auroit pû nous montrer un
» Conſtantin plus ferme, moins cré-
» dule, moins ſuſceptible d'indignes
» ſoupçons, & ſurtout moins galant
» en propos. Cela me rappelle ces qua-
» tre vers de l'Art Poëtique de Deſ-
» preaux, qui donnant pour précepte,
» de faire parler aux perſonnages Tra-
» giques le langage de leurs tems, &
» de leurs mœurs, dit:

Gardés-vous de donner, ainſi que dans Clelie,
L'air, ni l'eſprit François à l'antique Italie,
Et ſous des noms François faiſant notre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus dameret.

» A l'égard des deux Maximiens, il
» eſt certain qu'ils ſont fort differens
» dans les deux piéces. Je trouve à ce-

» lui de T. C. l'avantage sur l'autre
» d'avoir un caractere également sou-
» tenu ; il n'est pas vraisemblable que
» dans un cœur aussi pervers, aussi in-
» grat, aussi ambitieux, que celui de
» ce traître, la voix de la nature parle
» avec assez de force, pour engager un
» Pere à se sacrifier pour sa fille, qu'il
» peut avoir tant d'autres moyens de
» sauver : c'est ce peu de vraisemblan-
» ce, que je reproche à M. de la Ch.
» Il n'est guéres plus naturel de voir
» Constantin proscrire les jours d'une
» femme toujours vertueuse qu'il ado-
» re, sur la premiere accusation, & a-
» vant que de l'avoir interrogée ou
» convaincuë ; mais ce qui me paroît
» moins vrai-semblable encore, c'est
» l'opiniatreté de Constantin à persister
» dans ses soupçons, au moment qu'un
» homme, qu'il connoît pour son en-
» nemi, & pour un traître, dont il
» vient de dire ce beau vers ;

Qui respire le crime, aisément le soupçonne.

» paroît devant lui déconcerté, trem-
» blant, & s'avoüe lui-même l'Auteur
» de tout le complot. Cela valoit du
» moins la peine d'examiner ; la chose
» étoit assez de conséquence. Mais M.

» de la Ch. a senti le danger de l'examen ; il l'a évité habilement, en » mettant dans la bouche de Constantin cette maxime, que l'on n'écoute » point ceux qui veulent périr, sur quoi » il renvoye Maximien.

» Pour en revenir à ce chef des con-» jurés, j'aurois voulu que M. de la » Ch. lui eût donné l'atrocité d'Albin, » dont le caractere me paroît un chef-» d'œuvre dans son genre, & où je ne » vois d'autre défaut, que de faire » d'un homme aussi ferme, aussi habi-» le, & aussi déterminé, l'instrument » d'une conjuration, dont le chef, qui » en doit retirer le principal avantage, » est aussi incertain, aussi foible, aussi » pusillanime, que le paroît Maxi-» mien. Tout conjuré, qui a lieu de » craindre, ou de mépriser son chef, » ne peut continuer de le servir, à moins » qu'il ne se sente à portée de travail-» ler pour lui-même. C'est ce que M. » de la Ch. auroit pû aisément suppo-» ser. Un personnage de l'espéce d'Al-» bin, plus il est criminel, & terrible, » plus il est beau ; il étoit aisé de met-» tre dans le cœur d'Albin le projet de » perdre Maximien, après que celui-ci » auroit immolé Constantin. Albin maî-» tre de la Garde, & visant au Consu-

» lat, sous pretexte de rendre la liber-
» té à sa Patrie, étoit à portée de con-
» cevoir & d'executer ce dessein. Qua-
» tre vers auroient suffi pour l'expri-
» mer, & n'eussent pas diminué, je
» crois, la beauté du coup de Théatre,
» où Albin fait arrêter Maximien : ce
» trait n'en eût été ni plus ni moins res-
» semblant, à l'instant où Exupere,
« dans *Héraclius*, fait arrêter Leontin-
» ne ; la ruse & le projet sont à peu
» près les mêmes ; il n'y a de différent
» entre Exupere & Albin, que le motif
» qui les fait agir.

» Il y a à la fin de la Piéce deux cho-
» ses, que je ne trouve pas assez éclair-
» cies ; j'ai peine à comprendre, pour-
» quoi l'on vient annoncer à Fausta,
» que le poison est prêt ; ce genre de
» supplice ne s'accorde pas avec la Re-
» ligion que professoit Constantin :
» l'ordre d'avaller le poison est un or-
» dre d'être soi-même l'instrument de
» sa destruction ; je suis faché de voir
» que Constantin étoit un mauvais Ca-
» suiste.* Ce qui me déplaît encore plus,
» est de voir le peu de soin qu'il prend
» de se justifier d'avoir donné cet ordre
» cruel. Peut-être me dira-t'on qu'il
» faut croire que l'ordre est venu de sa
» part, & non de celle d'Albin, qui

* Cette remarque porte à faux.

» abuse du nom de l'Empereur, qu'on
» croit plongé dans le sommeil, afin de
» donner lieu au repentir que cet aveu-
» gle Epoux ressent de son erreur, & au
» sacrifice qu'il fait de sa vengeance à
» l'objet de son amour. A toutes ces
» suppositions, je répondrai que je
» n'approuve ni le poison, si ressem-
» blant à celui que Mitridate envoye
» à Monyme, ni le trait d'amour pa-
» ternel de Fausta, qui veut mourir
» pour & avec un Pere assassin de son
» Epoux, ni la magnanimité de cet
» Epoux, qui non content de donner
» la vie au coupable, veut encore asso-
» cier à l'Empire & placer à côté de
» lui sur le Trône celui qui venoit d'at-
» tenter à sa vie.

» Après vous avoir librement dit mon
» avis sur ce que j'ai cru remarquer
» de défectueux dans cette Piéce, je
» ne puis m'empêcher de vous dire que
» j'y trouve des beautés, dont le détail
» seroit bien plus long que celui des
» défauts. M. de la Chaussée entend la
» conduite, les mœurs, & le dialo-
» gue, trois choses que la plûpart de
» nos Tragiques, & de nos Comiques
» tiennent au dessous d'eux d'observer.

» Je suis, &c.

Je rends justice, comme l'honnête Auteur de cette Lettre, au mérite de

la Tragédie de *Maximien.* Je prends néanmoins la liberté d'ajouter ici quelques réflexions. Le caractere de la jalousie de *Constantin* est trop semblable à celui d'*Orosmane*, dans la *Zaïre* de M. de Voltaire : Lettre interceptée de la même maniere ; Lettre pareillement équivoque, mais moins susceptible d'un mauvais sens dans la Piéce de M. de la Chaussée. Il falloit que Constantin eût l'esprit bien borné, ou bien leger, pour condamner sans examen sur cette Lettre une femme qu'il aimoit si tendrement : cela ne lui fait pas honneur. D'un autre côté, l'Auteur en fait trop à Maximien, de lui donner une tendresse paternelle, poussée jusqu'à l'Héroïsme. Cela diminue l'impression de sa sceleratesse, & est contre les regles de l'Art. Th. C. n'a eu garde de tomber dans cette faute. On ne sçait aussi pourquoi Maximien se tuë à la fin de la Piéce. La pourpre, que lui accordoit Constantin, le mettoit en état de satisfaire son ambition demesurée. Il n'y a que le désespoir qui doive faire tolérer le *suicide* dans les Tragédies. A l'égard du stile de celle-ci, je n'en dirai rien. On en jugera mieux par la lecture. J'apprends en ce moment qu'elle est imprimée chez le Breton : elle doit avoir un heureux cours.

Le Recüeil des *Lettres curieuses & édifiantes* dont le P. du Halde vient de donner au Public le 23[e] Tome, est un Livre qui intéresse également les Sciences & la Religion. Ce volume, sans compter l'Epitre de l'Editeur, qui est une espéce de Préface bien écrite, contient cinq Lettres de Missionnaires, avec une Lettre apologétique du P. de Goville, ancien Missionnaire de la Chine. Dans la premiere Lettre datée du 22 Octobre 1736, & qui est du P. Parenin, on voit l'état present de la Religion Chrétienne à la Chine. L'Empereur *Yong-tching*, aussi ennemi du Christianisme, que son pere l'Empereur *Canhi* en avoit été le protecteur declaré, est mort il y a quelques années, & a eu pour successeur son fils *Kien-long*, qui regne actuellement. *Yong-tching*, dès le commencement de son regne, s'étoit fait haïr & détester par ses sujets. Il fit emprisonner & périr de misere plusieurs de ses freres, traités par son ordre avec une extrême inhumanité. Il dégrada & dépoüilla de leurs biens d'autres Princes du Sang Impérial, & les relégua en Tartarie. Plusieurs Seigneurs furent privés de leurs Dignités, & traités indignement. Ce Prince, qui donnoit toute sa confiance aux Bonzes, prof-

Lettres des Miss. 23 Recüeil.

crivit la Religion Chrétienne, & relégua tous les Missionnaires à Canton, puis à Macao. *Kien-long*, qui regne actuellement, tient une autre conduite: Il a publié contre les Bonzes une Déclaration, où il découvre leurs artifices & leurs désordres. Il est d'un caractere doux & bienfaisant. Il ne s'est présenté aucune occasion, qu'il n'ait donné aux Missionnaires des témoignages de sa bienveillance. Cependant on ne peut pas dire, selon le P. du Halde, que la persécution soit éteinte. On trouve à la tête d'une Lettre du P. *Delmas*, une Carte digne de l'attention des Geographes: Elle nous fait connoître des Païs inconnus jusqu'ici. Ce Recüeil est aussi digne de son titre que tous ceux qui l'ont précédé. Plusieurs endroits édifient, & d'autres interessent la curiosité.

Cours de Chymie.

M. *Roüelle*, Apoticaire & sçavant Chymiste, Place Maubert, doit commencer le 9 Avril prochain un Cours d'Experiences Chymiques, qu'il continuera le Lundi, Mercredi & Vendredi de chaque Semaine. Les Plantes, les Animaux & les Mineraux seront l'objet de ces Expériences.

Je suis, &c.

Ce 22. Mars. 1738.

OBSERVATIONS

SUR

LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXIX.

SI un grand nombre de Compilateurs est l'objet du mépris public, ils doivent s'en prendre, Monsieur, à leur mauvais goût & à leur ignorance. La Critique respecte toujours ceux qui ayant conçu un plan judicieux & utile, y rapportent les différentes piéces de leurs Recüeils, sans y rien mêler d'étranger. Les Compilations de cette espéce tiennent lieu d'un grand nombre de Livres, & épargnent la peine de se livrer à des recherches desagréables. Supposons, par exemple, que dans un Recüeil de Tragédies & de Comédies anciennes & modernes, je me propose de representer le génie, qui en différens siécles a animé les Poëtes de notre Nation, il me semble que dans cette vûë

Théatre François.

je dois uniquement recüeillir les Ouvrages les plus estimables. La rareté d'une fort mauvaise piéce n'est pas un titre pour la donner au public. N'envions point de frivoles curiosités à un Bibliophile, charmé de les posséder. En se bornant aux excellens Ouvrages le Lecteur découvrira plus facilement l'inconstance du goût national en des choses arbitraires, le progrès de l'esprit humain dans le genre Tragique & Comique, & les différentes expériences qu'on a faites dans l'art de plaire & d'intéresser. C'est par la lecture attentive de plusieurs piéces, rangées suivant la date des années, qu'on peut acquerir cette connoissance : elles retracent la route que le bel esprit a suivie, pour atteindre à la majesté Tragique, & à la naïveté Comique. Car comme les Sciences & les beaux Arts composent un cercle, dont chaque genie heureux a décrit une partie, le goût ne s'est pas formé tout d'un coup, & la lumiére ne nous a eclairez que par degrez. Une heureuse expérience a été la source d'une autre, & le goût naturel pour la variété essayant différentes voïes, a excité les forces de l'imagination, vivement remuée par l'émulation & par la gloire.

Je n'ignore pas qu'il y a eu des ſiécles fortunés, où les Sciences & les beaux Arts ont paru dans tout leur éclat ; mais ſi l'on y fait attention, on verra que ce grand éclat a été précédé d'une eſpéce de crépuſcule. C'eſt pour flatter de grands Princes, qu'on leur a dit que la Nature, jalouſe d'illuſtrer leur Regne, avoit produit une infinité de Sçavans & de beaux Eſprits. Ceux-ci devoient une partie de leur gloire à leurs prédéceſſeurs. Et pour donner un exemple conforme au ſujet dont il s'agit principalement dans cette Lettre, il me ſemble que Corneille n'auroit jamais fait *le Cid*, ſi d'autres Poëtes, dont quelques Piéces paroiſſent encore ſur notre Théatre, ne lui avoient procuré l'avantage de ſe former une idée vive des vraies beautez de la Tragédie. On me dira que celles du *Cid* ſont d'un genre inconnu avant Corneille. Cependant je vois dans les bonnes Piéces de Rotrou, & dans le *Cid* de Corneille, deux Poëtes inſpirés par la nature ; même goût pour manier les paſſions, même œconomie dans les Scénes, même entente dans les tableaux ; mais plus de force de pinceau, & des nuances plus fines dans Corneille, avec une idée de la perfection qu'on

n'avoit pas encore eue. Deux ou trois bonnes Tragédies contribuerent à lui rendre l'exécution plus aisée, & seconderent les efforts de son génie, que l'Art du Théatre moins développé auroit peut-être arrêtés. En un mot Corneille profita des lumiéres de son siécle, mais en esprit supérieur qui sçut s'ouvrir de nouvelles routes, pour enlever, & intéresser. En sorte qu'il est regardé avec raison, comme le maître & le modele des Poëtes Tragiques, le véritable fondateur de la Tragédie moderne de toutes les Nations.

Un Recüeil de Piéces, formé dans le dessein de représenter le progrès de notre génie Comique & Tragique, seroit certainement un bon Ouvrage, & digne d'un homme d'esprit & de goût. Je voudrois d'abord qu'il ornât son Recüeil d'un Discours, où il développeroit ce progrès successif, & les causes physiques, & morales qui l'ont retardé ou avancé. Ce discours seul pourroit faire le sujet d'un Livre aussi utile que curieux. Pour cela il faudroit fondre habilement le génie de différens Poëtes.

Il s'en faut bien qu'on démêle de pareilles vûës dans le Recüeil de Tragédies & de Comédies, publié de-

puis peu ſous ce titre : *Théatre François ;* ou *Recüeil des meilleures Piéces de Théatre* 12. *vol.* in-12. * Il n'y a nul ordre, nul plan ; c'eſt ſimplement un amas de Piéces anciennes & nouvelles, la plûpart aſſez eſtimables. Les Libraires, qui ont acheté ce Recüeil du Libraire Ribou, ont conſervé une Préface qui paroît de ſa façon, où il déclare qu'au lieu de continuer l'ancien Théatre François, il publie des Piéces modernes de différens Auteurs, & qu'il mettra enſuite ſous preſſe cet ancien Théatre augmenté. A la fin de cette Préface, on trouve la diſtribution de ce Supplément, qui n'eſt nullement conforme à l'ordre obſervé dans cette édition. Comment l'Editeur a-t'il publié une pareille Préface ? Quoique le Libraire aſſure qu'il s'eſt aſſujetti à l'ordre chronologique, il eſt aiſé de voir dans le volume même où il le dit, que cela eſt faux. La plûpart de ces Piéces modernes ſont connuës par des extraits du Mercure ; mais il en eſt quelques unes d'anciennes, dont je vais donner une legere idée, parce qu'on n'en connoît guéres que le titre.

Le premier volume renferme qua-

* A Paris chez Huart, Clouzier, Nyon Pere & Fils, & Valeire.

tre Piéces de Rotrou, sçavoir *Hercule mourant*, *Laure persécutée*, *le véritable S. Genest*, *Don Bernard de Cabrere*, & *Vinceslas*. *Hercule mourant* est une imitation de la Tragédie de Sénéque, intitulée, *Hercule sur le mont Oeta*. Rotrou a retranché le personnage de Hyllus fils de Dejanire & d'Hercule, & les Chœurs. Dans l'une & dans l'autre Piéce le Héros est amoureux d'Iole; Déjanire est emportée, furieuse, jalouse; elle fait présent à son mari de la Robe du Centaure Nessus, croyant le guérir par là de sa passion; dès qu'elle sçait que cette Robe a allumé le feu dans le sang d'Hercule, elle devient furieuse & se donne la mort; mais le Poëte n'ensanglante pas la Scéne. Il a senti que pour donner plus de vivacité & de jeu à l'amour d'Hercule, il falloit lui donner un Rival; c'est Arcas, personnage qui n'est point dans le Poëte Latin. L'Art du Poëte François paroit encore, en ce qu'ayant représenté les transports amoureux de Dejanire & d'Iole, il a sçu les varier. Hercule, après s'être brûlé sur le mont Oeta, descend du Ciel pour demander grace pour son Rival, qu'il avoit ordonné à Philoctete de faire mourir. Parmi diverses choses éloignées de notre goût,

Hercule mourant.

on voit Iole travaillant à de la tapisſerie, à qui Hercule fait l'amour d'une maniere plate & ridicule : ce ſont des diſcours dignes du Roman Bourgeois. Autant que Rotrou a été malheureux dans la peinture de l'amour tendre, autant a-t'il été heureux dans les tableaux qu'il fait de l'amour furieux & paſſionné. On riroit aujourd'hui, ſi l'on voyoit les Acteurs à genoux, comme on le voit ici, tandis qu'Hercule fait ſa priere dans un Temple : il n'eſt pas moins riſible de le voir courir avec une maſſue, après ſon confident, & de voir Philoctete ſe mettant à genoux, pour lancer plus sûrement ſes traits contre Arcas, qu'Hercule, qui deſcendoit ſans doute du Ciel dans une machine, vient ſauver. Le Poëte a conſervé toute l'enflure de ſon original, dont il a copié les penſées autant qu'il a pû. Cependant à travers cette déclamation, on ſent de la verve & de l'entouſiaſme. Dans ce tems-là, c'eſt-à-dire en 1636, où le goût n'étoit pas épuré, on ſe livroit à des détails bas & dégoûtans, dont le mauvais effet n'étoit pas ſenti ; c'eſt ce qu'on voit ſouvent dans cette Piéce. Au reſte le ſtyle eſt aſſez bon pour le tems où ce Poëte vivoit. On trouve ici quelques beaux vers ;

mais pour l'ordinaire ils ne font pas dans le goût de la Tragédie. La pompeuse description de la mort d'Hercule semble avoir donné à Racine l'idée de celle d'Hippolyte.

Laure persécutée.

Rotrou estimoit plus sa Tragédie intitulée, *Laure persécutée*, qu'aucune de ses autres Piéces. En voici le sujet en peu de mots. Laure étoit une fille, dont la naissance étoit inconnuë : ses charmes & sa vertu inspirerent de l'amour à Orantée fils du Roi de Hongrie, qui ayant inutilement tenté de rompre ses liens, jusqu'à mettre son fils en prison, chargea Octave, Gentilhomme d'Orantée de rendre suspecte au Prince la vertu de sa Maîtresse. Octave, quoiqu'Amoureux de Laure, se charge de cette vilaine commission ; & pour cela il oblige Lydie, Damoiselle de Laure, de prendre les habits de cette belle, & de contrefaire sa voix. Elle se prête à cet indigne manége, & fait semblant de répondre à la passion d'Octave : cela se passe le soir, en présence d'Orantée, qui entre en fureur & traite indignement l'innocente Laure. Il s'engage dès-lors à épouser une Princesse de Pologne, que son pere lui avoit destinée. Cependant le Prince n'est point guéri de sa passion ; il la fait

éclater d'une maniere, qui ſent un peu l'Ecolier. Enfin le myſtere eſt éclairci, & Lydie avoüe la manœuvre qu'Octave lui avoit fait faire : Les Complices de la fourberie obtiennent leur pardon ; & Laure oublie avec plaiſir le mauvais traitement qu'elle a reçu. Comme Orantée n'avoit pas deſſein de ſe marier avec la Princeſſe de Pologne, il avoit envoyé un confident pour l'empêcher de venir à la Cour de Hongrie ; mais il mourut dans ſon voyage. Les deux Amans étant avertis de l'arrivée prochaine de la Princeſſe, ſe hatent de ſe marier. Clidamas qui a paſſé juſqu'alors pour le Pere de Laure, lui déclare qu'elle a une origine illuſtre, & lui promet de la découvrir lorſqu'il ſera néceſſaire. Laure fait enſuite la Princeſſe de Pologne juge de ſon état préſent, & lui fait prononcer un arrêt favorable à ſon amour ; alors Orantée déclare à la Princeſſe qu'il eſt l'Amant de Laure, & que ſuivant ſon jugement, il doit l'épouſer malgré l'oppoſition de ſon Pere. Pour effacer l'affront que cet aveu fait à la Princeſſe, le Poëte fait venir Clidamas, qui lui prouve par une Lettre de la Reine de Pologne ſa Mere, que Laure eſt ſa

sœur. Le Roi de Hongrie consent alors au mariage de son fils, & épouse la Princesse de Pologne. Cette Piéce comme on voit, est chargée de beaucoup d'incidens : le caractére de Laure m'a paru fort beau ; il y a des suspensions bien ménagées. Mais les autres caracteres ne sont pas assez marqués ; j'excepte pourtant celui d'Orantée, qui, à quelques fausses nuances près, est assez bien soutenu. On remarque dans cette Piéce le même défaut que dans la précédente, je veux dire, des détails bas & grossiers, des traits comiques, des plaisanteries burlesques. Après tout, puisqu'on aime aujourd'hui les Comédies qui font pleurer, il n'est pas étrange qu'on ait autrefois aimé les Tragédies qui faisoient rire. C'étoit un genre particulier, comme on le dit de la Comédie attendrissante.

La multitude d'évenemens fait assez comprendre que le Poëte ne s'est point asservi à l'unité de lieu, & de tems. On sent que la politesse Françoise n'étoit pas encore portée où elle est aujourd'hui. Le Roi de Hongrie jouë le rôle d'un petit Maître ; il devient Amoureux de Laure, qui sous un nom étranger est venue lui rendre visite : il propose de partager ses faveurs avec

Octave. On voit Laure déguiſée en Page ; elle embraſſe ſon Amant ſur le Théatre : celui-ci joüe le rôle d'un Eſpagnol ou d'un Italien ; il vient l'épée à la main apoſtropher durant la nuit la fenêtre de ſa Maîtreſſe, qu'il croit infidéle ; il ſe couche ſur le ſeüil de ſa porte , le viſage baigné de larmes. Octave l'ayant trouvé en cette poſture, tache de le ramener chez lui : mais le Prince l'oblige d'appeller Laure qui ſe met à la fenêtre. Enſuite il vient lui-même frapper à ſa porte, & ſe donne pour Octave. Laure paroît ſuivie de Lydie qui tient un flambeau à la main. Tout cela eſt d'un plat Comique. Malgré tous ces défauts, que j'ai remarquez, la lecture de cette Piéce eſt aſſez agréable, parce que le ſujet & quelques ſituations intéreſſent le cœur. Cette Tragédie feroit le ſujet d'un joli Roman.

La conſtruction de la Tragédie, intitulée *le véritable S. Geneſt*, eſt tout-à-fait ſinguliere. Il y a des Perſonnages qui parlent en leur propre nom & qui repréſentent comme Acteurs. Par exemple l'Empereur Maximien joüe lui-même ſon rôle, & dans certaines occaſions Octave le repréſente. Geneſt parle, tantôt comme Comédien, tantôt il fait

Le véritable S. Geneſt.

le personnage d'Adrien. En un mot il y a des Acteurs qui se partagent, pour ainsi dire, & font deux rôles différens. Voici le plan de la Piéce. Valerie fille de Diocletien, ayant vû dans un songe qu'elle épouseroit un berger, est consternée; sa confidente fait tout son possible pour la consoler. Mais sa frayeur est dissipée, au moment que Diocletien lui apprend qu'il lui a destiné pour époux Maximien, associé à l'Empire, qui avoit été autrefois Berger. Elle consent à cet Hymenée. Sur ces entrefaites, Genest entre, & s'offre de joüer telle Piéce qu'on voudra. Diocletien s'entretient avec lui sur le Théatre Grec & Romain. Genest donne la préférence aux Grecs; mais l'Empereur se déclare pour les piéces modernes: alors le Comédien fait l'éloge des Tragédies de Corneille.

Nos plus nouveaux Sujets, les plus dignes de
Rome,
Et les plus grands efforts des veilles d'un grand
Homme,
A qui les rares fruits que sa Muse produit,
Ont acquis dans la Scene un légitime bruit;
(Et de qui certes l'Art, comme l'estime, est
juste,)
Portent les noms fameux de Pompée & d'Au-
guste;
Ces Poémes sans prix, où son illustre main,

D'un pinceau sans pareil a peint l'esprit Romain,
Rendront de leurs beautez votre oreille idolatre,
Et sont aujourd'hui l'ame & l'amour du Théatre.

Rotrou, après avoir eu la gloire d'instruire le Grand Corneille, auroit bien dû apprendre de son illustre Disciple, à suprimer des choses si étrangeres à la Tragédie. C'est en 1646 que Rotrou imprima cette piéce, & alors Corneille avoit déja donné Cinna, Pompée &c. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Valerie fille de Diocletien regarde ces Piéces comme usées, & en demande une à Genest, où il puisse contrefaire le zéle d'un Chrétien & d'un Martyr. Au second Acte, Genest s'habille tenant en main son rôle, & critique sçavament la décoration, que le Décorateur justifie avec la même capacité. Il est fort plaisant de le voir répéter une partie du rôle d'Adrien, en se promenant, & en achevant de s'habiller. Une autre Actrice en fait de même. Ce sont presque des Lazzis. Il répéte une seconde fois une partie du rôle d'Adrien converti à la Religion Chrétienne; alors le Ciel s'ouvre, & une voix lui annonce sa Conversion.

Tandis qu'il ſent dans ſon ame un trouble ſalutaire, le Décorateur vient allumer les chandelles, & parle à Geneſt qu'il croit dans l'enthouſiaſme. Enfin la Piéce commence à la ſeptiéme Scéne du ſecond Acte. Geneſt jouë le rôle d'Adrien autrefois Préfet, qui après avoir fait mourir une infinité de Chrétiens, s'étoit converti. Ce Caractere eſt fort beau, auſſi-bien que celui de Natalie ſa femme, qui avoit été élevée dans la Religion Chrétienne. Dioclerien, Valerie ſa fille, & Maximien applaudiſſent au talent de Geneſt.

Dans le troiſiéme Acte, un Comédien appellé Octave, jouë le rôle de Maximien, & ordonne d'enchaîner Adrien, qui eſt viſité à la Priſon par Natalie ſa femme. Il veut la convertir, mais elle lui declare qu'elle eſt Chrétienne. Le Poëte leur a donné les ſentimens les plus nobles & les plus élevés. On voit de tems en tems des ordres donnez par Diocletien, pour empêcher ſes Courtiſans de troubler les Acteurs. En vain Adrien dans le quatriéme Acte eſt ſollicité de renoncer au Chriſtianiſme; on lui donne la permiſſion de voir ſa femme, avant que d'aller au Supplice, dès qu'elle le voit ſans chaî-

nes, elle croit qu'il a abjuré la Religion, & se répand en invectives; Adrien la rassure, & fait éclater son zéle pour le vrai Dieu. Cette situation est assez bien amenée; mais il y a des détails qu'il auroit fallu supprimer. Enfin pour abreger, Genest qui joüoit le rôle d'Adrien, déclare que ce sont ses propres sentimens, & qu'il est Chrétien. Diocletien & Maximien ne peuvent le croire; le premier Empereur ordonne enfin au Prefet Plancien de le faire mourir. Une Comédienne vient dans le cinquiéme Acte le trouver en Prison; & pour l'exhorter à quitter la Religion Chrétienne, elle lui en fait un tableau odieux, & lui représente les malheurs de la troupe. Tous les Comédiens se mettent à genoux devant Diocletien, pour obtenir sa grace, qui leur est accordée, à condition que Genest reconnoîtra les faux Dieux. Alors le Préfet vient raconter la mort généreuse de cet illustre Comédien. Le tissu de cette Piéce est certainement bisarre; mais j'ai remarqué que le stile est plus naturel, & moins chargé de figures & d'allusions, & qu'en général les sentimens y sont plus vrais que dans les Piéces précédentes.

Don Bernard de Cabrere.

La Tragi-Comedie, qui a pour titre *Don Bernard de Cabrere*, eſt plûtôt une Piéce du haut Comique, qu'une Tragi-Comedie. On y voit un Roi de Caſtille amoureux d'une fille, qui épriſe d'amour pour Don Cabrere ſon premier Miniſtre, lui eſt d'abord cruelle. Le Miniſtre à ſon tour eſt amoureux de la Sœur de ſon Maître ; & le dénouement de la Piéce eſt le Mariage du Roi avec ſa Maîtreſſe, & celui de Don Cabrere avec l'Infante. Il n'y a rien de Tragique que les malheurs de Don Lope, un des plus grands Capitaines de Caſtille, qui, protegé par le premier Miniſtre, ne peut parvenir à faire connoître au Roi les grands ſervices qu'il lui a rendus. L'Art des mépriſes, qui eſt d'une ſi grande reſſource au Théatre, y eſt aſſez bien entendu. Mais elles rendent ce Don Lope ridicule, auſſi-bien que ſon Amour pour une vieille Créature, que la reſſemblance du nom lui fait confondre avec l'Infante. On voit bien que Rotrou a eu deſſein de peindre, en la perſonne de ce grand Capitaine, un malheureux perſecuté par la fortune ; mais il a employé des couleurs qui excitent plûtôt la riſée que la compaſſion. Du

reste les rôles du Roi & de son premier Ministre sont fort bons. L'Amour y est plus délicatement traité ; mais on trouve toujours le même mauvais goût dans les détails, qui sont ou inutiles ou grossiers.

Je ne dirai rien de *Venceslas*, Tragédie qu'on joue encore & dont il seroit par conséquent inutile de tracer le plan. C'est la meilleure Piéce de Rotrou : les sentimens en sont grands, la conduite fort intéressante ; en un mot on y trouve les grandes beautez de la Tragédie. Le rôle de Venceslas est le dernier qu'ait joué Baron, l'Esopus du dernier siécle, le 3 Décembre 1729. Après avoir prononcé ce vers de la seconde Scéne du premier Acte, Venceslas.

Si proche du Cercüeil où je me vois descendre,

il se trouva si incommodé de son asthme, qu'il ne put continuer. Il mourut trois mois après.

Quoique ce Recüeil ait pu être mieux fait, il ne laisse pas d'être avantageux au Public, auquel il présente plusieurs Piéces, qu'on auroit de la peine à trouver ailleurs. Tous ceux qui aiment le Théatre ne doivent pas le negliger.

Cinquiéme Lettre de M. Astruc.

M. Astruc vient de publier une cinquiéme Lettre sur quelques difficultés que sa quatriéme Lettre nous a fait naître. Si on l'en croit, il s'est déterminé à les réfuter, pour empêcher que ces *doutes* ne devinssent des *Démonstrations* pour ses Adversaires. Pour prouver que *Carpi* étoit Medecin, il avoit cité une édition du Traité *de la fracture du Crane*, imprimé à Boulogne en 1518. à la fin duquel on trouve l'épithéte d'*Eximius Medecinæ Doctor*, DONNE'E à Carpi. Cet éloge nous ayant paru dicté par la *fatuité*, en supposant avec M. A. que Carpi se l'étoit donné, nous avons conclu de-là qu'il n'avoit pas été lui-même l'Editeur de ses Ouvrages. C'est l'opinion de la modestie d'un *Docteur Chirurgien*, qui nous avoit fait tirer cette conséquence. M. A. prouve aujourd'hui que ce Chirurgien a lui-même imprimé ses Ecrits. Mais il me paroît se tromper, lorsqu'il le fait Auteur de son propre éloge. Il est bien vrai qu'aux frontispices des Livres imprimez au commencement du XVI. Siécle, on voit des épithétes magnifiques, données à leurs Auteurs, & sur tout aux Jurisconsultes. Mais ils ne se les donnoient point eux-mêmes. Les

Ecoliers jaloux de la gloire de leurs Maîtres, ou peut-être les Imprimeurs pour faire valoir leurs Livres, imaginoient ces titres ridicules, que les Auteurs, entraînés par la coutume, ne desavoüoient pas. Chaque Imprimeur ou Editeur changeoit ces titres selon sa fantaisie. Ainsi l'*Introduction* à l'Anatomie, qui dans l'Edition de Boulogne de 1523. est intitulée, selon M. A. *Isagogæ breves, perlucidæ ac uberrimæ in Anatomiam à Carpo ad suorum Sholasticorum preces in lucem datæ*, porte le titre suivant dans l'Edition de Strasbourg en 1530. *Isagogæ breves & exactissimæ in Anatomiam humani corporis, per illustrem Medicum Carpum in inclyto Bononiensi Gymnasio ordinarium Chirurgiæ Professorem.* Le titre d'*Eximius Medicinæ Doctor* ne se trouve pas à la fin de cette Edition. Il s'ensuit que le fameux Chirurgien Carpi, n'a pas eu plus de part au titre de *Medicus*, qu'à celui d'*Eximius* & d'*Illustris*: Les Editeurs & les Imprimeurs appliquoient quelquefois le même éloge à deux Auteurs differens; c'est ainsi que le titre ridicule de *Clarissimus Juris utriusque Monarcha* est donné à Balde, & à Philippe Francus de Peruse, Ju-

riſconſultes. Comparer à des titres de cette eſpéce celui de *Monſieur*, que ſe donnent nos Ecrivains Modernes, c'eſt vouloir ſe diſſimuler la valeur des termes. Concluons donc encore que le titre de *Medicus* & *de Medicinæ Doctor*, au commencement ou à la fin des Oeuvres de Carpi, ne prouve rien, & tenons nous en au témoignage du célébre Fallope ſon contemporain.

Nous avons jugé qu'*Eximius Medicinæ Doctor* ne ſignifioit point par lui-même *Docteur en Medecine*, mais ſeulement (en bonne Latinité) *grand Maître dans l'Art de guérir.* M. A. ſans nous contredire expreſſement, dit qu'il ne faut pas chercher la pureté de la Langue Latine dans les Ouvrages de Carpi, & que depuis l'établiſſement des Univerſitez le titre de *Medicinæ Doctor*, ſignifie *Docteur en Medecine*; ce qu'il confirme par le titre entier de Carpi : *Eximius Artium & Medicinæ Doctor.* Nous ſommes d'accord ſur ce point. En reſulte-t'il que Carpi ait été ce qu'on appelle aujourd'hui, *Docteur en Médecine*? M. A. ſçait bien qu'alors en Italie les habiles Chirurgiens prenoient le Grade de Docteur, en ſubiſſant un examen par

ticulier dont Mariano-Santi nous a laissé la formule. Il étoit aisé de distinguer d'avec les Medécins qui portoient en ce tems-là le nom de Physiciens (comme ils l'ont encore en Angleterre) ces Docteurs qui se bornoient aux fonctions Chirurgicales, & aux Ecrits nécessaires pour les bien faire. Ce qui ôte toute sorte de difficultés sur cette matiere, est le témoignage de leurs Contemporains. Or Fallope Médecin, Compatriote de Carpi, & qui vivoit dans le même tems, assure positivement qu'il étoit Chirurgien. A qui faut-il plûtôt s'en rapporter, ou à un Ecrivain du même tems & du même païs, ou à M. A. qui le contredit deux cens ans après ? La Critique peut-elle hésiter sur ce point ? En faisant Carpi *Docteur Chirurgien*, & Membre de l'Université de Boulogne, dès-lors toutes les difficultés sur la qualité de Professeur en Chirurgie s'évanoüissent ; & il n'est plus étonnant, qu'en parlant d'autres Médecins, il se mette du nombre. Si M. A. veut absolument dépoüiller Carpi de sa qualité de Chirurgien, il lui reste à prouver qu'il est plus croyable en ce point que le Médecin Fallope,

& qu'il n'y a jamais eu en Italie des Docteurs Chirurgiens.

M. A. ayant avancé que jamais aucun Chirurgien n'a enseigné la Chirurgie dans une Université, ses Adversaires lui ont opposé M. *Rouhaut*, qui, revêtu de la seule qualité de Chirurgien de Saint Cosme, a été Professeur en Chirurgie dans l'Université de Turin. On lit dans diverses Listes imprimées les titres des *Traités* qu'il doit *dicter* : il y est nommé *Professeur en Chirurgie*, aussi-bien que dans les Journaux. Cependant M. A. s'appuie sur un vain Cérémonial pour nier cette qualité de Professeur. » La preuve en est, » dit-il, que M. Rouhaut marchoit » le dernier à la suite de toute l'Uni- » versité, & après les Professeurs des » Arts & des Langues. « Cette raison ne nous paroît pas concluante. Parce que M. Rouhaut, qui n'avoit aucun Grade, ni de Docteur, ni de Maître ès Arts, avoit, pour cette unique raison, le dernier rang dans des Processions, s'ensuit-il de-là qu'il n'a point dicté les Traités annoncés dans les Listes que l'Université de Turin a fait imprimer ? A qui persuadera-t'on que ce raisonnement est juste ?

L'incertitude des Médecins Etrangers sur l'unique spécifique des Maladies Vénériennes nous a donné lieu de leur disputer l'expérience & les observations. D'ailleurs M. A. n'avoit encore rien dit de positif sur cet article. Il aime mieux nous travestir en Echos des Chirurgiens, que de nous croire capables de raisonner solidement sur des choses de cette nature. Il nous permettra de lui dire qu'il se trompe. Il défie ensuite les Chirurgiens de Saint Cosme de rien tirer des Ouvrages de leurs fameux Ecrivains, qui ne se trouve dans les Ecrits des Médecins Italiens. Mais c'est donner le change. Les Médecins de Paris ne se sont certainement proposé que de faire la guerre aux Chirurgiens de Saint Cosme, qui à leur tour n'ont enveloppé dans leurs mémoires que leurs vrais Adversaires, sans avoir jamais attaqué les Médecins des autres Païs. Il faut donc que pour combattre à armes égales, les Médecins de la Faculté de Paris n'appellent point à leur secours les Médecins étrangers. Or les Chirurgiens ont déja défié leurs Adversaires de citer quelque Ouvrage de la Faculté de Paris, où le traitement des Maladies

OBSERVATIONS SUR LES ECRITS MODERNES.

LETTRE CLXXX.

JE crois, Monſieur, pouvoir aujourd'hui ſuſpendre mes Obſervations ſur les Ouvrages nouveaux de littérature, pour vous offrir un objet ſingulier, qui intéreſſe le progrès des Arts, & qui fait voir que le François a non-ſeulement le talent de perfectionner ce que les autres Nations inventent, mais que quand il veut ſe donner lui-même la peine d'inventer, il l'emporte ſur tous les autres Peuples. C'eſt à Blois, & non à Londres, qu'eſt le premier berceau de l'Horlogerie, que les Anglois n'ont depuis perfectionnée, que pour nous donner lieu d'encherir peut-être aujourd'hui ſur eux. Le Fluteur automate.

Sans parler ici de la Pompe nouvelle de M. du Puis M^re^ des Requêtes, dont je

vous ai plusieurs fois entretenu, invention admirée de tous les connoisseurs, & qui est si utile, Paris voit aujourd'hui avec étonnement un chefd'œuvre de Mécanique, un prodige de génie, un miracle de l'Art, dans l'Ouvrage incompréhensible de M. de Vaucanson. C'est un Faune assis sur un rocher, qui joue de la Flute traversiere, & qui exécute, avec autant de force & d'élégance, que de justesse & de précision, plusieurs airs de symphonie, dont quelques-uns sont assez difficiles, tels que le *Rossignol* de Blavet, dont ce Faune a été le disciple. C'est surtout dans les Airs en *de la re* qu'il brille, parce que ce sont les plus favorables pour la Flute. Coups de langue marqués & précis, sons enflez & diminuez avec goût, tenuës gracieuses, ports de voix; pincés, coulez, tremblemens vifs, cadences perlées, écos mêmes; aucun agrément n'est inconnu au Fluteur inanimé. Il jouë des airs lents & rapides, de tendresse & de mouvement. Ici nulle supercherie : le vent qui sort par la bouche de l'Automate, se brisant au trou de l'embouchure, forme les vibrations modifiées par ses doigts. Ce sont ses doigts posés differemment sur les trous de la Flute, & mus libre-

ment, qui varient les tons, qui les pincent, qui les flattent, qui les cadencent. En un mot l'Art fait ici tout ce que fait la Nature dans ceux qui jouent bien de la Flute. C'est ce qui se voit & ce qui s'entend, sans qu'il soit permis d'en douter.

Ceux à qui cet instrument est familier, qui en connoissent les propriétés, qui en sçavent la Physique, sont encore plus surpris que les autres. Ils n'ignorent pas que dans la Flute traversiere l'embouchure est indéterminée, & que c'est ce qui en fait la grande difficulté. Elle dépend d'une émission de vent plus ou moins forte, & de son issuë plus ou moins grande, formée par les lévres, plus ou moins ouvertes, plus ou moins avancées sur le trou de la Flute. Par quels ressorts le sçavant Auteur de la nouvelle Machine a-t'il pu donner à son Fluteur artificiel une embouchure, que bien des Joüeurs de Flute pourroient envier? Le jeu des doigts n'est pas moins admirable : ils sont legers, agiles, & bouchent les trous exactement & à propos. Pour ces diverses opérations que de principes renfermés dans le pied d'estal, & dans le corps du Faune! Que de rouës, que de poulies, que de leviers, que de vis, que de lames,

que de soûpapes, que de pivots, que de soufflets, que de réservoirs, que de fils, que de cordes, que de chaînes, que de tuyaux, que de cylindres! Ce qu'il y a de remarquable, est que le mouvement si composé de toutes ces parties internes de la Machine ne fait presque point de bruit, & ne nuit en rien à la mélodie de l'Instrument.

Quelles difficultés n'a-t'il pas fallu vaincre, pour faire parvenir le son jusqu'aux levres du Faune, & pour modifier ce son à l'embouchure de la Flute, afin de lui faire produire des tons tantôt forts, tantôt foibles, accompagnés de coups de langue. D'une infinité de fils & de chaînes d'acier, qui partent du pié d'estal, les uns montent dans la poitrine du Fluteur, les autres dans ses épaules; ceux-ci descendent ensuite dans l'avant-bras, se plient au coude, parviennent jusqu'au poignet, & forment ensuite le mouvement des doigts, de la même maniere que dans l'homme vivant, par la dilatation & la contraction des muscles. C'est sans doute la connoissance de l'anatomie de l'homme, & surtout de la Névrologie, qui a guidé l'Auteur dans sa Mécanique. Mais pour l'exécution il lui a fallu d'autres lumieres. L'imagination

peut à peine se representer de pareils efforts : comment a-t'elle pû les produire ? Nous ne voyons rien de pareil dans l'histoire des Mécaniques. La tête parlante d'Albert le Grand est une fable, & il est démontré que la chose est impossible. Le son articulé de la voix humaine ne sçauroit être imité par l'art ; parce qu'il n'est pas possible de connoître distinctement & avec précision tout ce qui se passe dans le larynx & dans la glotte, lorsqu'un homme parle ; cependant pour l'imiter, il faudroit le connoître. Il faudroit aussi connoître parfaitement l'action de la langue, ses plis, ses mouvemens, ses frottemens variés & imperceptibles, & toutes les modifications, soit de la machoire, soit des lévres, qui concourent à la formation des sons articulés.

On peut donc assurer que l'Automate de M. de Vaucanson est ce qui a jamais paru de plus admirable en ce genre. Il est assez vrai-semblable, qu'étant parvenu dans un âge si peu avancé à ce haut degré de perfection dans les Mécaniques, il est réservé à lui seul de pouvoir donner dans la suite au Public quelque chose de plus parfait & de plus surprenant. Que n'a-t'on pas

lieu d'en attendre ? Le sentiment de l'admiration ne doit point être prodigué ; mais pour une invention de cette espece, il peut être sans réserve. Les curieux de l'antiquité auroient entrepris de longs & pénibles voyages, pour être témoins d'une si grande merveille, qui se voit à l'Hôtel de Longueville.

L'Aristippe moderne.

On fit autrefois des clefs aux Caracteres de la Bruyere dans toutes les villes du Royaume, parce que cet Auteur avoit réellement peint l'homme d'après l'homme ; en sorte que les originaux de ses peintures se rencontroient dans tous les lieux. Ceux qui ont voulu l'imiter, n'ont fait que des tableaux, où personne n'a été reconnu : aussi point de clefs pour ces Ouvrages. Le mauvais succès qu'ils ont eu tous, nous a heureusement délivrés de ce genre d'écrire, que l'éclat du Livre de la Bruyere avoit fait essayer à mille petits Auteurs. Ce n'est pas qu'il ne se trouve de bonnes choses dans les Ecrits de quelques-uns des Continuateurs ou Imitateurs de la Bruyere ; & je pourrois dire la même chose du nouveau Livre qui vient d'éclore, intitulé l'*Aristippe moderne*. *

* Chez Grégoire du Puys au Palais, & Granger *in*-12.

Son Auteur, qui n'eſt point connu, prétend *marcher ſur les traces de la Bruyere.* S'il veut bien convenir de la ſupériorité, du génie, & des talens de ce célébre Ecrivain, il ſe compare en même tems aux grands Peintres qui ont brillé en France, depuis *Mignard* & *le Brun*; ce qui ne l'empêche pas de ſe rendre juſtice, & d'avoüer ſincérement qu'il ne croit point du tout avoir égalé le fameux Auteur des *Caractères.* » J'ai taché, dit-il, » de l'imiter dans ſa maniere de peindre » & de penſer. « Il ajoute » qu'il pro» fitera de la Critique, ſi elle eſt judi» cieuſe; ſinon, qu'il conſeillera aux » Cenſeurs *de faire mieux & de ſe taire.* « Mais notre *Ariſtippe* ſuppoſeroit-il que tout Connoiſſeur doit être Auteur, & que le goût n'eſt rien, s'il n'eſt joint au talent? Il n'eſt pas le ſeul à qui cette belle penſée ſoit venuë à l'eſprit. » J'ai » voulu écrire, continuë-t'il; eh qui ne » s'en mêle pas aujourd'hui? « Cette raiſon eſt ſans replique.

L'Auteur a diviſé ſon Ouvrage en quatre parties, qui ont chacune leur objet particulier: le Commerce du monde: la Fortune: les Engagemens: le vrai Contentement de l'eſprit. » Toutes » ces matieres, dit-il, ont déja été trai» tées plus d'une fois: Qui en doute?

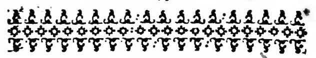


TABLE ALPHABETIQUE.

Des IX[e], X[e], XI[e] & XII[e] Tomes des Observations sur les Ecrits Modernes.

A.

ACadémie. Recueïl de Piéces curieuses, pour servir à l'histoire de l'Académie de Beziers, T. X, p. 193. Eloge des Fondateurs de cette Académie, *ibid.* & suiv.

Achille dans l'Isle de Scyros, Opera Italien de l'Abbé Metastasio, traduit en François par M. L. D. F. To. IX, p. 114.

Arnoult. Lettre contre son Spécifique, T. XI, p. 86. Certificats en sa faveur, p. 87 & suiv.

Aristippe (L') Moderne, Ouvrage de morale, T. XII, 342

Astruc, Médecin de Montpellier, son Histoire naturelle de Languedoc, T. IX, p. 24. Sa seconde Lettre en réponse au second Mémoire des Chirurgiens, T. IX, p. 125. Analyse de cette Lettre, *ibid.* & suiv. Analyse de l'histoire naturelle de Languedoc, p. 149 & suiv. Suite de cette Analyse, p. 197. Sa troisiéme Lettre contre les Chirurgiens, T. XI, p. 116. Sa quatriéme Lettre, p. 280. Sa cinquiéme Lettre, T. XII, p. 330. Réponse à cette Lettre, *ibid.* & suiv.

B

BAillon, Ouvrage d'un Médecin contre les Chirurgiens. Répqnse à cet Ecrit, T. IX, p. 43
Ballets. Le Triomphe de l'Harmonie, T. IX, p. 187. Les amours des Dieux, 188
Baltus (le Pere) Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne, T. XI, 145
Banier (l'Abbé). Nouvelle Edition de sa Traduction des Métamorphoses d'Ovide, avec des Notes, T. X, 265. Son grand Ouvrage sur la Mytholcgie, 266. Abus de cette Science, 267 & suiv. Sa Mythologie & les Fables expliquées par l'histoire, T. XII, 119. Eloge du Livre & du sçavant Mythologiste, 145. Ce qu'on doit penser de la Mythologie, 146. Suite de l'extrait de cet Ouvrage, 265 & suiv.
Berwick (le Maréchal de) Mémoires de la vie de ce Général, T. XII, 210
Beuf (l'Abbé le). Dissertation sur l'époque de l'établissement de la Religion Chrétienne dans le Soissonnois, T. X, 93
Bibliothéque. Vente de celle de feu M. Gacon, Avocat, T. IX, 124. Vente de celle de feu Me. de Veruë, 148. Vente de celle du feu Comte de Hoym, T. XII. 238
Boileau (l'Abbé). Lettres sur différens sujets de morale & de piété, T. XI, 237
Boissi. La ***, Comédie anonyme, & les Deux Niéces, autre Comedie du même Auteur; idée de ces deux Piéces. T. XI, 11 & suiv.
Bouhier (le Président). Traduction des Tusculanes conjointement avec l'Abb d'Olivet, T. X, 121 & 16

Brun (le Pere le) Supplément à son Histoire des Pratiques superstitieuses, T. XII, 193

C

CAtrou, (le Pere), ci-devant collegue du P. Rouillé dans la composition de l'Histoire Romaine, T. XI, 265
Cause célébre entre le Duc de Richelieu & plusieurs particuliers, propriétaires des maisons situées sur le jardin du Palais Royal, T. IX, 242
Chapelain (l'Abbé). Son Panégyrique de S. Loüis prononcé devant l'Académie Françoise, T. X, 120
Charlevoix (le P. de) Jesuite, son Histoire du Japon, T. IX, 219. Remarques & jugement sur cette Histoire, T. X, 46. Suite de l'extrait de cette Histoire, 289. Ce que c'est que le *Jesumi*, 309. Autre extrait de l'Histoire du Japon, T. XI, 169
Chaussée (Nivelle de la), Lettre à M. L. D. F. sur sa Tragedie de *Maximien*, T. XII, 301
Chirurgien. Réponse d'un Chirurgien à la premiere Lettre de M. Astruc, T. X, 313. Analyse de cet Ecrit, *ibid.* & suiv. Réponse d'un Chirurgien à la seconde Lettre, 337 & suiv.
Ciceron. Analyse de son Traité de l'Orateur, traduit par l'Abbé Colin, T. IX, 25. Jugement sur cet Ouvrage, *ibid.* & suiv. Traduction des Tusculanes par l'Abbé d'Olivet & le Président Bouhier, T. X, 121, 126, 169. Eloge des Traducteurs, 192
Claville (le Maître de). Son traité du vrai mérite. Eloge & analyse de ce Livre, T. XI, 193 & suiv.

Colin, (l'Abbé). Traduction du Traité de l'Orateur de Ciceron. Eloge de ce Traducteur, T. IX, 39. Faute grossiere du P. Fabre, Continuateur de l'Histoire Ecclesiastique., 43

Colonie (la). Mémoires de sa vie, T. IX, 121. Trait singulier tiré de ces Mémoires, 147

Coustou (Nicolas). Eloge de cet habile Sculpteur, T. XI. 47

Crévier. Lettre de ce Professeur de Rhétorique à M. L. D. F. sur quelques passages de Tite-Live, T. IX, 132. Sa Réponse aux Journalistes de Trevoux, 101 & suiv. Sa Harangue Latine sur le beau & le joli dans l'éloquence, T. XII, 73. Traduction de quelques endroits, 74 & suiv.

D.

D'Aval, Médecin. Sa Lettre apologétique contre plusieurs Médecins de la Faculté T. IX, 184

Défense des Prophéties de la Religion Chrétienne par le P. Baltus Jesuite, T. XI, 145

Des Cazeaux des Granges. Sa Traduction en en vers, de la Traduction en prose de *la Veuve prétenduë*, ou de l'*Epoux magicien*; Comédie Angloise de M. Adisson, T. IX, 145

Deschamps, Traducteur de la Logique de Wolf, T. XII, 81 & suiv. jusqu'à la page 96 Eloge de ce Traducteur, 96

Desfontaines (l'Abbé). Sa Traduction d'*Achille dans l'île de Scyros* de l'Abbé Metastasio, T. IX, 114

Desforges Maillard. Son Ode sur la mort de

M. le Comte de Toulouse, T. XII, 46 & suiv. Ses vers pour les Députés des Etats de Bretagne, ibid.
Deslandes. Sa Lettre aux Auteurs des Observations, T. XI, 165.
Despreaux (Boileau). Traduction Latine de ses œuvres par M. Godeau, T. XI, 34 & suiv.
Diodore de Sicile. Traduction nouvelle de cet Historien Grec, par l'Abbé Terrasson. Jugement sur cette traduction, T. IX, 3 & suiv. & sur Diodore de Sicile, 24
Discours sur l'Harmonie, par M. Gresset, T. IX, 245
Discours Académique sur la Poësie & la Peinture, comparées l'une à l'autre, T. X, 213
Discours sur le feu, T. X, 241
Discours sur l'eau, extrait des Ouvrages du célébre Boerhaave, T. XI, 49
Discours sur les avantages de la médiocrité, T. XI, 313
Discours Académiques de Jean Alphonse Turetin, T. XII, 235
Dissertations sur l'état des Sciences en France depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du Roi Robert, par l'Abbé Goujet, T. IX, 341. Remarques sur cette Dissertation, T. X, 46
Dissertation sur l'hydropisie, T. X, 167
Dissertation sur les loix des Secondes Nôces, T. X, 240
Dissertation sur l'époque de l'établissement de la Religion Chrétienne dans le Soissonnois, T. X, 93
Dissertation sur l'origine des Eglises de S. Bertin & de S. Omer, T. X, 288. Utilité de cet Ecrit pour tous les Sçavans, T. XI, 73 & suiv. Objet de cette Dissertation, 77

Réponse des Adversaires, 96
Dran (le) Chirurgien. Traité sur les playes d'armes à feu, T. XI, 166

E.

EGlogues de Sannazar traduites en François par M. Pecquet, T. XI, 186
Eglogue Latine de M. l'Abbé d'Olivet sur les Salines de Salins, T. XII, 284 & suiv.
Eloge funebre du Philosophe *Frisesomoron*, Ouvrage burlesque & critique sur la Philosophie Péripatetitienne, T. X, 137
Eloge funebre de Nicolas Coustou, T. XI, 47
Essai sur l'homme, Poëme Anglois de M. Pope, traduit en prose par M. Silhouete, & en vers par l'Abbé du Resnel, T. X, 73 & suiv.
Essai sur la nécessité & les moyens de plaire, T. XII, 3 & suiv.
Essai sur l'Amour propre, T. XII, 239
Essai sur le jeu des échecs, seulement utile aux joueurs habiles, par Philippe Stamma, T. XII. 142

F.

FAbles nouvelles de M. Richer : La jeune Taupe & sa mere, T. X, 167. Le Cochon, 287. Le Coq & le Limaçon, T. XII, 144. L'Avare & le Singe, T. XI, 239. Le Barbet. T. XII, 216
Fagan. Ses trois Comédies intitulées *les Caracteres de Thalie*, T. IX. Jugement sur ces trois Piéces, 145 & suiv.
Festin joyeux, ou la Cuisine en musique, T. XII, 119
Fluteur automate de M. de Vaucanson, T. XII, 337
Fourmont l'aîné. Ses Méditations Chinoises,

jugement sur cet Ouvrage, T. XI, 219 & suiv.
Franc (le). Triomphe de l'Harmonie, Opera, T. IX, 187
Fuselier. Les Amours des Dieux, Opera, T. IX, 188

G

GAssendi. Lettre au sujet de ce Philosophe, T. IX, 186
Gorini (le Marquis de). Son Théatre tragique & comique, imprimé à Venise, T. XII, 121. Analyse de sa Préface, *ibid.* & suiv. Extrait & jugement de ses Piéces de Théatre, 169 jusqu'à la p. 186.
Goujet (l'Abbé). Sa Dissertation sur l'état des Sciences depuis la mort de Charlemagne jusqu'à celle du Roi Robert, T. IX, 344 & suiv. jusqu'à la fin du volume. Remarques sur cette Dissertation, T. X, 46 & suiv. Lettre de cet Auteur à M. L. D. F. 161
Greffet. Discours sur l'Harmonie, T. IX, 245. Analyse de ce Discours, *ibid.* & suiv. Ses vers sur l'exposition des tableaux au Louvre, T. X, 307

H

HAlde (le Pere du) Jesuite. Quatriéme tome de l'Histoire de la Chine, T. XI, 41 & suiv. 23e Recueil des Lettres des Missionnaires, T. XII, 311
Harangue Latine de M. Crevier, T. XII, 73
Harmonie. Le triomphe de l'Harmonie, Opera de M. le Franc, T. IX. 187. Discours sur l'Harmonie, par M. Greffet, T. IX, 245. Generation harmonique par M. Rameau, T. X, 73

Histoire des Incas Rois du Perou, T. IX, 148. Analyse de cette Histoire, 286 & suiv.
Histoire du Japon, par le Pére Charlevoix, T. IX, 219. T. X, 46 & 289.
Histoire ancienne de M. Rollin. Analyse du onziéme Volume, T. IX, 269. Extrait de ce même Volume, T. X, 1. Autre Extrait, 97
Histoire naturelle du Languedoc, par M. Astruc, Médecin de Montpellier, T. IX, 24, 149, 197 & 293,
Histoire de Louis XIV, proposée par souscriptions, T. XI, 62. Eloge du Programme, *ibid.* & suiv.
Histoire Romaine. Extrait du vingtiéme Volume, T. XII, 60. Comparaison de quelques endroits de cette Histoire avec le texte de Tacite, 61 & suiv. Suite du 20e Volume, T. XII, 25
Hozier (d'). Avis pour l'Armorial de France, qu'il doit publier, T. XI 310 & suiv.

K

KErvillards (le P. de). Traduction des Tristes & des Pontiques, T. X, 274

L

LAnguedoc (Histoire naturelle du) par M. Astruc, Médecin de Montpellier, T. IX, 24. Idée de ce Livre, 149 jusqu'à 172. Second Extrait, 197. 3e Extrait 293 & suiv.
Lenglet (l'Abbé). Principes de l'Histoire pour l'éducation de la jeunesse, T. XI, 160
Lettre de M. Duval, Médecin, T. IX, 184
Lettre sur la vie de Gassendi, T. IX, 186

Lettre sur le differend entre Galilée & le Pere Scheiner touchant les taches dans le Soleil, T. IX, 230
Lettre contre le Spécifique du sieur Arnoult, T. X, 87
Lettre Philosophique pour rassurer l'Univers, T. X, 259. Idée juste de cette Lettre, *ibid.* & suiv.
Lettre de M. L. G. à M. L. D. F. To. X, 161
Lettre seconde de M. Astruc en Réponse au second Mémoire des Chirurgiens, T. IX, 125
Lettre cinquiéme de M. Astruc, T. XII, 330
Lettre de M. Crevier à M. L. D. F. T. IX, 132
Lettre du P. Panel sur le Médailler de M. le Bret, T. X, 158
Lettre de M. Riccoboni à M. Muratori au sujet de la nouvelle Comédie de M. de la Chaussée, T. XI, 16. Critique de cette Lettre, 17 & suiv.
Lettres de Me. de Sevigné, T. IX, 101
Lettre de M. Deslandes aux Auteurs des Observations, T. XI, 165
Lettre Critique à M. Riccoboni. Idée de cette Piéce, T. XI, 210
Lettres sur differens sujets de morale & de piété, par l'Abbé Boileau, T. XI, 237
Lettre à M. L. D. F. au sujet de la nouvelle Pompe de M. Dupuis, T. XI, 320. Réponse à cette Lettre, 322 & suiv.
Lettre Critique adressée à M. L. D. F. sur la Tragédie de Maximien, T. XII, 301. & suiv. Réfléxions sur cette Tragédie, 310
Lettres curieuses & édifiantes de plusieurs Missionnaires, publiées par les soins du P. du Halde, 23e Recueil, T. XII, 311

M

MAchi (l'Abbé). Traité de l'ame des Bêtes, T. IX, 173
Machine hydraulique, vis-à-vis le cul-de-sac de l'Opera, T. XII, 120
Mairan. Eclairciſſement de ce ſçavant Phiſicien ſur la Lettre anonyme inſerée dans la 138e Lettre des Obſervations, T. X, 349
Manuel du Cavalier. Ouvrage traduit de l'Anglois, T. X, 91
Marivaux. Huitiéme partie de ſa Mariane, T. XI, 259
Metrie (de la). Traité du vertige, T. X, 285. Lettres ſur l'art de conſerver la ſanté, T. XII, 167
Metromanie. Piéce d'un genre extraordinaire & agréable, T. XII, 25 & ſuiv.
Moncrif. Eſſai ſur la néceſſité & les moyens de plaire, T. XII, 3. Extrait de cet Ouvrage, 6 & ſuiv. Second Extrait, T. XII, 97. Sentiment d'un faux Critique & d'une Dame judicieuſe ſur cet Ouvrage, 98 & ſuiv.
Mongault (l'Abbé). Traduction des Lettres de Ciceron à Atticus, T. XII, 186 & ſuiv. Quelques expreſſions du Traducteur critiquées, 191 & ſuiv.
Morand, Chirurgien. Eloge de M. Maréchal prononcé dans l'Académie de Chirurgie, T. X, 113

N

NEſle. La préſomption punie, Poëme, T. X, 42. Idée de cette Piéce, 46
Newton. Commentaire ſur ſes Principes de

Mathematique par deux Religieux, T. XII, 229. Plan des deux Commentateurs, 230

O

OBservations générales sur la Dissertation des Religieux de S. Bertin. Jugement sur ces Observations, T. XI, 97
Ode du Pere Renault de l'Oratoire, qui a remporté le prix à l'Académie Françoise, T. X, 240. Legere critique de cette Ode, ibid.
Ode sur les Déistes, T. XII, 43
Ode sur la mort de M. le Comte de Toulouse, par M. Des Forges Maillard, ci-devant Mademoiselle Malcrais de la Vigne, T. XII, 46
Olivet (l'Abbé d') Traduction des Tusculanes de Ciceron, conjointement avec le Président Bouhier, T. X, 121 & suiv. Idée de cette Traduction, 126 & suiv. Suite des Tusculanes, 169. Examen de cet Ouvrage, ibid. & suiv. jusqu'à la p. 192. Eglogue Latine, T. XII, 284
Oraison funébre du Cardinal de Bissy. Idée de cette Piéce, T. XII, 49

P

PAnel (le P.) Médailler de la Ville de Lion. Lettre à Milord * * * sur le Médailler de M. le Bret, T. X, 158
Pecquet. Discours sur l'art de négocier, T. X, 217. Eloge & analyse de ce Discours, ibid. & suiv. Sa Traduction des Eglogues de Sannazar, T. XI, 186. Eloge de cet Ouvrage, 192
Perron (du) de Castera. Entretiens litte-

taires & galans. Idée juste de cet Ouvrage, T. XI, 337 & suiv.
Petit. Mort de M. Petit le fils. Son Eloge, T. X, 119
Philoctecte, ou Voyage instructif & amusant, T. IX, 215
Piron. Sa Métromanie, Comédie très-ingénieuse, T. XII, 140. Critique & louange de cette Piéce, 25 & suiv.
Poësie. Raisonnemens hazardés sur la Poësie, T. X, 20
Pompe nouvelle, inventée par M. Dupuis, Me des Requêtes, T. X, 276
Pope, Poëte Anglois. Traduction Françoise de son Essai sur l'homme, par M. l'Abbé du Resnel, T. IX, 73
Prémontval. Conférences gratuites de Mathematiques, T. XII, 119. Discours qu'il a prononcé, 120
Prosodie. Il n'y en a presqu'aucune dans la Langue Françoise, T. X, 21
Pseautier François, T. IX, 266
Pesselier. La Mascarade du Parnasse, T. IX, 238. Eloge de l'Auteur, *ibid.*

R

Rameau. Génération harmonique, T. X, 73. Critique de ce Livre, 84 & suiv. Lettre au sujet de cet Ouvrage, 68
Rats. Histoire des Rats, pour servir de second Tome à l'histoire des Chats, par M. Bourdon, Garde du Roy. T. X, 149
Raisonnemens hazardés sur la Poësie Françoise; idée de cette Brochure, T. X, 20
Reaumur. Second tome de l'Histoire des Insectes, T. X, 59 & suiv. Troisiéme volume de l'histoire des Insectes. Eloge &

analyse de ce Livre, T. XI, 241 jusqu'à la p. 258.
Recueil de Piéces pour servir de Supplément à l'Histoire des pratiques superstitieuses du P. le Brun, T. XII, 193 Extrait de ce Supplément, ibid & suiv.
Recueil pour servir à l'Histoire de l'Académie de Beziers, T. X, 193 & suiv.
Réfléxions sur les Langues Latine & Françoise, T. XI, 25 & suiv.
Relation des troubles arrivés à Constantinople, T. IX, 72
Remarques sur la Dissertation de l'Abbé Goujet, T. X, 46
Remarques Chronologiques sur l'Histoire Sainte, T. X, 165
Réponse à la Lettre de M. Riccoboni, où l'on fait voir que le Comique larmoyant est contraire à la raison, T. XI, 297. Fausse pensée de M. de Voltaire, 302
Réponse à une mauvaise Critique, T. X, 215 & suiv.
Réponse aux Observations contre la Dissertation sur l'origine de l'Abbaye de S. Bertin, T. XII, 137
Resnel (l'Abbé du). Traduction Françoise & en vers du Poëme de M. Pope, intitulé, *Essai sur l'homme*, T. IX, 73. Comparaison de cette Traduction avec celle en prose de M. Silhoüete, 75 & suiv. Autre Traduction des Ouvrages de M. Pope par le même, 100
Riccoboni. Lettre à M. Muratori au sujet de la nouvelle Piéce de M. de la Chaussée, T. XI, 16. Critique de cette Lettre, 17 & suiv. Pensées sur la déclamation, T. XII, 289. Critique de cette Brochure, 191 & s.

Richer. La jeune Taupe & sa mere, T. X, 167 Le Cochon, 287. Le Coq & le Limaçon, T. XII, 144. L'Avare & le Singe, T. XI, 239. Le Barbet, T. XII, 216

Rollin. Tome XI[e] de son Histoire ancienne. Analyse de ce Volume, T. IX, 269. Second Extrait du même Volume, T. X, 1. 3[e] Extrait, 97 & suiv. 4[e] Extrait, T. XI, 121, qui comprend la Grammaire, la Philosophie & la Rhétorique.

Rouillé. 20[e] Tome de l'Histoire Romaine. T. XI, 265. Analyse de l'Ouvrage, 266. Parallele de quelques endroits avec l'Histoire de Tacite, 275. Examen de plusieurs endroits du 20 Tome, T. XII, 25

S

SEgui (l'Abbé). Oraison funebre du Cardinal de Bissy, T. XII, 49. Eloge & Critique de ce Discours, 50 & suiv.

Seguin, Avocat au Parlement de Rennes. Sa nouvelle Méthode pour découvrir les Longitudes sur mer, T. XI. 17

Sevigné. Deux nouveaux Volumes de ses Lettres, T. IX, 101. Eloge de cette Dame, *ibid.* Faute de date, corrigée, 118

Stamma, Auteur de l'Essai sur le Jeu des Echecs, T. XII, 142

Systême très-singulier d'un Anglois sur le passage des Oiseaux, T. IX, 317.

T

TAble Géographique & Historique de France, T. XII, 165

Table Chronologique des Opera depuis l'établissement de l'Académie de Musique, T. XI, 71

Terrasson (l'Abbé (. Sa Traduction de Diodore de Sicile, T. IX, 3 & suiv.
Théatre François, T. XII, 313
Thou (le Président de). Nouvelle édition de l'Histoire Latine de cet Auteur, T. IX, 47
Touches (Nericaut des). L'Ambitieux, Comédie, T. XI, 3. Examen de cette Piéce, 5 & suiv.
Touron (le Pere). Vie de S. Thomas d'Acquin, T. IX, 221. Analyse de cette vie, *ibid.* & suiv. Réfléxions sur cet Ouvrage.
Traduction en Vers Latins des Oeuvres de Despreaux, par M. Godeau, T. XI, 34 & suiv.
Traité de l'ame des Bêtes, par M. l'Abbé Machi, T. IX, 173
Traité sur les playes d'armes à feu, T. XI, 166. Eloge de cet Ouvrage, 167 & suiv.
Traité du vrai mérite; par M. de Claville, T. XI, 193
Tot (du). Reflexions politiques sur les Finances. Excellence de ce Livre. qui est à l'usage de toutes les Nations, T. XII, 163 & 241

V

VArenne (l'Abbé de). Nouvelle Edition de son Livre intitulé, *les hommes*, T. X, 25. Extrait & jugement de cet Ouvrage, 26 & suiv. Eloge de l'Auteur, 42
Ventadour (l'Abbé de). These qu'il a soutenuë en Sorbonne, T. XII, 240
Villefore. Sermons de S. Bernard traduits en François, T. X, 96. Eloge de ce Traducteur, *ibid.*

Voltaire. L'Enfant prodigue ; Comédie, T. XI, 289

W

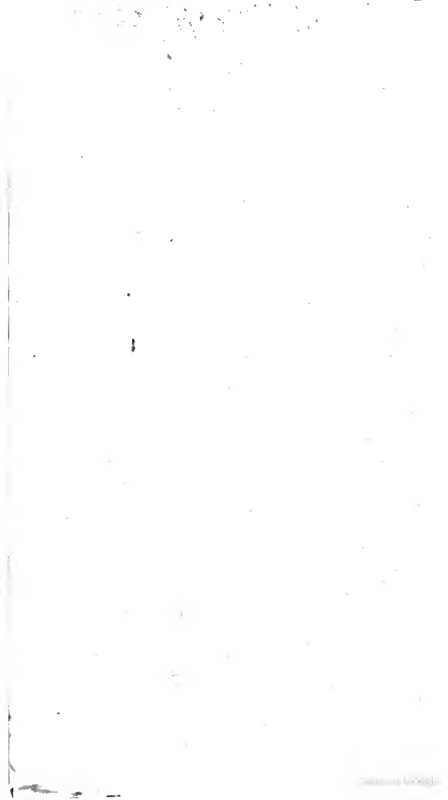
WOlff ; Professeur de Philosophie à Marpourg. Eloge de ce Sçavant. Traduction de sa Logique, T. XII, 81. Idée de cette Logique, 82 & suiv.

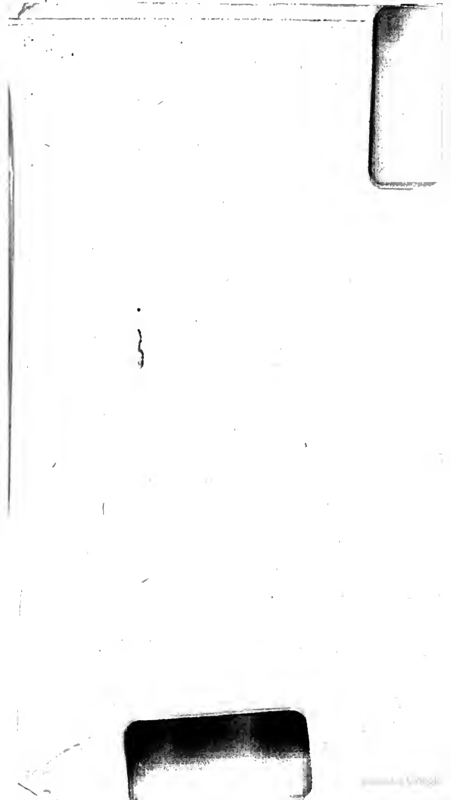
APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le Tome XII des *Observations sur les Ecrits modernes.* A Paris ce 1 Avril 1738.

TRUBLET.

De l'Imprimerie de JOSEPH BULLOT 1738.






XLII
C 12